


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LE NOUVEAU
THÉÂTRE
ANGLOIS.

TOME PREMIER.

contenant 4 comédies en 3 actes et une en deux par Ed. Moore, Murphy, Hugh Kelly et G. Colman.

LE NOUVEAU THÉÂTRE ANGLOIS.

Traduit par Mlle Jeanne

TOME PREMIER.

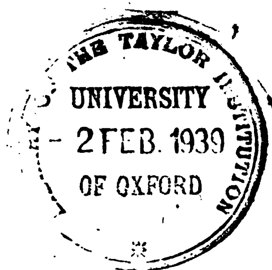
Laboras de Mézières



A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, près S. Ives.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

COMME on ne doit rien faire ſans ſe donner à ſoi-même, & ſans devoir aux autres une raiſon de ſes démarches, l'Auteur de cette Traduction commence par expliquer le motif qui l'engage à raſſembler les Pièces les plus applaudies en Angleterre, pour en compoſer un recueil.

On ne ſe propoſe point de diſſerter ſur le goût de deux Nations rivales; encore moins de s'établir juge entre elles: l'unique but de cet Ouvrage eſt d'offrir aux jeunes Auteurs, qui ſe deſtinent à travailler pour le théâtre, non pas des modèles, mais un moyen

d'étendre leurs idées, en mettant sous leurs yeux des Scènes nouvelles & variées.

On ne traduira point de Tragédies. Le Théâtre de Monsieur de la Place, a fait connoître une partie des anciennes; & les modernes se sont extrêmement rapprochées des nôtres. La Scène Britannique ne présente plus ces horribles massacres, que la triste vérité fit supporter autrefois. Les tems malheureux, dont les Pièces de Shakespear retraçoient l'image, n'étoient pas encore éloignés; on assistoit à ces Tragédies avec le même sentiment qui porte à lire l'Histoire. La traduction des premiers ouvrages de ce Poète, nous révolta. Les François fré-

mirent en lisant Richard III ; tant de morts entassés dans Hamlet, nous firent penser, (un peu légèrement, à la vérité) que sur les bords de la Tamise, on se plaisoit à voir répandre le sang. Le tems a dissipé cette erreur, mais sans en effacer absolument la trace.

A mesure que les Anglois égayent leur Scène, la nôtre se rembrunit ; nous devenons sombres. Ces sensibles François, autrefois si faciles à émouvoir, dont les larmes couloient avec celles de Bérénice & d'Alzire, semblent dédaigner aujourd'hui des passions douces & naturelles : ils veulent moins s'intéresser, que s'attrister : on ne cherche plus à

toucher leurs cœurs ; on s'efforce de les déchirer. Egarés par l'imagination, perdant les traces du sentiment, de la vérité, si nous ne retournons sur nos pas, il est à craindre que le goût dominant ne nous replonge dans la barbarie des premiers siècles.

On reproche aux Anglois d'introduire sur leur Scène, des personnages vicieux & méprisables. Ils tombent dans ce défaut, il est vrai ; mais, peut-être, est-ce moins par choix, que par nécessité. A Paris, les grands & les riches suivent assiduement les spectacles. A Londres, les personnes distinguées vont rarement à la Comédie ; l'emploi de leur tems, & l'heure de leurs repas, ne leur

permettent guère d'être libres, quand elle commence. C'est donc à la bourgeoisie, même au peuple, que l'on est obligé de plaire. Les Valets sont des personnages peu employés : ils diffèrent beaucoup des nôtres; la plupart sont des espèces de fats, ou de petits-maîtres *, ils tiennent rarement à l'intrigue. On veut faire rire; à la longue, les caractères s'épuisent; on les remplace par des hommes bas, vicieux, impudens. Pourquoi ne seroient-ils pas soufferts sur le théâtre? à la honte des mœurs, ils le sont dans la Société!

---

* On a pu le voir dans le *Mariage clandestin*.

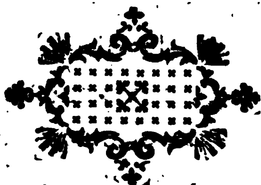
Des deux Comédies qui forment ce premier Volume, une est toute Angloise. La seconde, composée de deux Pièces Françoises, a été choisie pour montrer combien l'Auteur a cru devoir s'écarter de ses modèles, & changer les caractères de ses personnages, pour les rendre capables de plaire à sa nation. Il a joint deux intrigues, très-étrangères l'une à l'autre, & les a liées par des Scènes, dont le *Préjugé àla mode*, ni la *Nouvelle École des femmes*, réunies dans sa Pièce, ne lui ont pas donné l'idée. Elles amènent un très-heureux dénouement.

On ne doit pas s'attendre à une servile exactitude dans cette

Traduction; en rendant les mots d'un Auteur, on ne rend pas toujours sa pensée: souvent même on la change à son désavantage.

Le goût de toutes les nations se réunit sur de certains points. La vérité, le naturel, le sentiment, intéressent, attachent, touchent également les différens peuples répandus sur la terre; mais l'esprit, le badinage, la saillie, la bonne plaisanterie, changent de nom en changeant de climat; ce qui est léger, vif, piquant, dans une langue, devient froid, insipide, trivial dans une autre. La précision, la justesse, sources de l'agrément, ne s'y trouvent plus; un trait capable d'élever un éclat de rire en France, pourroit attirer

une huée à Londres, à Madrid, ou à Vienne. On se permettra donc beaucoup de liberté dans la diction, en s'efforçant pourtant de ne pas nuire, au moins volontairement, aux Auteurs que l'on traduit.



THE FOUNDLING,

OU

L'ENFANT-TROUVÉ,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

Par M. EDWARD MOORE.

Repréſentée au Théâtre Royal de Drury-lane, en 1755.

Traduite ſur la quatrième Édition.

---

(1)

ACTEURS.

Sir ROGER BELMONT.

Sir GEORGE RAYMOND.

CHARLES BELMONT, fils de Sir Roger, jeune libertin : *joué par M. GARRICK.*

Le Colonel RAYMOND, fils de Sir George.

VILLIARD, un malhonnête homme.

FADDLE, un homme très-vil.

ROSETTE, fille de Sir Roger Belmont.

FIDÉLIA, inconnue pendant le cours de la pièce.



THE FOUNDLING,

OU

L'ENFANT-TROUVÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Monsieur BELMONT, le Colonel RAYMOND.

M. BELMONT.

MA foi, mon cher Colonel, vous êtes aussi peu sçavant en amour que je le suis en guerre : comment imaginer qu'une fille jeune, jolie, coquette, & ma sœur, notez cela,

ſe laiſſera toucher par des plaintes, des gémiſſemens? l'idée eſt abſurde. Un homme beau, bienfait, ſpirituel, ſenſé, doit-il ſe dégrader à ce point? Eſt-ce en montrant de la foibleſſe à une fille de vingt-deux ans, remplie de feu, de vivacité, que vous eſperez l'engager à vous épouſer? Je vous le dis, je vous le repète, Colonel, ma ſœur eſt une femme.

M. RAYMOND.

Et la ſeule au monde que je deſire, Charles.

M. BELMONT.

Et de toutes les femmes du monde, celle qui te convient le moins, dont le caractère s'éloigne le plus du tien. Inconſtante dans ſon humeur, biſarre dans ſes goûts, folle dans ſes ſentimens, elle ne reſſemble à rien: quoique ſage, la timidité, la modeſtie, cette rougeur qui s'élève de l'honnêteté, ſera traitée par elle de ſottiſe, de manque d'uſage du monde: ſi vous lui contez une hiſtoire plaiſante, elle ſoupire; une ſérieuſe, elle rit; dit *non* quand il faut dire oui, *oui* lorſqu'il faut dire non, & poſſède des traits ſi dociles, ſi obéiſ-

ſans, que ſes yeux confirment d'abord tout ce que ſa bouche prononce.

M. RAYMOND.

Tu peins joliment, mais tu ne flates pas.

M. BELMONT.

C'eſt la dame, & voici ſon amant. Soupçonneux, inquiet, doutant quand il devroit croire, ſe laiſſant perſuader quand il devroit douter ; jaloux ſans cauſe, raſſuré ſans raiſon, ſatisfait ſans preuve ; un grand enfant égaré de ſon chemin, gémiſſant, pleurant, criant, prenant toutes les routes, excepté celle qui le conduiroit où ſa courſe eſt dirigée.

M. RAYMOND.

Votre langage eſt fleuri, Monſieur.

M. BELMONT.

Allons, allons, Colonel, corrigez-vous : eh comment donc ! l'amour, qui peut anoblir le plus vil animal, l'élever à l'intelligence humaine, vous a mis au rang des quadrupèdes. Les femmes ſont en vérité de délicieuſes créatures ! mais ſi vous les ſuppoſez parfaites, vous êtes dans l'erreur. De

mère en fille, leur premier desir est de dominer; le second, d'exercer leur malice sur nous. Toucher leur cœur est un ouvrage difficile : souvent on y parvient en affectant de l'indifférence ou du dédain pour leurs charmes : rendez hommage à une femme, elle devient votre tyran : persuadez-lui que vous la trouvez laide, ou sotte, elle aura la fantaisie de vous plaire, elle emploiera tout pour y réussir.

M. RAYMOND.

Ainsi la soumission, la complaisance, n'entrent point dans votre systême.

M. BELMONT.

Non, mon cher; je mets à leur place l'impudence & la contradiction : ces deux qualités, si on les emploie à propos, avancent plus en une heure, auprès d'une femme, que les plus doux propos en une année. Une belle s'attend à des adorations, elle les reçoit comme un encens ordinaire, comme un tribut offert à ses charmes par le premier sot qui l'approche. Voulez-vous attirer son attention ? osez la regarder sans admiration, soyez brusque, soyez vrai, ne la traitez point

comme une divinité : la difficulté de vous ſoumettre, rendra votre conquête précieuſe à ſes yeux, elle ſe ſervira de tous ſes artifices pour ſe l'aſſurer, pour vous réduire ; vous la verrez venir, & la prendrez au piege qu'elle vous tendoit.

M. RAYMOND.

Ma foi, Charles, il peut y avoir de l'harmonie dans cette ſauvage muſique ; mais j'ai chanté ſi long-tems ſur le vieux ton, que je ne puis en prendre un autre.

M. BELMONT.

Triſte roſſignol mis en cage, chante donc : moi, je ſifflerai le deſſus pour animer un peu tes airs.

M. RAYMOND.

Cela feroit fort obligeant, car j'ai grand beſoin de ſecours ; mais, dis-moi, crois-tu que Roſette manque de jugement, d'eſprit, de bon ſens, de gaieté ?

M. BELMONT.

Non, ma foi, je ne le crois pas.

M. RAYMOND.

A quoi donc attribuer ſa conduite

avec moi ? sa complaisance pour un reptile tel que Faddle ? un vil composé d'impertinence & de bassesse, à qui la médisance tient lieu d'esprit, l'impudence d'enjouement : hardi, bruyant, sans fortune, indigent même, toujours prêt à se donner au diable pour une guinée ? Qui engage votre sœur à le recevoir ? Est-ce, je ne dis pas un ami, mais même une connoissance convenable ?

M. BELMONT.

Qui l'engage à le recevoir ? Cet esprit, cette gaieté dont elle est douée. Dans une femme l'esprit est ruse, & la gaieté malice : si elle reçoit un sot, c'est pour en tourmenter un autre.

M. RAYMOND.

Je vous remercie très-humblement, Monsieur.

M. BELMONT.

Sa bonne humeur s'entretient, s'accroît par le succès de ses desseins.

M. RAYMOND.

Mais, pourquoi si constante pour un sot ?

M. BELMONT.

Parce qu'il convient à ses projets : il fait plus de tours que son singe, est plus babillard que son perroquet, plus rempant que son chien, plus menteur que ses femmes, plus hardi que son Colonel : ma foi, tout cela consideré, je ne puis la blâmer de sa constance.

M. RAYMOND.

Extravagant ! tu ne traites sérieusement que tes plaisirs. Laissons mes affaires, parlons des tiennes : comment vont-elles ? Que dit Fidélia ?

M. BELMONT.

Ah ! nous y voilà : à mon tour, je vais recevoir des leçons, n'est-ce pas ? j'ai plutôt besoin de secours.

M. RAYMOND.

Est-il survenu de nouvelles difficultés ?

M. BELMONT.

Seulement quelques montagnes en mon chemin, Colonel. Je n'ai pas en moi de quoi les transporter, mais je ne manque pas de courage pour les gravir.

M. RAYMOND.

Fidélia eſt une femme, Charles.

M. BELMONT.

Par ſon extérieur on peut le ſuppoſer ; mais en l'examinant de près, excepté ſon opiniâtreté, elle n'a rien de ſon ſexe : belle ſans le ſçavoir, ſpirituelle ſans prétention, vive ſans étourderie, fière ſans orgueil, tendre ſans être foible, elle poſſède.....

M. RAYMOND.

Mille vertus que vous voulez lui faire perdre ! les avouer, les admirer, les attaquer, vouloir en triompher ! va, tu es un vrai démon.

M. BELMONT.

Et toi, un joli conſolateur.

M. RAYMOND.

Si, comme vous le prétendez elle a de la naiſſance, pourquoi ne chéririez-vous pas dans votre femme, les mêmes vertus dont vous voulez priver une maîtreſſe ? Allons, Charles, il faut l'épouſer.

M. BELMONT.

Et le lendemain me pendre avec ſes

jarretières, pour donner à son mérite la flateuse récompense du veuvage ? Ma foi, mon cher, avant d'en venir là, j'aurai besoin de lire deux ou trois fois Paméla ; mais supposé que Fidélia soit sans naissance, ait été abandonnée, ne doive qu'au hazard un peu d'éducation ?

M. RAYMOND.

En ce cas, son âme reçoit de la dignité de son obscurité même. Vous aurez le plaisir de l'élever à un rang qu'elle est faite pour orner. Où est donc la difficulté ? Vous n'avez pas besoin d'augmenter votre fortune ; pourquoi ne pas sacrifier un peu d'orgueil inutile, à un bonheur nécessaire ?

M. BELMONT.

Cela me paroît très-héroïque : ainsi, mon cher, de façon ou d'autre, je dois me marier : n'est-il pas vrai ?

M. RAYMOND.

Si Fidélia continue d'être honnête, je parie ma vie que dans quinze jours vous penserez comme moi. Elle doit l'emporter, elle l'emportera sur votre orgueil ; mais si ton premier récit est

faux, dis-moi donc qui eſt cette charmante fille ?

M. BELMONT.

Elle eſt ſœur des Grâces, elle tomba des nues, fut bercée par les vents, alaitée par une ſorcière, vendue, condamnée par l'infâme à ſe voir deshonorer ; ſon ſort s'accompliſſoit ; un libertin la ſecourt, l'enlève, eſt prêt à lui faire éprouver la même deſtinée, mais de ſon propre conſentement : ceci vous paroît un myſtère, une énigme, rien n'eſt plus exact, plus vrai.

M. RAYMOND.

Que comprendre à cela ?

M. BELMONT.

Ma foi, ce que vous pourrez ; on ne confie point de ſecrets à un homme amoureux.

M. RAYMOND.

Et, je vous prie, mon très-diſcret ami, Roſette eſt-elle inſtruite de cette *véritable* hiſtoire de Fidélia ?

M. BELMONT.

Elle n'en ſçait pas un mot. Trompée comme vous, elle la croit ſœur d'un

de mes compagnons d'études, qui, en mourant, me nomma son tuteur : mais, le diable m'en veut apparemment pour mes premières vertus ; il a tourné mon art contre moi-même ; Rosette adore Fidélia, & lui croyant de la naissance, de la fortune, sans cesse elle me vante sa beauté, son esprit, sa prudence, admire mon bonheur, me félicite d'avoir rencontré la seule femme dont les qualités & les vertus *peuvent me corriger de mes vices*, me rendre un jour ce que *tout homme doit être, un bon mari.*

M. RAYMOND, *riant.*

Jamais pauvre innocent se trouva-t-il en une telle détresse ! mais que dit votre père ?

M. BELMONT.

Ma foi, la certitude d'un peu de bien lui feroit tenir le même langage ; j'ai besoin de faire auprès d'eux un nouvel essai de mes talens : Fidélia fut introduite ici par un mensonge ; je veux la retirer de cette maison par un autre ; jurer qu'elle n'a point de vertu, afin de trouver le tems & l'occasion de lui en faire manquer,

M. RAYMOND.

Voilà, ſur ma parole, un projet fort honnête.

M. BELMONT.

Entre vous & moi, Colonel, votre père ne feroit-il pas amoureux de Fidélia ?

M. RAYMOND.

Non, ſur mon honneur; les aſſiduités de Sir Roger près d'elle, peuvent avoir pour objet le deſir de s'oppoſer à des deſſeins, mais non pas d'en faire réuſſir; il n'en forme point, je vous l'aſſure.

M. BELMONT.

Je t'entends, le chien du Jardinier.... le diable emporte tout ce qui eſt vieux, excepté les femmes pourtant: car, en changeant un peu leur vocation, elles nous ſont auſſi utiles à ſoixante ans qu'à quinze.... Mais les Dames ſont, je crois, dans la chambre prochaine, ne voulez-vous pas les voir ce matin ?

M. RAYMOND.

Je ne le puis en ce moment; un ami

m'attend au caffé de White : voulez-vous y venir ?

M. BELMONT.

Je suis à vous pour une demi-heure : votre dessein est-il de revenir si-tôt ?

M. RAYMOND.

Avant, si vous le voulez.

M. BELMONT.

Allons donc.

SCÈNE II.

ROSETTE, FIDÉLIA, *entrant par deux portes différentes.*

ROSETTE.

AH ! j'allois voir si vous étiez habillée, ma chère : regardez-moi ; je devine à votre air que vous avez fait cette nuit d'agréables songes.

FIDÉLIA.

Agréables ou fâcheux, ma chère Rosette, ils ne sçauroient troubler le plaisir que je sens à vous voir ce matin si charmante & si gaie.

ROSETTE.

Aimable & douce créature !... Mais qu'avez-vous rêvé ?

FIDÉLIA.

Que sçai-je ? le sommeil m'a présenté mille objets séduisans ; de rians châteaux élevés par l'espérance & renversés à l'instant par le doute & par la crainte.

ROSETTE.

Ah ! cela est affreux ! pour moi je n'élève jamais de châteaux en dormant, qui ne puissent durer jusqu'à la fin du monde : faites-moi seulement rêver, je suis maîtresse de l'univers & souveraine de tous les hommes : ô ma chère, en réalité, même en songe, la puissance est une chose charmante.

FIDÉLIA.

Notre sexe ne doit pas la desirer ; elle n'admet point l'égalité, elle bannit l'amitié, la change en flaterie ; le respect qu'elle imprime éloigne les hommes de nous, & nous ne souhaitons pas toujours.....

ROSETTE.

De les tenir à la même distance ; n'est-ce

n'eſt-ce pas? Mais s'ils reconnoiſſent notre pouvoir, ils s'y ſoumettent; ils approchent quand nous le voulons, ils diſparoiſſent dès que nous l'ordonnons, rien n'eſt plus agréable. La flaterie eſt un hommage que tout amant doit à ſa maîtreſſe; c'eſt une preuve de ſon admiration; ce qu'il chérit en elle, lui perſuade qu'elle poſſède des qualités ſupérieures; & ſi, ſur un ſeul point, elle ne détruit pas ſa prévention, croyez qu'il conſervera toujours l'idée qu'il adore en elle une divinité.

FIDÉLIA.

Mais ſi la divinité s'humaniſe un ſeul inſtant, la prévention ceſſera. Ma chère, nous ſommes naturellement foibles; cette connoiſſance de nous-mêmes nous avertit de nous tenir ſans ceſſe ſur nos gardes; la crainte rend une femme forte, la confiance la perd.

ROSETTE.

Voyez combien des circonſtances différentes changent les opinions! vous aimez un libertin, vous tremblez près de lui, vous vous craignez vous-même: moi, je tiens dans mes chaînes

un fier guerrier, je lui inſpire de la frayeur. Nous nous conduiſons l'une & l'autre par de juſtes principes : votre foibleſſe vous rend défiante, attentive ; mon pouvoir éloigne de moi l'ombre même du danger.

FIDÉLIA.

Malgré cela, ma chère ; pardonnez ma ſincérité ; malgré toute votre aſſurance vous aimez ce Colonel que vous ne craignez pas.

ROSETTE.

Je l'aime ! qui vous l'a dit ?

FIDÉLIA.

La peine que vous prenez à le tourmenter : &, puis je l'ai vu dans vos yeux.

ROSETTE.

Dans mes yeux ! comment ! ne ſont-ils pas comme ceux d'une autre ?

FIDÉLIA.

Oui, comme ceux d'une autre qui ſeroit amoureuſe... O ma chère, je me ſuis quelquefois ſurpriſe dans une glace avec ces yeux-là, & mon cœur battoit bien fort en ce moment-là.

ROSETTE.

Tu es une malicieuſe créature !

FIDÉLIA.

Ne vous irritez pas de ma franchiſe ; je ne penſe pas comme vous, Roſette, j'ai l'eſprit moins gai, le naturel plus ſenſible ; je ne puis m'amuſer des peines d'un amant ; quand je vois une femme tenir entre ſes mains ſa félicité, celle d'un autre, je m'étonne qu'elle puiſſe négliger un bonheur certain pour un frivole plaiſir, & je ne conçois pas comment les rigueurs d'une maîtreſſe rendent la ſoumiſſion d'une épouſe plus agréable.

ROSETTE.

Je vais vous parler ſérieuſement, ma chère. Indépendamment d'une petite inclination malicieuſe, qui me porte à rire aux dépens du Colonel, ma conduite à ſon égard eſt fondée ſur des raiſons ſolides ; en le traitant mieux, je craindrois de paroître intéreſſée.

FIDÉLIA.

Vous êtes ſon égale en naiſſance, en fortune.

ROSETTE.

En naiſſance, d'accord; mais non pas en fortune. Pendant l'exil de Sir George, occaſionné par ſon attachement à un parti malheureux, ſon fils introduit dans ma famille, favoriſé par Sir Roger, par mon frère, me rendit des ſoins, attaqua vivement mon cœur; je réſiſtai pendant un an. Je l'avouerai pourtant, il ne m'étoit pas indifférent; mais, ſoit orgueil, folie, ou caprice, je m'obſtinai à lui cacher le penchant que je ſentois à l'aimer.

FIDÉLIA.

Vous êtes bien femme, ma chère Roſette.

ROSETTE.

Depuis trois mois, le Roi dans ſa bonté voulut bien rappeller Sir George, & le remettre en poſſeſſion de ſa fortune. Son fils devient un héritier fort au-deſſus de mes eſpérances: ſi la folie eut part à ma premiere conduite, à préſent la raiſon ne me permet pas d'en changer. Avouer ma tendreſſe en ce moment, donner mon cœur au Colonel, ce ſeroit lui faire penſer

que sa pauvreté seule excitoit mes dédains : & puis, il a blessé mon orgueil, il m'a crue capable de m'avilir au point d'aimer Faddle, une créature ridicule, uniquement formée pour servir de jouet, espece d'antidote contre les vapeurs, animal domestique, aussi nécessaire dans une maison qu'un sapajou. Me soupçonner, lui ! le Colonel ! oh ! ce soupçon m'indigne ; il est d'une insolence.... Je veux m'en venger.

FIDÉLIA.

Je l'avouerai, votre ressentiment est raisonnable ; mais en employant du tems à vous venger, êtes-vous bien sûre de la constance de votre amant ? Si vous le réduisez au desespoir, ne portera-t-il point ses vœux ailleurs ?

ROSETTE.

Bon ! je connois trop bien les hommes pour le craindre : tourmentez-les, traite-les mal, vous en ferez les plus douces créatures du monde : comme tous les autres animaux de proie, on les apprivoise par la faim ; tant qu'ils la sentent ils sont soumis : satisfaite-la, ils méconnoissent leur

maître & reprennent leur naturel féroce.

FIDÉLIA.

Tous les hommes ſont-ils de même, Roſette ?

ROSETTE.

En me faiſant cette queſtion d'un air ſi grave, je veux mourir ſi vous n'eſperez que je vais diſtinguer mon frère des autres. Fidélia, ma chère Fidélia, prenez garde à lui; la faim ne peut l'apprivoiſer, ni la crainte le ſoumettre, c'eſt un ſauvage, je vous en avertis : vous abandonner à ſes ſoins, ce fut confier la poule au renard.

FIDÉLIA.

Sauvage, ſi vous voulez, mais jamais mon cœur ne pourra s'intéreſſer pour un autre; d'ailleurs je lui ai de grandes obligations, elles vous étonneroient ſi vous ſçaviez....

ROSETTE.

Des obligations ! tant-pis. En vérité, ſi vous m'en croyez, vous épouſerez Sir George, pour ne plus laiſſer au pouvoir de mon frère les moyens de vous obliger, ou de vous deſobliger.

FIDÉLIA.

Allez-vous encore me tourmenter avec Sir George ? Je vous jure qu'il n'a point de dessein sur moi. Je ne puis attribuer son amitié qu'à son naturel humain, ou peut-être aux circonstances particulières de ma fortune.

ROSETTE.

Oui, vous avez raison ; la jeunesse & la beauté sont des *circonstances particulières* très-capables d'émouvoir la tendre humanité. O ma chère ! le tems est un grand indiscret, il découvre tout. Quelle aimable & douce Maman j'aurai, quand j'épouserai le Colonel !

SCÈNE III.

M. BELMONT, le Colonel RAYMOND, *les mêmes.*

M. BELMONT.

QUAND vous épouserez le Colonel, ma sœur ?... Un mariage.... Tant mieux. J'aime les mariages, moi. Tenez, le voilà tout à propos, le Co-

lonel; & ma foi, les hommes d'aujourd'hui considerés, il doit faire un excellent mari.

M. RAYMOND.

Ah! Madame, vous venez de prononcer de favorables paroles.

ROSETTE, *embarrassée.*

Peut-être le sont-elles moins que vous ne le pensez, Monsieur; vous n'avez pas tout entendu. (*bas à Fidélia*) Ah! ma chère, si vous m'aimez, inventez un petit mensonge pour me tirer d'embarras.

FIDÉLIA.

Laissez-moi faire. (*à Belmont.*) Apprenez, Monsieur, une des folies de votre sœur: elle s'est mise en tête que Sir George étoit mon amant.

ROSETTE.

Que va-t-elle dire?

FIDÉLIA.

Et se regardant déja comme femme de son fils....

ROSETTE

Qui? moi! moi!

FIDÉLIA.

FIDÉLIA.

Elle arrangeoit de petites affaires de famille, avec sa nouvelle maman. Il faut lui rendre justice, elle s'y entend à merveille.

ROSETTE.

Et vous croyez que je vous pardonnerai, Fidélia ?

M. BELMONT.

Comment, ma sœur !

M. RAYMOND.

Cela est-il vrai, Madame ? dois-je espérer.....

ROSETTE *le contrefaisant.*

Cela est-il vrai ? puis-je espérer ? Non, Monsieur, cela n'est pas vrai, & vous ne devez pas espérer, Monsieur. (*à Fidélia*) Appellez-vous cela de l'esprit, Madame ?

FIDÉLIA.

Ma chère, permettez-moi de rire un peu, je vous en prie.

ROSETTE.

Fort bien, Madame, fort bien... [*à part*] Ah ! que n'ai-je à présent un

lutin à mon côté, pour me suggérer un détour adroit?.....

M. BELMONT, *éclatant de rire.*

Vous ne trouvez rien, ma sœur? où donc est votre esprit?

ROSETTE.

Avec votre politesse, mon frere; vous paroît-il honnête, à vous & à votre grave ami, d'écouter à la porte, de donner à mes discours une fausse interprétation, de me supposer un dessein que je me haïrois d'avoir formé, même en songe.

M. BELMONT.

Il faut en convenir, ma chère; notre projet étoit de vous tourmenter un peu, si Fidélia ne vous eut tirée d'affaire avec tant d'art.

ROSETTE.

Je lui ai vraiment beaucoup d'obligation.

M. RAYMOND.

Avant cet instant, ma chère Rosette, je n'aurois pas cru trouver du plaisir à vous voir de la colère & du dépit.

ROSETTE.

Et vous pensez, Monsieur, que je supporterai tranquillement cette insolence ? vous vous trompez, Monsieur.

M. BELMONT.

La pauvre enfant ! dans quel état la voilà ! allons, allons, vous aurez un mari : il faut se hâter, Colonel, conclure promptement, ma sœur est toute de flâme.

ROSETTE.

Vous devenez très-impertinent, mon frère..... [*à part*] Je n'en puis plus, j'étouffe.

M. BELMONT.

Ouvrirai-je la fenêtre pour vous donner un peu d'air, ma petite ?

SCÈNE IV.

Un Valet, *les mêmes.*

ROSETTE.

Ah ! voici John : eh bien ! avez-vous remis la carte que je vous avois donnée ?

JOHN.

Oui, Madame, Monſieur Faddle fait ſes complimens à Madame, & à Madame Fidélia.

ROSETTE.

Faddle ? où l'avez-vous vu ?

JOHN.

Je l'ai rencontré dans la rue ; il m'a fait entrer avec lui dans un caffé où il a écrit ce billet à Madame.

ROSETTE *affectant de la joie.*

O l'aimable créature ! m'écrire ?.... Fidélia, une lettre de Monſieur Faddle! [*à part*] Fortune, je te rends grâce pour le ſecours que tu m'envoies. (*elle lit tout bas.*)

M. RAYMOND.

Permettre à cet extravagant de vous écrire ?

ROSETTE.

Comment, Colonel, vous murmurez je crois au milieu de votre victoire ! ah, fi !

M. RAYMOND.

Recevoir des lettres de Faddle ! Madame, vous me ferez perdre l'eſprit.

M. BELMONT.

Voilà l'édifice écroulé ; tout est fini pour vous, mon cher.

ROSETTE.

Fidélia, il faut que vous entendiez cette lettre, il le faut absolument. Allons, je ne suis plus en colère, ce billet m'a rendu ma gaieté. Assurément Monsieur Faddle écrit le plus galamment du monde : mais ses expressions le prouveront mieux que mes éloges.... Ecoutez. (*elle lit.*)

Céleste créature : Depuis l'instant où je cessai de vous voir hier, les heures se sont écoulées plus lentement qu'un long hiver passé loin de la ville. Si vous ne paroissez ce matin à la répétition du nouvel Opera, mon soleil sera totalement éclipsé. J'aurois encore mille belles choses à vous dire, mais le bruit importun des bavards du caffé, interrompt les sentimens d'amour, de vénération, avec lesquels je suis & serai toute ma vie, Madame, le plus dévoué de vos admirateurs.

WILLIAM FADDLE.

Que d'esprit, de naturel ! personne n'écrit un billet avec cette élégance. Ne trouvez-vous pas ce style rare, Colonel ?

M. RAYMOND.

Oh ! très-rare, Madame.

ROSETTE.

Fidélia, vous viendrez à la répétition avec moi ; je vais prendre un mantelet & faire mettre les chevaux.

FIDÉLIA.

Les lieux publics ne sont guère de mon goût, cependant je vous accompagnerai.

ROSETTE, *en s'en allant.*

Venez-vous, Colonel ?

M. RAYMOND.

Assurément, Madame.

FIDÉLIA, *à Belmont.*

Et vous, Monsieur, nous accordez-vous votre compagnie ?

M. BELMONT, *à Fidélia qui sort*

Si vous le vouliez, nous pourrions employer mieux notre tems : mais je suis votre ombre, je ne puis vous abandonner un instant. (*au Colonel en riant*) Tu as tout l'air d'un Général battu, qui entend l'ennemi donner des ordres pour célébrer sa victoire.

M. RAYMOND.

Ma foi, Charles, je ne ſuis qu'un homme, & je ne me ſens pas aſſez fort pour tenir contre le diable & une femme.

M. BELMONT.

Courage, mon ami, & la femme & le diable ſeront ſubjugués. Comment donc, ſe laiſſer abattre ainſi! un brave guerrier tel que toi.....

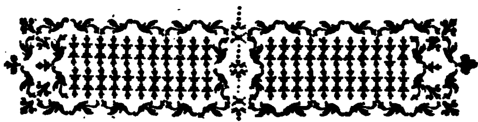
M. RAYMOND.

N'eſt qu'un ſot quand il eſt amoureux. Mais laiſſe-moi rompre mes chaînes, & ſi je deviens encore le jouet d'une femme..... La nature fit ce ſexe pour tromper nos deſirs, elle le forma moins pour nous plaire que pour nous tourmenter. Mais, allons, ne faiſons pas attendre votre ſœur.

M. BELMONT.

Allons : tes chaînes ne ſont pas encore prêtes à ſe rompre, c'eſt moi qui t'en aſſure.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.



SCÈNE PREMIÈRE.

Sir ROGER BELMONT, Sir GEORGE RAYMOND.

Sir ROGER.

JE vous dis que mon fils est un vautour affamé : garderai-je une colombe pour la lui voir déchirer ?

Sir GEORGE.

Tranquillisez-vous, Sir Roger ; l'effervescence de la jeunesse, le feu des passions, l'indulgence que vous eutes toujours pour ce fils chéri, peuvent excuser ses excès : il a de l'esprit, & dans les momens où la raison reprend son empire sur ses sens, il est noble & généreux. A l'égard de Fidélia, je répondrois volontiers de sa conduite. Je la crois incapable d'oublier ce qu'-

elle vous doit, encore moins ce qu'elle ſe doit à elle-même.

Sir ROGER,

Ecoutez, Sir George, je ne prétends pas parler contre elle ; Fidélia eſt une bonne fille, bien élevée, bien douce ; la beauté eſt une belle choſe, la vertu eſt une belle choſe auſſi ; mais quand il s'agit de mariage.... enfin.... il peut arriver qu'on ait acheté de très-belles choſes trop cher. Sir George, un peu d'argent orne la beauté, & donne à la vertu les moyens de s'exercer ; mais avec mon jeune libertin, il n'a pas encore été queſtion de fortune.

Sir GEORGE.

Ni de mariage non plus, j'en ſuis ſûr. Son attachement à ſa liberté doit diſſiper vos craintes ſur cet article ; & l'honnêteté de Fidélia ne vous permet pas d'en concevoir d'une autre eſpece.

Sir ROGER.

Mais ne peut-il pas l'avoir ſéduite ?

Sir GEORGE.

Ah ! ne le penſez pas. Mais, parlez à votre fils, interrogez-le ſur ce qui regarde ſa pupille ; informez-vous par-

ticulièrement de la famille & de la fortune de Fidélia. Si cette jeune personne, comme sa conduite l'annonce, peut remplir l'idée que votre fils vous a donné d'elle, si elle a du bien, de la naissance, le mystère est inutile : s'il refuse de s'expliquer, regardez l'histoire qu'il vous a faite comme une invention propre à couvrir des desseins dont nous devons nous défier.

Sir ROGER.

Vous ne croyez donc pas qu'il ait encore réussi près d'elle, au point de la conduire à oublier.....

Sir GEORGE.

Non, sur mon honneur, l'innocence de cette charmante fille est sans tache : mais, mon ami, si je dois vous dire librement ma pensée, son avanture me paroît étrange & très-peu vraisemblable. Comment un frère mourant put-il confier une si jeune, une si belle orpheline, riche, bien née, comment, dis-je, osa-t-il la remettre entre les mains d'un homme de l'âge de votre fils ? Il étoit son ami. Il le connoissoit donc pour un franc libertin ?... Pardon, Sir Roger, si...

Sir ROGER.

Continuez, je vous prie.

Sir GÉORGE.

Cette même orpheline, amenée dans votre maison à minuit; & depuis qu'elle y habite, ne voir personne, n'écrire à personne! Avec une éducation distinguée, être sans alliance, sans amis, sans connoissances dans le monde entier! comme un anneau arraché de la chaîne générale! Je le répète, mon ami, cela est étrange.

Sir ROGER.

Oui, par ma foi, cela est étrange.

Sir GEORGE.

Je ne sçais pourquoi je m'intéresse si vivement à elle; mais hier ma curiosité m'entraîna, peut-être au-delà des bornes de la politesse; je lui laissai voir une partie de mes soupçons; je promis, je jurai de garder son secret, si elle daignoit me le confier: je lui fis des questions; ses réponses augmentèrent mes doutes: j'insistai; son visage se couvrit de rougeur, elle versa des larmes: mais je le soutiendrois au péril de ma vie, c'étoit là

rougeur & les larmes de l'innocence.

Sir ROGER.

Sir George, il faut abſolument nous éclaircir, pénétrer ce myſtère.

Sir GEORGE.

Oui, ſans doute, il le faut. Hélas ! nous n'avons déja que trop différé : peut-être, mon ami, peut-être en ce moment une malheureuſe mère, deſeſpérée de la perte de ſa fille, paſſe le tems où nous parlons dans l'amertume, dans la douleur.... Une fille vertueuſe fait ſouvent une démarche inconſidérée en faveur d'un homme qu'elle aime : en prévoit-elle toutes les ſuites ?

Sir ROGER.

Eh oui ! des démarches inconſidérées, comme vous le dites, on en peut faire : moi-même, quand j'étois jeune, je me ſouviens..... Mais ne vois-je pas mon fils ? il vient ici.

Sir GEORGE.

Tant-mieux : attaquez-le à préſent ; mais que vos queſtions ne paroiſſent pas préméditées, faites à deſſein ; trop d'empreſſement le mettroit ſur

ses gardes : je vous laisse, & je m'en répose sur votre discrétion. (*il sort.*)

Sir ROGER, *seul.*

Le diable emporte ces jeunes libertins : on souhaite des fils ! une fille vaut cent fois mieux.... si pourtant on sçavoit comment s'y prendre pour la gouverner.



SCÈNE II.

Monsieur BELMONT, Sir ROGER.

M. BELMONT, *recitant des vers.*

SANS que rien l'annonce, cette flâme s'éleve ; prompte comme la mort, elle approche ; tel qu'un marinier frappé par l'éclair, je brûle en ce moment....

Sir ROGER.

Tu fais des vers, Charles ; est-ce pour augmenter tes revenus ?

M. BELMONT.

Ne plaisantez pas, Monsieur, les tems sont si durs ! si vous n'avez pas la bonté de suppléer par quelques cen-

taines de guinées à des besoins pressans, je pourrai deshonorer votre nom, me faire Poète.

Sir ROGER.

Et manquer d'amis le reste de ta vie. Mais à propos d'argent, Charles, à quel emploi destines-tu celui de ta pupille ? Je pense qu'il seroit assez avantageux de placer une somme honnête dans les fonds publics.

M. BELMONT, *un peu embarrassé.*

Dans les fonds publics, Monsieur ?

Sir ROGER.

Oui, mon ami, dans les fonds publics. Mon Courtier doit venir après dîner, nous causerons de cette affaire avec lui, tu pourras lui remettre quelques milliers de guinées.

M. BELMONT. [*à part.*]

Il nous enseignera, je l'espère, où nous les prendrons.

Sir ROGER.

Tu ne réponds pas, Charles ? es-tu muet, mon enfant ?

M. BELMONT, *plus embarrassé.*

Mais, Monsieur..... effectivement...

oui-da... A cet égard ma pupile.....
Je ne puis pourtant assurer positivement..... & d'ailleurs vous sçavez, Monsieur;... mais, comme vous dites, s'il étoit possible...... Votre Courtier doit-il venir immédiatement après le dîner, Monsieur?

Sir ROGER.

Tiens, prends un peu plus de tems pour répondre, Charles; car à présent, mon ami, tu ne t'expliques pas bien clairement.

M. BELMONT.

Ce que vous proposez est bien vu... bien pensé, Monsieur; sans doute rien n'est...plus...judicieux....plus avantageux. Oui, vraiment, son intérêt.... j'entends l'interêt de ma pupille; son intérêt exige.... cependant on pourroit.... sa fortune, est une jolie fortune, Monsieur. Mais... avez-vous connu son frere?

Sir ROGER.

Moi, mon ami? non.

M. BELMONT. [*à part.*]

Ma foi, ni moi non plus. [*haut.*] Comment! vous n'avez pas connu

James ? Ah, que c'étoit un charmant garçon ! si gai ! si plaisant ! il vous auroit bien fait rire. Ne vous ai-je jamais lu de ses épigrammes*, fines, délicieuses ? Mais il avoit une si forte passion pour le jeu.... il auroit risqué sa fortune sur une carte..... Vous ne sçauriez imaginer combien il étoit amusant : il falloit le voir contrefaire quelqu'un.... mais nulle économie, point de conduite.... Croiriez-vous bien qu'il dépensa de sang froid six mille livres sterlings pour être élu membre du..... oh ! je vous conterai l'histoire de cette élection.....

Sir ROGER.

Dis-moi, je te prie, à quel bourg tenoit-il ?

M. BELMONT.

A quel bourg, Monsieur ?.... Bon, il jetta son argent pour rien : le fils de Mylord.... j'ai oublié le nom ; le fils de ce Lord, l'emporta de quatorze voix, sans qu'il lui en coutât la moitié de la somme. Enfin, Monsieur, par ses extravagances, ses affaires sont restées si dérangées, si fort embrouillées, que sur mon honneur, je n'y comprends

comprends rien.... [*à part.*] Au diable les queſtions.

Sir ROGER.

Mais, ſa ſœur a des amis, des parens; ſi je les connoiſſois, je pourrois...

M. BELMONT.

Eh oui! Monſieur, des parens, des amis.... je vois que vous ne ſçavez rien.... ils ſont tous ligués contre elle.... L'unique action raiſonnable de ſon frère, a été de me nommer ſon tuteur en mourant, & de la ſouſtraire à l'autorité de ces miſérables. Ah! je n'oublierai jamais ſes dernières paroles..... Mon cher Charles, me dit-il, en me prenant la main, je vous recommande ſur-tout de tenir cette innocente fille éloignée de ſes parens.... Auſſi ne voudrois-je pas pour mille guinées, qu'un ſeul de ces malheureux pût ſçavoir où elle habite.

Sir ROGER.

Il n'y a rien à craindre, Charles; nous avons été fort circonſpect..... Mais, où ſes terres ſont-elles ſituées?

M. BELMONT.

Ah! que demandez-vous là, Monſieur?

Ses terres... ſont ... des terres ... & n'en ſont pas. Situées ! ... je ſuis ſurpris qu'un homme auſſi habile que vous, puiſſe me faire cette queſtion. Je vous le jure ; ſes terres ſeroient englouties, ſubmergées, foudroyées, ſans que je les regrettaſſe un inſtant.

Sir ROGER.

Mais, où ſont-elles ſituées ? dans quelle province ?

M. BELMONT.

Et à l'égard des ſix mille livres que ſon père lui laiſſa....

Sir ROGER.

Quoi ! cette ſomme ſeroit-elle perdue ?

M. BELMONT.

Ma foi, Monſieur, autant vaut ; elle eſt entre les mains d'un Procureur.

Sir ROGER.

Eh bien ! elle ne doit pas craindre de le voir. Où vit cet homme-là ?

M. BELMONT.

Où il vit ? Parbleu, Monſieur, ſi on lui feſoit juſtice, le coquin ne vivroit nulle part. Ce maraud a fabriqué

un contrat de mariage, avec un dédit de toute la fortune de Fidélia si elle refuse de l'épouser.... [*à part*] Voilà de l'ouvrage pour vous, Monsieur.

Sir ROGER.

Mais, comment s'appelle cet homme ? N'a-t-il point de nom ?

M. BELMONT.

Vous pouvez lui donner tous ceux qu'il vous plaira, Monsieur ; il n'en est point d'assez méchans pour lui : mais si je puis un jour l'attraper par sa robe, dites que je suis un indigne tuteur, si....

Sir ROGER.

Fort bien.... Mais si tout cela n'étoit qu'une fiction, Charles ?

M. BELMONT.

Monsieur.....

Sir ROGER.

Une ruse, un mensonge ? si tu avois enlevé la fille d'un honnête-homme....

M. BELMONT.

Et que je l'eusse amenée dans votre maison, sous vos yeux, afin de n'être point troublé dans mes projets,

dans ſa poſſeſſion !... Ma foi, Monſieur, ſi cela eſt, vous avez prodigué votre argent pour l'éducation d'un ſot.

Sir ROGER.

Cette ſeule circonſtance peut te juſtifier.... en partie au moins : car tu aurois pu tout auſſi-bien arranger ſes affaires en la conduiſant dans une maiſon particuliere ; d'ailleurs, tu te ſerois épargné des queſtions embarraſſantes & une foule de menſonges pour les éluder. Mais, prends bien garde, mon ami ; je pénétrerai ton ſecret avant que tu te ſois mis en état de me le dérober. Alors.... Je n'en dis pas davantage. Tu es un grand fripon, Charles !

SCÈNE III.

Monſieur BELMONT, *ſeul.*

LA mine eſt éventée .... Fidélia m'a-t-elle trahi ? Non, elle n'oſeroit manquer à ſa parole.... Que je ſois deshonoré ſi mon impertinente ſœur n'a part à tout ceci. Mais ne puis-je

oppofer la rufe à la malice . . . Rêvons un peu . . . bon ! fort bien : Faddle peut m'être utile, me fervir ; c'eft un fot, tout fot aime l'intrigue & fe plaît dans le defordre.

SCÈNE IV.

ROSETTE, BELMONT.

ROSETTE.

Vous rêvez, mon frère ! Ah ! dites-moi, je vous prie, quelle vertu eft l'objet de cette profonde méditation ?

M. BELMONT.

La patience, ma chère. L'homme qui tient à votre fexe, par fa femme, fa maîtreffe, ou fa fœur, a grand befoin de la connoître.

ROSETTE.

C'eft la plus utile de toutes les vertus, mon frère : Fidélia vous l'enfeignera, vous la fera mieux pratiquer que le plus grand Philofophe d'Angleterre ; elle perfuadera votre efprit ; fans donner même d'efpérance à votre cœur.

M. BELMONT.

Cette méthode n'eſt pas la vôtre, ma ſœur ; vous commencez par donner des eſpérances, les leçons de patience viennent après. Vraiment, vous êtes habile en cet art ; tous les fats d'Angleterre ont été vos écoliers.

ROSETTE.

Cela peut être, mon frère : mais vous vous trompez en un point ; car loin de leur inſpirer de la patience, ma conſtante étude a toujours été de la leur faire perdre. A quoi penſez-vous donc ?

M. BELMONT.

Je penſe à conſulter un devin, pour ſçavoir à quel deſſein les coquettes ont été formées.

ROSETTE.

En ſuis-je une, mon frere ?

M. BELMONT.

Fi donc, ma ſœur !

ROSETTE.

Eh bien ! ſans aller au devin, je vais vous l'apprendre. Semblable à un fruit artificiel, placé dans un verger

pour tromper l'avide moineau, une coquette est formée pour exciter & tromper les desirs des impertinens & des sots. Osera-t-on dire, après cela, qu'elle ne doit pas son être à la nature, quand elle tend à une fin si raisonnable & si nécessaire ? A présent, à votre tour, mon frere ; apprenez-moi à quel dessein un libertin fut formé ?

M. BELMONT.

En suis-je un, ma sœur ?

ROSETTE.

Fi donc, mon frère !

N. BELMONT.

Ecoutez, ma chère ; si une coquette est si utile dans le systême moral, rien, dans ce même sistême, n'est plus détestable qu'un libertin ; car il est né précisément pour sa destruction. A son aspect, elle perd sa force, & tombe entre ses bras, comme un oiseau charmé dans la gueule du serpent.

ROSETTE.

Est-il vrai ? Ah ! quel dommage que vous soyiez mon frère !

M. BELMONT.

Remerciez-en le ciel à genoux, soir & matin, friponne ; sans cela vous étiez perdue. Allons, Rosette, nous voila d'accord ; je suis un libertin, vous êtes une coquette : mais sçavez-vous en quoi consiste l'unique différence qui est entre nous ? Je porte un chapeau, vous portez une cornette ; au reste, tout est parfaitement égal.

ROSETTE.

Ah ! prouvez-moi cela, je vous prie.

M. BELMONT.

Le plaisir, ma chère, n'est-il pas notre but à tous deux ? Les mêmes principes qui forment un libertin, ne feroient-ils pas d'une coquette..... Mais, les femmes redoutent la médisance, leurs desirs sont réprimés par la crainte, elles sont forcées de se borner au stérile amusement de faire d'un honnête homme, un imbécille ; pendant que nous employons notre esprit, nos talens, à faire d'une fille timide & sotte, une femme vive & charmante.

ROSETTE.

ROSETTE.

Me donnât-on l'univers entier, je ne voudrois pas être un libertin; mais je voudrois devenir homme, pour venger mon ſexe, & vous apprendre, mon frère......

M. BELMONT.

Je reconnois ma ſœur à ce noble courage. Donnez-moi la main, ma chère; vous êtes la plus aimable & la plus honnête fille que je connoiſſe. A l'avenir, je vous confierai tous mes ſecrets. Adieu, je vais trouver Fidélia.

ROSETTE.

C'eſt bien dommage, n'eſt-il pas vrai, qu'elle ne ſoit pas auſſi coquette que moi?

M. BELMONT.

Point du tout dommage, ma chère; ſa conquête ſeroit trop facile, pour me rendre conſtant.

ROSETTE.

Que mon frère eſt poli!

M. BELMONT.

J'apperçois le Colonel. Allons, ma ſœur, rempliſſons nos différentes vocations: rendez-le bien ſot; moi, je

vais eſſayer...... Nous nous reverrons à diner, & nous pourrons comparer nos progrès.

ROSETTE.

J'en ferai plus que vous, je gage ?

M. BELMONT.

Ma foi ! j'en ai peur. (*il ſort.*)

SCÈNE V.

Le Colonel RAYMOND, ROSETTE.

M. RAYMOND.

C'EST un bonheur de vous trouver ſeule, Madame.

ROSETTE.

Ah ! de grâce, Monſieur, apprenez-moi ſi vous êtes un libertin ? Je ſouhaiterois de tout mon cœur que vous en fuſſiez un.

M. RAYMOND, *déconcerté.*

C'eſt un caractère qui eſt ſi éloigné d'attirer l'eſtime..... Pourquoi me demandez-vous cela, Madame ?

ROSETTE.

Parce que je m'ennuie d'être coquette. Mon frère vient de m'assurer qu'un libertin me métamorphoseroit en un instant.

M. RAYMOND.

J'aimerois à devenir tout ce qui pourroit vous plaire, Madame.

ROSETTE.

Si vous en étiez un, que me diriez-vous à présent, voyons ?

M. RAYMOND, *lui baisant la main.*

Rien, Madame; mais.....

ROSETTE, *retirant sa main.*

Vous êtes fou, je crois ? Je veux seulement sçavoir quel propos vous me tiendriez.

M. RAYMOND.

Je vous répèterois mille fois que je vous adore; je vous dirois : Je ne vis, je ne respire que pour vous aimer; toutes mes espérances de bonheur sont fondées sur le retour que vous daignerez accorder à ma tendresse.

ROSETTE.

Fort bien ! continuez.

M. RAYMOND.

Je vous dirois : Un ſeul de vos regards, un ſeul de vos ſouris, me rend heureux ; vos chaînes ſont plus douces que la liberté.

ROSETTE.

En vérité !

M. RAYMOND.

Laiſſons ce badinage. O ma chère Roſette ! comment pouvez-vous faire le tourment d'un cœur qui vous eſt ſi ſincèrement attaché, vous amuſer de ſes peines ?

ROSETTE.

A merveille ; cela devient pathétique.

M. RAYMOND.

Ah ! ceſſez de me railler, Si vous connoiſſiez la ſituation de mon âme....

ROSETTE.

La ſituation de mon âme ! cela eſt géographique, je crois ? pourſuivez.

M. RAYMOND.

Madame, ce ton-là ne vous eſt pas naturel. Qui peut vous engager à.....

ROSETTE.

Des ſoupçons ! l'intérêt augmente.

M. RAYMOND, *avec dépit.*

Vous le ſçavez, Madame ; je n'ai pas mérité.....

ROSETTE.

De la colère, bon ! allez, allez toujours.

M. RAYMOND.

Je n'ai plus rien à dire, Madame ; Faddle poſſède mieux que moi le talent de vous divertir.

ROSETTE.

De la jalouſie ! toutes les gradations du ſentiment ! cela eſt incomparable !

M. RAYMOND.

Vous me forcez enfin à vous le dire, Madame ; je ne me crois pas fait pour être l'objet de ces dures plaiſanteries.

ROSETTE.

Cette penſée pourroit ſe mettre en vers, la poéſie eſt ma folie : dites-moi, Colonel, faites-vous des vers aiſément ?

M. RAYMOND, *très-fâché.*

Ce jeu dure trop long-tems, Madame ; vous épuiſez ma patience.

ROSETTE, *feignant de la surprise.*

Comment, Monsieur ! vous ne parliez donc pas sérieusement ? Hélas ! qu'il est facile d'en imposer à une femme simple & crédule.

M. RAYMOND.

Me permettrez-vous de vous faire une question sérieuse ?

ROSETTE.

Ennuyeuse, vous voulez dire ; soit : je suis ce matin la complaisance même : parlez.

M. RAYMOND.

Dois-je être éternellement votre jouet, Madame ? ou le tems de mon supplice est-il limité ? Quand toutes mes preuves de soumission, même d'imbécillité seront faites, me destinez-vous à l'honneur d'être votre époux ?

ROSETTE.

Eh, bon Dieu ! les hommes font d'étranges questions ! Comment puis-je dire aujourd'hui, ce que je ferai dans dix ans ?

M. RAYMOND, *outré.*

Cette réponse me suffit, Madame.

Un Valet entre.

Monsieur Faddle, Madame.

SCÈNE VI.

FADDLE, *les mêmes.*

FADDLE.

O ma belle, ma divine !.... Mais, ne vois-je pas le Colonel ? c'est lui, sur mon honneur. J'en jure par tous les dieux ; la nature ne forma jamais un couple aussi parfait : non, jamais, depuis les heureux habitans du jardin d'Éden.....

ROSETTE.

Vous arrivez à propos, Faddle ; ah ! faites-moi rire, je vous en prie, ou je vais mourir d'un accès de vapeurs.

M. RAYMOND, *à Faddle.*

Eh bien !

FADDLE.

Quoi ?

M. RAYMOND.

Faites-la rire.

FADDLE.

Moi !

M. RAYMOND, *le prenant au colet.*

Oui, faites rire Madame; faites-la rire à l'inſtant, ou, morbleu.....

FADDLE, *tremblant.*

Quoi! comment..... y penſez-vous, Colonel? mais! mais! quelle folie!

M. RAYMOND.

Faites-la rire, vous dis-je, ou je vous fais pleurer. Quoi! vous ne la divertiriez pas, quand elle vous en prie? Eh! je la fais rire depuis une heure, moi, ſans qu'elle me l'ait ordonné.

ROSETTE *éclate de rire.*

Ah, ah, ah!

FADDLE.

Elle rit, elle rit; Colonel, ne vous fâchez pas: elle rit de tout ſon cœur.

SCÈNE VII.

M. BELMONT, *les mêmes.*

M. BELMONT.

QU'AVEZ-VOUS, Faddle? comme vous voila pâle.

M. RAYMOND.

Ce vil animal, ne pas obéir à une Dame!

FADDLE.

Ah, vous voila, Charles! tenez-vous près de moi: ce rude, ce robuſte Colonel a relâché mes fibres, renverſé l'entier ſyſtême de mon individu; j'avois beſoin de votre préſence pour me rappeller à moi-même.

M. BELMONT.

Comment! le Colonel eſt-il en colère contre vous?

FADDLE.

En colère! il eſt enragé.... mais j'oublie tout, je lui pardonne; j'ai l'âme douce, & ne conſerve point de reſſentiment.

ROSETTE.

A propos, Faddle; j'ai une querelle à vous faire : je suis fâchée aussi.

FADDLE.

Vous, ma déesse; vous voulez me quereller ?.... pour mes inconstances, je gage ?.... vous avez raison : je me reconnois coupable. Cet hiver, j'ai mis le désordre dans toutes les familles; j'ai trompé des pères, désolé des maris, desespéré des amans : je prévois de facheuses affaires; des duels, des meurtres; l'orage se forme, il gronde; mais il peut éclater sans m'effrayer, ni m'abattre.

ROSETTE.

Il faut cesser enfin de voltiger. Je veux vous donner des conseils, diriger votre choix. (*elle lui parle bas.*)

M. BELMONT, *au Colonel.*

Eh bien! mon ami; à quoi rêves-tu ?

M. RAYMOND.

A ma sottise. Etre jaloux d'un pareil fat... Malgré tout le mépris qu'il m'inspire, ce fat me tourmente.

FADDLE, *se récriant.*

O Ciel, quelle créature nommez-

vous là ! puissé-je être abandonné des grâces, perdre tous mes droits aux faveurs de l'amour, si jamais pareil automate m'inspire un sentiment.

M. BELMONT.

Quelle maîtresse veut-elle donc vous donner, Faddle ?

FADDLE.

Par tout ce qui est odieux, Charles; c'est cette grande haquenée de Miss Gaargle. Je sçai bien que l'horrible créature est amoureuse de moi; positivement la tête lui en tourne : elle m'assomme de plats billets, me suit, me tourmente, m'excède; tout m'entretient de son insipide tendresse. Si je la rencontre : Ah! mon cher Faddle, me dit-elle en soupirant; que je me trouverois heureuse de vous voir, de vous contempler pendant l'espace d'un jour tout entier ! Elle fixe alors sur moi ses grands yeux stupides, saisit ma main, la presse, veut m'arrêter : tout effrayé, je m'échappe; je prends ma course & vole à l'autre bout de la ville, où je me crois à peine en sureté.

ROSETTE. [*à part.*]

L'impertinent! le sot! (*haut*) Que de légèreté, d'agrément! Avouez-le, Colonel; on ne peut avoir plus d'esprit?

Mr RAYMOND.

Ni plus de modestie, Madame.

FADDLE.

Bon, de la modestie! cela ne mène à rien.

Un Valet entre, & dit:

Vous êtes servie, Madame.

ROSETTE.

Allons. Messieurs, vous venez apparemment.

M. BELMONT.

Faddle, nous devons dîner ensemble, aux Armes du Roi.

FADDLE.

Oui? devons-nous dîner ensemble? je n'en sçavois rien. (*à Rosette*) Je suis désolé, mon ange, qu'un engagement particulier me dérobe le plaisir....

ROSETTE, *en s'en allant.*

Oh! cela n'est pas supportable: on

ne sçauroit vous posséder. Venez-vous, Colonel ?

M. RAYMOND.

Assurément, Madame ; bonjour, Belmont, à tantôt. (*il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. BELMONT, FADDLE.

M. BELMONT

J'AI besoin de vous, Faddle. Oh ça, mon cher, vous n'êtes pas de ces sots hérissés de scrupules, & dans les occasions essencielles, loin de vous piquer d'une exacte probité.....

FADDLE.

Comment donc !... le diable vous emporte, Charles ! est-ce là le dîner que vous m'avez préparé ?

M. BELMONT.

Fi donc, Faddle ! vous faites l'enfant ; parlons sérieusement. Vous vous passez de l'estime de beaucoup de gens ; je fais grand cas de vous, moi : vous n'êtes pas riche, je le sçai ; vous avez

peut-être besoin d'argent, voila ma bourse, prenez, elle est à vous.

FADDLE, *prenant la bourse.*

Rien n'est plus obligeant. Voyons, qu'exigez-vous de moi ? en quoi puis-je vous servir ? je ne sçaurois me battre, je vous en avertis ; j'aime mes concitoyens, & respecte les loix de mon pays.

M. BELMONT.

Tu ne sçaurois te battre, d'accord ; mais tu peux mentir ?

FADDLE.

Oh ! tant qu'il vous plaira, mon cher ; je n'ai pas vécu pour rien avec des femmes de qualité.

M. BELMONT.

Voici le fait. Cette fille charmante, cette fille angélique, cette belle, mais trop obstinée Fidélia, a pris tant d'empire sur mon cœur..... tiens, si je ne la possède, je perdrai la raison.

FADDLE.

J'entends : tu as besoin de mon secours, de mes leçons, pour apprendre à triompher de ses rigueurs ; tu ne veux pas employer la force, j'espère, & mettre mon col en danger ?

M. BELMONT.

Paix, écoute, fou. Un évènement très-extraordinaire jetta cette aimable fille entre mes bras, il y a environ trois mois. Dès cet instant, nos cœurs s'enflâmèrent : mais embarrassé, ne sçachant où lui procurer un asyle au milieu de la nuit, le diable m'inspira de la conduire dans cette maudite maison ; où, sans cesse observé par les yeux jaloux de Sir George, gêné par la froide raison du Colonel, impatienté par l'indiscrette curiosité de ma sœur, par les soins maladroits de mon père, je me vois contraint de renoncer à mes projets, ou de me marier avec elle.

FADDLE.

Triste alternative ! ainsi, mon cher, pour éviter ce malheur, il faudroit la tirer d'ici ?

M. BELMONT.

Oui : mais quel moyen, quelle ruse peut l'en faire sortir ?

FADDLE.

Arrangeons cela. Vous n'êtes donc pas son tuteur ?

M. BELMONT.

Eh non, vraiment ! j'ai ſçu l'engager à me donner ce nom, dans l'eſpérance que ce titre ſuppoſé, me laiſſeroit la liberté de diſpoſer d'elle à mon gré ; mais l'amitié de ma ſœur pour ma prétendue pupille, renverſe tous mes deſſeins, les rend impratiquables ; & ſans l'aſſiſtance d'un honnête homme, tel que toi, nous ſommes en danger, Fidélia & moi, de mourir avec nôtre innocence.

FADDLE.

Pour toi, ce ſeroit grand dommage. Voyons, cherchons..... Ma foi, je l'ai trouvé : ſois tranquille, joyeux, content : avant que quatre heures ſonnent, je mets le deſordre dans cette maiſon, j'y porte le feu, j'anime l'incendie, & je te livre Fidélia.

M. BELMONT.

Charmant Faddle ! mais explique-moi.....

FADDLE.

Point d'inquiétude ; j'ai conçu, je vais opérer ; tout ira bien.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIDÉLIA, ROSETTE, *un Valet.*

FIDÉLIA.

C'EST votre ouvrage, ma chère : occupée sans cesse à le persécuter, devez-vous être surprise qu'il essaye de rompre ses chaînes ?

ROSETTE.

Ses efforts seront vains ; un regard, un souris, le ramènera bientôt plus tendre & plus soumis.

FIDÉLIA.

Je ne sçai ... mais si j'étois homme, une maîtresse ne me montreroit pas deux fois du mépris.

ROSETTE.

Bon, bon ; si vous étiez homme, vous seriez tout comme eux. Moins délicats que vous ne pensez, nos dédains sont un lien de plus pour les arrêter. Je vous l'ai dit cent fois, c'est en les traitant mal, qu'on peut s'assurer de leur constance : l'égalité, la douceur, font naître dans leurs cœurs l'indifférence & le dégoût.

Un Valet entre, & dit à Rosette :

On vient d'apporter cette Lettre, pour vous, Madame.

ROSETTE.

L'écriture m'est inconnue. (*à Fidélia*) Permettez, ma chère. (*elle lit, & paroît agitée.*)

FIDÉLIA.

Vous vous troublez ; seroit-ce une mauvaise nouvelle ?

ROSETTE, *très-émue.*

Ah ! la plus cruelle du monde, si elle est vraie !

FIDÉLIA.

Je prie donc le ciel qu'elle soit fausse. Est-ce un secret ? ne puis-je sçavoir....

Vous ne doutez pas, ma chère, combien ce qui vous touche a droit de m'intéresser

ROSETTE.

Non, ma chère..... (*au valet*) Qui vous a remis cette lettre ?

Le Valet.

Un Commissionnaire, Madame.

ROSETTE.

Est-il encore ici ?

Le Valet.

Il est sorti tout de suite après me l'avoir donnée. La lettre, a-t-il dit, n'exige point de réponse ?

ROSETTE.

Le connoissez-vous, cet homme ?

Le Valet.

Non, Madame.

ROSETTE.

Pourriez-vous le reconnoître ?

Le Valet.

Très-aisément.

ROSETTE.

Où dîne mon frère ?

Le Valet.

Aux Armes du Roi.

ROSETTE.

Faddle eſt-il avec lui ?

Le Valet.

Ils ſont ſortis enſemble.

ROSETTE.

Courez, volez leur dire que je veux leur parler à tous deux, pour une affaire très-extraordinaire.

(*Le Valet ſort.*)

FIDÉLIA.

D'où vient cet empreſſement, qui vous agite ? Eh, quoi ! Roſette, me trouvez-vous indigne de votre confiance ?

ROSETTE.

Dites-moi ſincèrement, Fidélia.... Mais non, pourquoi voudrois-je vous inquiéter, vous cauſer les plus vives allarmes ?... je ſuis folle, en vérité.... je prends cette affaire trop ſérieuſement.

FIDÉLIA.

Vous me faites naître des craintes : de grâce, ma chère Roſette......

Mais je n'ose insister ; votre réserve m'apprend que j'ai trop compté sur votre amitié.

ROSETTE.

Ah! ne le pensez pas : je vous aime, je ne puis jamais cesser de vous aimer.

FIDÉLIA.

Si je perdois votre amitié, ce seroit un malheur, que je n'aurois pas mérité.

ROSETTE.

Je le crois, je le sçais.

FIDÉLIA.

Ne vous obstinez donc point à vous taire.

ROSETTE.

Eh bien! apprenez-moi..... pardon, ma chère ;... mais..... dites-moi, Fidélia, est-il une circonstance dans votre vie, une seule, dont vous puissiez rougir, si elle étoit connue?

FIDÉLIA.

Si la lettre vous porte à me faire cette étrange question, vous me permettrez de la voir.

ROSETTE.

Non, je ne puis, ni ne dois vous la montrer; tranquillisez-vous : elle ne contient rien, en vérité, qui mérite mon attention ou la vôtre.

FIDÉLIA.

Pourquoi donc en êtes-vous si occupée?

ROSETTE.

Je l'avoue, j'ai d'abord été surprise, troublée; mais de pareilles impostures doivent être méprisées.

FIDÉLIA, *d'un ton très-triste.*

Ah, j'ai perdu mon amie! Rosette, en voulant partager vos peines, en vous pressant de les déposer dans mon sein, je présumois trop de votre amitié, peut-être; mais vous ne devez pas me cacher un malheur qui me touche: j'ai droit de le connoître & de m'en affliger.

ROSETTE.

Cruelle fille! pourquoi me pressez-vous?.... L'auteur de cette horrible lettre a l'âme plus noire que la plus sombre nuit. Ecoutez: étonnez-vous

avec moi, qu'il existe un pareil monstre. (*elle lit.*)

A Miss ROSETTE BELMONT.

Madame : Comme j'écris sans me nommer, je n'attends rien de votre reconnoissance, & ne crains le ressentiment de personne. Fidélia n'est pas ce qu'elle paroît ; elle vous trompe : elle causera la perte de votre frère. Les femmes de son espèce sçavent emprunter les apparences de la vertu, quand elles sont utiles à leurs criminels desseins. Faddle pourra, s'il le veut, vous donner de plus grands éclaircissemens ; mais soyez certaine que mes informations sont appuyées sur de suffisantes autorités. Pour vous en convaincre, faites une seule question à Fidélia : demandez-lui si elle est sœur d'un ami de M. Belmont.

FIDÉLIA.

Je suis perdue !

ROSETTE.

Eh, quoi ! vous pleurez Fidélia ? Je croyois exciter votre mépris, & non pas vos larmes. Levez les yeux, ma chère, calmez-vous ; cet infâme libelle, peut-il porter le trouble dans votre âme ?

FIDÉLIA.

O mon amie! il fut un tems où je pouvois m'enveloper dans ma propre innocence, & trouver en moi-même la force de résister aux atteintes des méchans; mais, hélas! ce tems est déja loin de moi.

ROSETTE.

Que dites-vous?

FIDÉLIA.

Et pourtant cette indigne lettre est l'ouvrage de la malice & de la calomnie.

ROSETTE.

Assurée de votre candeur, non, je ne doute point.....

FIDÉLIA.

Ah! Rosette, arrêtez. Je ne mérite pas.... ce n'est point la pupille de votre frère, ce n'est point la sœur de son ami qui tombe à vos pieds pour implorer votre protection; c'est une jeune infortunée, triste rebut de la nature, indigne d'être votre compagne. J'osai vous en imposer, ne pas détruire une histoire artificieuse; à présent, je vous demande de la

compassion:

compaſſion ; ayez pitié d'une malheureuſe étrangère, ſans défenſe & ſans appui.

ROSETTE.

O Ciel ! que viens-je d'entendre ? Levez-vous, ma chère Fidélia, ah ! levez-vous, je vous en conjure. Vous m'auriez trompée, vous ! ah ! ſi cela eſt vrai, l'honnêteté n'eſt qu'un vain nom.

FIDÉLIA.

Je ſuis coupable, je ne devois pas me taire ; mais ne me jugez pas trop ſévèrement : gardez-vous de penſer.... je ne voudrois pas vivre un inſtant, ſi j'étois la mépriſable créature dont parle cette affreuſe lettre.

ROSETTE.

Quelle aventure ! continuez, ma chère Fidélia ; mais ceſſez de vous affliger, de répandre des larmes. . . . .

FIDÉLIA.

Eh ! comment pourrois-je les retenir ? tant de douceur, tant de bonté !.... je vous ai trompée, Roſette, & vous m'aimez encore ?

ROSETTE.

Jamais vous ne ceſſerez de m'être

chère ; achevez de m'instruire, ouvrez-moi votre cœur.

FIDÉLIA.

Vous le voyez, l'abondance de mes pleurs ne me le permet pas...... J'ai fait une démarche inconsiderée, téméraire.... non, jamais, jamais je ne devois consentir à vous tromper ; c'est une faute inexcusable, je ne me la pardonnerai pas. O ma chère ! je ne sçais qui je suis, je m'ignore moi-même. Vous me demanderez pourquoi je vous en imposois, pourquoi je me parois d'un faux titre ? La raison m'en est inconnue ; mais je l'ai fait, & je me le reproche amèrement ; on m'a forcée à ce détour blâmable ; c'est un mystère, une énigme ; votre frère peut seul l'expliquer, il sçait l'histoire de ma vie ; en ce moment, l'honneur l'engage à la révéler..... ah ! que n'est-il ici !

ROSETTE.

Vous me faites éprouver une peine insupportable ; votre chagrin, vos discours, cette réserve ......Mais, rien ne doit vous retenir, parlez, ne me cachez pas.....

FIDÉLIA.

Et voila ce qui aigrit ma peine : engagée par ferment à garder le silence, le rompre pour me justifier d'une faute, ne feroit-ce pas en commettre une autre ? mon cœur est innocent, daignez m'en croire : si ma condition est feinte, ma vertu ne le fut jamais.

Un Valet entre, & dit à Rosette :

Monsieur Belmont venoit de sortir, Madame ; mais voici Monsieur Faddle. (*il sort.*)



SCÈNE II.

FADDLE, *les mêmes.*

FADDLE.

EMPRESSÉ d'obéir à vos ordres flateurs, Madame, j'accours....... Mais quoi ! vous n'êtes pas seule.....

ROSETTE, *lui montrant la lettre qu'elle a reçue.*

Connoissez-vous cette écriture, Monsieur?

FADDLE.

Celle-là ? non, ſur mon âme. [*à part*] Ni vous non plus, je crois. (*haut*) Dois-je lire cette lettre, Madame ?

ROSETTE.

La lire, & l'expliquer, Monſieur.

FADDLE, *liſant moitié bas moitié haut*.

Fidélia n'eſt pas.... les femmes de ſon eſpèce.... de la vertu.... leurs criminels.... Monſieur Faddle pourra..... Comment diable ! à propos de quoi, s'il vous plaît, Monſieur l'anonyme, ſuis-je mêlé dans ce caquet ?.... *mes informations..... ſi elle eſt ſœur d'un ami de Monſieur Belmont.....*

ROSETTE.

Eh bien ! Monſieur ?

FADDLE.

Eh bien ! Madame, je ne puis vous aider à deviner l'écrivain ; en honneur, je ne le puis...Mais pourquoi me nommer ? Ce maudit bavardage me fait ſoupçonner la main. . . . Oh ! oui, ſurement, cela vient d'une femme.

FIDÉLIA.

Si vous êtes inſtruit de mon ſort, Monſieur, parlez librement, ne déguiſez rien, je ne crains pas que vous me faſſiez rougir aux yeux de mon amie.

FADDLE, *feignant de ſe parler à lui-même.*

En vérité, plus j'y penſe, plus je me perſuade.... ah, cela ſeroit affreux! non, cette femme eſt honnête....... tout-à-fait incapable...... pourtant je ſuis certain de ne l'avoir dit qu'à elle.....

FIDÉLIA.

Dit, quoi ? qu'avez-vous dit ? vous ſuis-je connue ?

ROSETTE.

Expliquez-vous.

FADDLE.

Parbleu, tous ces officieux donneurs d'avis devroient être moins diſcrets ſur leurs noms, & plus réſervés ſur celui des autres. Qu'eſt-ce que cela ſignifie, *Faddle pourra vous inſtruire ?* oui, ma foi, vous avez bien trouvé votre homme. Faddle eſt-il fait pour

divulguer les ſecrets qui vous pèſent ? ſi vous ne pouvez les garder, dévoilez-les vous-même : cela eſt plaiſant, me mettre en jeu ! Oh ! Faddle ne parlera pas, je vous en aſſure ; il mourroit plutôt que de découvrir.....

ROSETTE.

Ecoutez, Faddle, ſi vous vous propoſez de reparoître jamais dans cette maiſon, dites à l'inſtant tout ce que vous ſçavez : de votre propre aveu, vous en avez parlé ailleurs ?

FIDÉLIA.

Répondez, que ſçavez-vous ? qu'avez-vous dit ?

FADDLE.

Ce que vous me permettrez de ne point redire ici, Meſdames ; votre colère ne peut m'épouvanter.

ROSETTE.

Fort bien ! Monſieur, fort bien !

FIDÉLIA.

En vérité, Roſette, s'il ſe taît, c'eſt parce qu'il ne ſçait rien.

FADDLE.

Non, rien, rien du tout, ſur mon

honneur! ..... des oui-dire..... un bruit ſourd..... aſſez général pourtant;..... mais quel fond peut-on faire..... toute la ville en a menti, & cela lui arrive ſouvent. Ne diſoit-on pas auſſi, que Lady Bridget s'étoit enfuie, depuis un mois, avec ſon poſtillon? pure calomnie: cet homme eſt Grenadier à cheval, j'en ſuis sûr. Elle-même lui en acheta la commiſſion au commencement de la ſemaine dernière.

ROSETTE.

Et que m'importe Lady Bridget & la ville? il s'agit de Fidélia: qu'a-t-elle de commun avec ces mauvais propos?

FADDLE.

C'eſt ce que j'ai dit, Madame; préciſément ce que j'ai dit. Rien de commun, pas la moindre choſe....... *Une femme de ſon eſpèce*..... de ſon *eſpèce!* me ſuis-je écrié: l'expreſſion eſt dure. Comment, une ou deux petites fragilités, méritent-elles cette ſévérité? une fille ne peut-elle s'oublier, ſans être expoſée à ce dédain? n'en voit-on pas tous les jours ſe relever

après une honteuſe chute, & mener une vie très-honnête..... Voila ce que je leur ai dit, Madame...... *Une femme de ſon eſpèce !* Morbleu, je n'ai pu leur paſſer cet inſolent propos.

FIDÉLIA.

Arrête, vil calomniateur ! Roſette, cet homme eſt un infâme ; cette odieuſe lettre eſt de ſon invention ; lui ſeul eſt aſſez bas pour parler en ces termes d'une fille qu'il ne connoît pas.

FADDLE, *affectant de lui parler bas, & parlant haut.*

Bon, à merveille, tenez ferme, je vous ſeconderai.

FIDÉLIA, *lui donnant un ſoufflet.*

Inſolent ! oh ! mon cœur eſt profondement bleſſé, je ne puis ſupporter cette inſulte.

ROSETTE.

Ciel ! que dois-je penſer ?.... Va, malheureux, s'il eſt vrai que tu ſois lié avec l'indigne inventeur de ce noir complot, ou ſi toi-même eſt l'auteur de cette infâme lettre, puiſſe la honte, l'opprobre & le remords, t'accom-

pagner & te tourmenter ſans ceſſe. Mais ſi tu as découvert la plus légère circonſtance, où l'honneur de ma famille ſoit intéreſſé, parle ſans crainte, & ſois ſûr de ma protection....

FADDLE.

Belle protection, ma foi ! il falloit me protéger un inſtant plutôt. Meſdames, une de vous vient de me donner un ſoufflet, l'autre m'aſſure de ſa protection ; pour vous prouver à toutes deux que les procédés violens, ou de flateuſes promeſſes ne peuvent m'arracher un ſecret, je me tais tout net. Ah! parbleu, ſi j'éclaircis cette affaire, puiſſe vos malédictions s'accomplir, & toutes les calamités fondre ſur moi! Adieu, Meſdames ; croyez-en votre ſerviteur, tâchez de vous tranquilliſer; la colère ne ſied pas ſur de ſi jolis viſages. Adieu.

SCÈNE III.

FIDÉLIA, ROSETTE.

ROSETTE.

QUE veut dire ce misérable ?

FIDÉLIA.

Que n'ai-je la liberté de parler !

ROSETTE.

Eh ! pourquoi ne parleriez-vous pas ? de vaines promesses, injustement exigées, sont-elles donc un engagement sacré ? Fidélia, vous avez pu vous résoudre à m'en imposer ; à présent un frivole point-d'honneur doit-il vous arrêter, quand vous me devez de la confiance, de la sincérité. Allons, ma chère, cedez à la raison, à la nécessité.

FIDÉLIA.

Je ne le puis, sans manquer essenciellement à votre frère ; & ce que je lui dois, m'impose la loi de ne jamais le désobliger.

ROSETTE.

Mais, que lui devez-vous? en quoi vous a-t-il servie?

FIDÉLIA.

Hélas! il ne m'est pas permis de vous le dire, sans son aveu.

ROSETTE, *avec un peu d'altération.*

Eh bien! Madame, quand vous serez disposée à m'ouvrir votre cœur, à me confier vos étonnans secrets, je sçaurai mieux comment me conduire avec vous. En attendant souffrez.....



SCÈNE IV.

BELMONT, *les mêmes.*

ROSETTE.

AH! venez, mon frère; votre présence est nécessaire ici. Expliquez-moi comment votre pupille, la sœur de votre ami, ne peut m'instruire de ce qui la touche?

M. BELMONT.

Vous pleurez, Fidélia! de quoi s'agit-il?

FIDÉLIA.

Je n'ai pas la force de vous le dire, Monſieur, votre ſœur va vous l'apprendre.

ROSETTE.

Liſez cette lettre, mon frère.

FIDÉLIA.

Grâce au ciel, tout va s'éclaircir; en vous inſtruiſant des motifs de ſa conduite, Monſieur va vous dévoiler tous mes ſecrets. Vous me rendrez juſtice.

ROSETTE.

Je vous la rends déja. Eh bien?

M. BELMONT, *après avoir lu tout bas.*

Exécrable inſolence! j'ai rencontré Faddle en entrant ici. Je ſuis perſuadé que le ſot, par le ſeul plaiſir de mal faire, vient d'employer ſa plate éloquence, pour perſuader à ma crédule ſœur, que cette odieuſe lettre contient des vérités..... Je vais trouver l'impertinent, le ramener devant vous, le faire rétracter, ou le traiter comme il le mérite.

FIDÉLIA, *le retenant.*

Arrêtez, Monſieur; votre ſœur

n'ignore plus que j'ai osé lui en imposer sur ma naissance & ma fortune ; je lui ai fait l'aveu de cette faute.

M. BELMONT.

Eh bien ! vous avez été très-imprudente.

FIDÉLIA.

On attaque mon honneur, c'est à vous à le défendre, Monsieur. Vous futes une fois mon libérateur, ah ! soyez-le encore, je vous en conjure. Dites à votre sœur, à celle qui daigna se nommer mon amie, que je suis pauvre, malheureuse, mais non pas méprisable ; assurez-la que si j'ai pu la tromper, jamais mon cœur n'en forma le desir ; dites-lui, que je mérite sa pitié, sa compassion, & non pas sa colère ; ô Monsieur Belmont ! ne soyez point insensible à mes peines ; ne rejettez pas mon ardente prière.

M. BELMONT, *froidement.*

Vous en avez déja trop dit, Madame ; votre propre intérêt me défend de révéler ce secret. Vous m'avez donné une parole positive de vous taire ; c'est à vous à juger à quel point une parole d'honneur engage.

Songez-y bien, Madame; en osant trahir vos sermens, des sermens solemnels, vous prouveriez mal votre innocence.

FIDÉLIA, *d'un ton fier.*

Quoi, Monsieur, vous refusez....

M. BELMONT.

Pour moi, Madame, ce ne sera jamais sur la foi de Faddle, ou d'un écrivain sans nom, que je soupçonnerai la vertu d'une personne telle que vous. Il faut, pour former des doutes, de meilleures autorités. A votre égard, ma sœur, sachez que cette Dame ne doit pas être maltraitée: je ne souffrirai pas qu'elle le soit, souvenez-vous-en. Je suis satisfait de sa conduite; cette assurance vous suffit: vos inquiétudes sont ridicules, impertinentes; ne vous mettez point en tête de la bannir de cette maison, je ne consentirai point à l'en laisser sortir. Elle y restera, entendez-vous, Rosette, malgré tous les desseins que pourroit vous inspirer votre rare prudence. Vous me comprenez, je crois. Adieu, ma sœur. (*il sort.*)

ROSETTE.

Allez, mon frère, votre procédé m'indigne, & je vous méprise.

FIDÉLIA.

C'en est fait, Rosette, j'ai perdu votre estime & votre amitié.

ROSETTE.

Devenez votre amie à vous-même, & vous en retrouverez une tendre en moi; mais dans la triste incertitude où vous me laissez, permettez-moi d'agir comme mon caractère & ma façon de penser l'exigent. (*elle sort.*)

FIDÉLIA, *toute en pleurs.*

Ah, fille infortunée! malheureuse Fidélia!.... Mais, la douleur ne m'est point étrangère, je l'ai sentie dès mon berceau: soupirer, pleurer, gémir, voila mon partage. (*elle sort.*)

SCÈNE V.

Monsieur BELMONT, *seul.*

(*revenant pendant que Fidélia sort.*)

JE suis un scélérat, un infâme! porter le trouble, le désordre, la douleur,

dans toute une famille..... & cette famille est la mienne ! La douceur, l'innocence, la bonté ne peuvent-elles me toucher ? Pourquoi me rendre un monstre ? pour m'assurer la possession d'une femme. Ah ! si l'on m'ôtoit cette excuse, Lucifer seroit un ange de lumière, comparé à moi. Jusques à présent, l'honneur, le courage, un noble orgueil, m'avoient garanti du mensonge, de la cruauté, de la bassesse, de la trahison : une femme s'offre à mes yeux, le Diable me tente, & tous les vices s'introduisent dans mon âme !... Je ne puis renoncer à mon projet. O fortune ! ô amour ! daignez me seconder cette seule fois ; protégez mon crime, & pour l'expier, je jure d'élever un temple à la vertu.

SCÈNE VI.

FADDLE, M. BELMONT.

FADDLE.

EH bien, Charles, tes affaires sont en bon train : j'ai donné la dernière main à mon ouvrage.

M. BELMONT.

M. BELMONT.

Tu es le plus habile marouffle ! .... J'ai lieu d'espérer un heureux succès. Tout s'arrange à mon gré. Une petite précaution, prise avec ma sœur, assure mon plan, & va remettre Fidélia en mon pouvoir.

FADDLE.

Quelle est cette précaution ?

M. BELMONT.

J'ai défendu très-expressément à Rosette de songer à se séparer de Fidélia.

FADDLE.

Tu as raison d'espérer ; elle se jetteroit plutôt par la fenêtre que de t'obéir. Mais, es-tu sans pitié, sans entrailles, Charles ? pour moi, je commence à sentir certains mouvemens de compassion. ....

M. BELMONT.

Tant-pis pour vous, Monsieur, car ma bourse est vide ; je vous en préviens.

FADDLE.

Ma foi, mon ami, ma conscience se révolte, crie.... je ne sçais comment

la faire taire. Que vois-je ? je ne vous connoissois pas cette bague ...... elle est parbleu jolie, Charles!

M. BELMONT.

Trouvez-vous ? Oh ça, Monsieur Faddle! parlons sérieusement. Je vous ai confié mon secret, prescrit votre conduite ? Si vous vous en écartez, s'il vous échappe un mot, vous apprendrez, à vos dépens, qu'on ne me trahit pas impunément....... Vous m'entendez, je crois ?

FADDLE.

Mais ! mais ! quelle folie ! En vérité, je parle pour parler : ne peut-on badiner, s'amuser un moment, sans vous mettre en colère ?

M. BELMONT.

Allez, Monsieur, allez, vous & votre délicate conscience, m'attendre aux Armes du Roi ; sur-tout, n'en sortez-pas que je ne sois arrivé..... sinon.....

FADDLE.

J'y vais, mon ami, j'y vais..... faut-il te fâcher ? Vous êtes vif, trop vif, Charles ! [*à part*] Peste soit du

rodomont ! il n'eſt pas ſi redoutable, peut-être ; ſi j'oſois..... (*haut*) En vérité, Charles, j'ai le naturel doux, je fais tout ce que tu veux.....

(*il veut s'en aller.*)

M. BELMONT, *l'arrêtant.*

Attends, attends, il me vient une idée ; je vois Sir George, il entre dans l'appartement de Fidélia..... je me défie de ce maudit vieillard. Que diable a-t-il tant à lui dire ? il peut traverſer mes deſſeins. Fais enſorte d'écouter leur entretien, mais ne te laiſſe pas appercevoir.

FADDLE.

Ne crains rien ; où te retrouverai-je ?

M. BELMONT.

Aux Armes du Roi.

FADDLE.

Tu le vois, Charles, je me prête à tous tes deſirs, tu ſeras plus obligeant, je l'eſpère ; tu te ſouviendras...

M. BELMONT.

Honnête créature ! va, ſois diſcret, & compte ſur moi. (*il ſort.*)

FADDLE, *seul.*

Honnête créature ! il raille, je crois. Oui, parbleu, je suis honnête ; j'ai des principes ; mais cette maudite nécessité se fait sentir, & c'est le diable.

(*il sort.*)

SCÈNE VII.

La Scène change, & représente l'appartement de Fidélia.

Sir GEORGE, *& elle sont assis.*

Sir GEORGE.

QUOI, Madame ! a-t-il osé confirmer précisément les horribles imputations de cette lettre ?

FIDÉLIA.

Non, Monsieur, il n'a pas eu cette audace ; mais son air embarrassé, ses odieuses insinuations, ont fait plus d'impression peut-être, qu'une accusation formelle.

Sir GEORGE.

Et Monsieur Belmont a pu se taire ? il a refusé de vous justifier ?

FIDÉLIA.

De puiſſantes raiſons le forcent, dit-il, au ſilence. Que puis-je faire ? la ſoumiſſion eſt mon partage : ſi je le déſobligeois, je ſerois une ingrate.

Sir GEORGE.

Vous êtes trop bonne, vous avez trop de délicateſſe, Madame : Roſette vous aime, vous devriez vous confier à elle, ne lui rien cacher.

FIDÉLIA.

Hélas, Monſieur ! ſi cette affaire n'intéreſſoit que moi, je n'en ferois pas un ſecret.

Sir GEORGE.

Elle n'intéreſſe perſonne autant que vous, Madame ; permettez-moi de vous parler avec franchiſe : Vous avez trompé votre amie, je ſuis loin de penſer que vous ayiez des reproches plus graves à vous faire ; je ne vois pas comment une promeſſe arrachée par un homme qui paroît méditer votre perte, peut vous empêcher de parler, quand il s'agit de prouver votre innocence.

FIDÉLIA.

Ce n'eſt point la promeſſe faite à Monſieur Belmont qui m'arrête; mais je crains de lui nuire. Je l'aime, vous le ſçavez; je ne puis le ſoupçonner de manquer de généroſité : il s'eſt montré mon protecteur, mon ami; s'il ceſſe de l'être, s'il m'abandonne, s'il s'unit à mes perſécuteurs pour me perdre, il pourra m'affliger, briſer mon foible cœur, mais jamais en effacer le ſentiment immortel qui m'attache à lui.

Sir GEORGE.

Que ſon aimable ingénuité me touche! Je vous le répète, Madame; je ſuis loin de former des doutes ſur votre vertu : mais le monde eſt malin; prompt à juger, il condamne ſans examen.

FIDÉLIA.

Le tems me juſtifiera, Monſieur : vous daignez me croire innocente; ah! Sir George, votre eſtime, & le témoignage de mon propre cœur, ſuffiront à ma tranquillité.

SCÈNE VIII.

FADDLE, *les mêmes.*

(*Faddle paroît derrière un paravent, il écoute.*)

FADDLE, [*à part.*]

SON estime suffit..... Dites-vous cela, ma belle? ces deux mots me vaudront vingt guinées.

Sir GEORGE.

Vous êtes-vous jamais apperçue que Faddle fût dans la confidence de Monsieur Belmont?

FIDÉLIA.

Au contraire, il m'a toujours paru que Monsieur Belmont méprisoit ce malheureux.

FADDLE, [*à part.*]

Elle est insolente & menteuse, rien que cela.

Sir GEORGE.

Mais, si Belmont n'a rien dit à cet homme, par où, comment a-t-il sçu des particularités qui vous concernent?

FIDÉLIA.

Je ne ſçaurois l'imaginer.

FADDLE, [*à part.*]

Ma foi, je l'en crois ſur ſa parole.

Sir GEORGE.

Encore une queſtion, & je ceſſe de vous importuner. Bélmont ne vous a-t-il jamais preſſé de quitter cette maiſon ?

FIDÉLIA.

Jamais, directement, Monſieur; mais ſouvent, lorſque nous étions ſeuls, il s'eſt reproché de m'y avoir amenée.

FADDLE, [*à part.*]

La petite bavarde ! à quoi bon dire cela ?

Sir GEORGE.

Il ſuffit. Pardonnez mes queſtions : je vous rends grâce d'avoir bien voulu y répondre; attribuez mes demandes à la chaleur d'une tendre, d'une honnête amitié : mon cœur, ſenſible à vos diſgraces, m'inſpirera peut-être le moyen de les adoucir.

FIDÉLIA.

Tant de bonté me pénètre de reconnoiſſance;

noiſſance, pourquoi ne puis-je vous l'exprimer que par mes larmes ?

FADDLE. [*à part.*]

Comment voudroit-elle donc l'exprimer ? Cette petite fille eſt d'une hardieſſe à étonner !

Sir GEORGE.

Tranquilliſez-vous, mon aimable fille ! ſi les ſoupçons de Roſette vous rendent cette maiſon déſagréable, la mienne ſera votre aſyle : vous trouverez en moi la tendreſſe d'un père, les ſoins d'un ami, les égards dus au mérite, & le reſpect qu'inſpire la vertu. Séchez donc vos pleurs. Si mes conjectures ſont auſſi bien fondées que je commence à l'eſpérer, peut-être parviendrai-je à vous ſervir. Fiez-vous à mon amitié, à mon honneur ; & que le calme renaiſſe dans votre âme. (*il ſort.*)

[*Pendant que Fidélia rêve, & fait quelques pas dans la chambre, Faddle parle.*]

FADDLE.

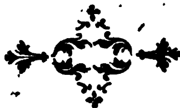
De la tendreſſe, des égards, du reſpect ! . . . . oh ! pour celui-là, tant

qu'elle voudra, je crois. Le rusé vieillard! il en est fou. Une rare nouvelle pour Charles! en y ajoutant un peu du mien, je ne la donnerois pas pour cinquante guinées. Sortons, de crainte de surprise. (*il sort.*)

FIDÉLIA, *seule.*

Il me reste donc un ami! mais dois-je espérer de le conserver? hélas! dans ce monde pervers, le bonheur passe comme un songe; l'infortune seule est durable.... A tant de maux j'opposerai la résignation, la patience. (*elle recite des vers.*) O toi, Patience! vertu des malheureux! don que la main bienfaisante du ciel accorde à l'innocence opprimée, viens, beaume salutaire & précieux, viens, calme mon cœur, & préserve-moi du désespoir.

Fin du troisième acte.





ACTE QUATRIÉME.

Le théâtre représente l'appartement de Rosette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, le Colonel RAYMOND.

ROSETTE.

JE vous le dis, je vous le répète, je ne suis point en humeur de vous entendre.

M. RAYMOND.

Je suis bien malheureux, Madame ! n'exciterai-je jamais en vous, une autre passion que la colère ?

ROSETTE.

Vous vous trompez, je ne suis point en colère ; je suis grâve. On a troublé

ma gaieté : Fidélia m'occupe toute entière, & sans doute vous ne prétendez m'entretenir que de vous-même; comment vous écouter, vous répondre ?.... Mais, voyons, que voulez-vous que je vous dise ?

M. RAYMOND.

Que votre indifférence étoit feinte, vos mépris affectés, que vous me permettez d'aimer, d'espérer.

ROSETTE.

Vous me dictez-là d'étranges propos ! Est-il en votre pouvoir de cesser de m'aimer ? je ne le crois pas. Avez-vous besoin de ma permission pour espérer ? non, sans doute, A l'égard de mon indifférence, que vous supposez feinte,...., je ne sçai trop..... les femmes dissimulent quelquefois, & je suis une femme, Colonel.

M. RAYMOND.

Ah ! devenez tendre, & vous serez un ange.

ROSETTE.

Bon, un ange ! si j'osois vous croire, je redeviendrois bientôt une très-simple mortelle, en peu de tems né-

gligée, peut-être même abandonnée. Le doute & l'espoir sont les seuls alimens de l'amour. Tant que nous résistons à vos desirs, nous sommes des êtres célestes, des déesses ! avons-nous la foiblesse de les partager, de les satisfaire, la divinité disparoît : à peine alors, nous accordez-vous l'honneur d'être des créatures de votre espèce. Pour conserver notre empire & votre admiration, nous devons vous tenir à une distance raisonnable de l'autel où brûle votre encens; entretenir votre erreur, c'est entretenir vos plaisirs : tous les Philosophes vous le diront, Colonel, le bonheur de la vie n'est qu'une douce illusion.

M. RAYMOND.

Madame, j'ai peu de respect pour la philosophie, quand elle s'éloigne de la nature & de la vérité. Eh quoi ! le plaisir qui naît de la vertu, est-il donc une erreur ? rendre heureux l'homme dont on est adorée, jouir de ses transports, les redoubler en les partageant, est-ce une illusion ? ah ! Rosette, accorder des grâces, répandre des bienfaits, exciter la recon-

noiſſance, c'eſt le bonheur! c'eſt celui de la divinité!

ROSETTE.

En accordant tout, on s'ôte le pouvoir d'obliger deux fois.

M. RAYMOND.

Mais, en refuſant tout, on perd le plaiſir d'obliger une ſeule.

ROSETTE, *d'un ton modeſte.*

Le plaiſir eſt léger, quand le don eſt médiocre.

M. RAYMOND.

Ah! donnez, donnez, mon aimable Roſette, je ſçaurai ménager votre don, & je vous jure qu'il fera deux heureux.

ROSETTE.

Ah ça! ſi je ſuis aſſez bonne pour vous écouter, voyons, que me direz-vous en faveur du mariage?

M. RAYMOND.

Qu'il eſt la ſource de la ſuprême félicité.

ROSETTE.

Et celle de tous les maux.

M. RAYMOND.

Oui, ſuivant la différente diſpoſition des eſprits. Pour être heureux, deux époux doivent avoir de l'amour, du bon ſens, de la complaiſance. L'amour les unit, le bon ſens les guide, la complaiſance les porte à s'obliger: ajoutez un deſir mutuel de ſe plaire, la jouiſſance d'une fortune honnête, tous leurs ſoins deviendront d'agréables amuſemens, & leurs momens ſeront paiſibles & délicieux.

ROSETTE.

Sçavez-vous bien que je n'ai jamais eu tant de plaiſir à vous entendre?

M. RAYMOND.

Eſt-il vrai, ma chère Roſette? Eh bien! permettez-moi de vous faire une queſtion. Croyez-vous difficile d'aſſembler, entre nous deux, les qualités qui peuvent aſſurer le bonheur des époux?

ROSETTE.

Attendez, cela mérite réflexion. Qui doit poſſéder l'amour?

M. RAYMOND.

Tous deux.

ROSETTE.

Non, je crains l'amour, je le crains, vous dis-je : gardez-le ; laissez-moi le bon sens, je guiderai. ... prenez encore la complaisance, je conserverai le desir de plaire, & nous partagerons la fortune.

M. RAYMOND.

Je veux tout ce que vous voulez, Madame, je consens à tous vos arrangemens ; & si jamais j'ai le bonheur de vous voir me disputer l'amour, je serai généreux, je ne ferai point valoir nos conventions. Eh bien ! puis-je espérer ? dites, ma chère Rosette ; quand serons-nous unis ?

ROSETTE.

Quand vous m'aurez prouvé que nous possédons les qualités nécessaires au mariage.

M. RAYMOND.

Mais si nous attendons trop, ne serons-nous pas en danger de les perdre ?

ROSETTE.

Au contraire ; on ne peut jamais différer, qu'au profit de l'amour & du bon sens. Mais laissons ce sujet. Je

ſuis inquiète de Fidélia. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle ſe plaint de moi ?

M. RAYMOND.

Elle ne ſe plaint pas, elle s'afflige, s'accuſe elle-même de la perte de votre amitié. Son plus grand chagrin eſt de vous avoir donné ſujet de ſoupçonner ſon innocence & ſa ſincérité.

ROSETTE.

Pauvre Fidélia ! Si vous voulez me plaire, m'engager à devenir obligeante pour vous, éclairciſſez cette affaire, je vous en prie, Colonel. Cette aimable fille m'eſt chère, mon orgueil ne peut tenir contre elle. Je vais paſſer dans ſon appartement.

M. RAYMOND.

Elle ſentira tout le prix de cette bonté.

ROSETTE.

Donnez-moi la main; allons-la voir enſemble : je l'aime tendrement, je ne veux pas l'abandonner à ſa triſteſſe.

SCÈNE II.

La Scène change : une autre pièce de la maison.

Monsieur BELMONT, FADDLE.

M. BELMONT.

TOUT cela m'a l'air d'une invention de ta part, d'un mensonge.

FADDLE.

Je te dis que j'étois derrière le paravent : pas un mot de leur converſation ne m'eſt échappé ; je n'avance rien que je ne puiſſe leur ſoutenir en face.

M. BELMONT.

Comment ! il lui a propoſé de la conduire chez lui ? de prendre ſoin d'elle ? d'en prendre ſoin à titre d'amant ? & tu oſes me dire qu'elle y a conſenti !

FADDLE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; Sir George s'exprime avec politeſſe, avec ménagement. *Ma maiſon ſera votre aſyle,*

a-t-il dit : ensuite il a parlé de vertu ; à quel propos ? je l'ignore , car il baissoit sa voix. Fidélia s'est mise à pleurer. Il a parlé plus bas encore : elle s'est écrié : *ah , cela me pénètre !* quelles étoient les propositions du vieux fou , devine ? car pour moi, je n'ai pu en entendre une syllabe.

M. BELMONT.

Méchant ! hypocrite !.... Je l'apperçois , il vient..... Je ne veux pas qu'il nous surprenne ensemble.....

FADDLE.

Va-t'en , j'ai envie de lui parler, moi. Si je pouvois gagner sa confiance , cela nous divertiroit. Qu'en dis-tu , Charles ?

M. BELMONT.

Oui ! cela feroit plaisant. Je vais t'attendre dans ma chambre : mais prens garde à toi, Faddle ; le bon homme est colère , je t'en avertis.

FADDLE

Parbleu ! je ne suis pas peureux...... A tout hazard , Charles , laisse la porte ouverte.

M. BELMONT.

Je n'y manquerai pas, mon vaillant ami. (*il sort.*)



SCÈNE III.

FADDLE, Sir GEORGE.

FADDLE. [*à part.*]

Si le vieux gentilhomme veut se donner des airs, nous verrons. [*haut*] Votre serviteur, Sir George.

Sir GEORGE.

Ah! c'est vous, Monsieur? Je vous cherchois.

FADDLE.

Si je puis vous rendre service, ne m'épargnez pas. Je me doute à-peu-près..... Ma foi, vous êtes habile, vous êtes fin, Sir George. Depuis trois mois Belmont se creuse la tête pour trouver des moyens .... vous, en un instant, comme un renard adroit, expérimenté, vous approchez sans bruit, guettez la poulette, la saisissez, & crac, l'affaire est faite.

Sir GEORGE.

Rendez-vous intelligible, Monſieur.

FADDLE.

Vous ne m'entendez pas? Hélas!.... cette aimable innocente, cette douce colombe.... que de beautés dans ſa perſonne!.... que d'harmonie dans le ſon de ſa voix!

Sir GEORGE.

Quand il vous plaîra, vous vous expliquerez.

FADDLE.

Je vous paroîs encore obſcur?..... Diantre! vous ne l'êtes pas, vous, Monſieur. Vous êtes clair, précis dans vos diſcours!... *Si les ſoupçons de Roſette vous rendent cette maiſon déſagréable, la mienne ſera votre aſyle.*.... Hem! Sir George.... Ecoutez pourtant, je vous conſeille de l'établir ailleurs; vous pourrez plus facilement.....

Sir GEORGE.

Eh bien! je commence à vous comprendre.

FADDLE.

Peſte ! quelle conception ! Ah, la pauvre petite ! ſi tendre, ſi ſenſible.... *Tant de bonté la pénètre de reconnoiſſance* ; ... elle n'a *que des larmes pour l'exprimer*..... Sur mon âme, elle a raiſon : vous êtes bon, exceſſivement bon, Sir George.

Sir GEORGE.

A préſent, je vous ai entendu : je vais vous répondre ; mais comme cette affaire exige du ſecret, commençons par fermer la porte.

FADDLE, *interdit.*

Ne bougez pas, Monſieur : en ce moment je ne puis reſter, je ſuis très-preſſé..... [*àpart*] J'ai fait une ſottiſe, je crois.

Sir GEORGE.

Pourquoi trembler ? La vengeance que l'on ſe permet avec un homme vil, ne met pas ſa vie en danger : on peut le traiter comme il le mérite, ſans faire couler ſon ſang, & vous pourrez encore mourir dans votre lit. Vous m'avez donc écouté ?

FADDLE.

Moi, Monſieur ! moi ! pour qui me prenez-vous ?

Sir GEORGE, *le prenant au colet.*

N'eſperez-pas m'en impoſer. Avouez tout..... ou morbleu.....

FADDLE.

Doucement, doucement ; ne vous fâchez pas, Sir George..... je..... je vous ai entendu.... c'eſt.... c'eſt la vérité.... mais, vous écouter....

Sir GEORGE.

Allons, rappellez votre mémoire : de quelle autre infamie vous ſentez-vous coupable ? épargnez-moi la peine de vous interroger d'une façon plus ſenſible.

FADDLE. [*à part.*]

Ventrebleu ! le bel amuſement que je me ſuis procuré ! [*haut*] Des..... des infamies..... y penſez-vous, Sir George ? J'ai fait quelques plaiſanteries dont j'ai peine à me ſouvenir.

Sir GEORGE.

Je vais vous aider. Comment cette lettre anonyme eſt-elle parvenue dans les mains de Roſette ?

FADDLE.

Une lettre..... anonyme!..... Quelle lettre, Monſieur? [*à part*] Ah, le maudit vieillard!

Sir GEORGE.

Répondez préciſément. Je vous demande comment elle lui eſt parvenue?

FADDLE. [*à part.*]

Nul moyen d'échapper! [*haut*] Vous êtes preſſant, Sir George, mais ſi je conſens à vous le dire?....

Sir GEORGE.

Alors, fiez-vous à ma bonté.

FADDLE.

Eh! qui me répondra de Belmont? Je hais les tracaſſeries, Monſieur. Si jamais il apprend..... au moins, promettez-moi le ſecret.

Sir GEORGE.

J'y penſerai.

FADDLE.

Eh bien donc!... En vérité, vous ſerez cauſe d'un malheur.

Sir GEORGE.

Parle à l'inſtant, ou redoute....

FADDLE.

FADDLE.

Là, là, voici le fait. Belmont m'a prié d'écrire cette lettre, & de l'envoyer à sa sœur.

Sir GEORGE.

Belmont ! lui ! sçavez-vous quel étoit son dessein ?

FADDLE.

De donner des soupçons à sa famille contre Fidélia, d'en profiter pour la tirer d'ici. Que diable ! vous le voyez ; c'est une misère, une espiéglerie !

Sir GEORGE.

Le pensez-vous ? Et de quel moyen s'est-il servi pour vous rendre complice de cette indigne action ?

FADDLE.

Indigne action !... vos expressions, Sir George, sont d'une dureté... Le moyen est tout simple.... Je suis bon, complaisant... Belmont a quelquefois des façons séduisantes, de certains procedés..... vrai, on ne peut lui résister. D'ailleurs, quand on le contrarie, il est vif, emporté, brutal même !... si j'avois refusé de le servir, il pouvoit prendre un

travers.... Mettez-vous à ma place...
Doit-on ſe brouiller avec ſes amis, pour une bagatelle ?

Sir GEORGE.

Malheureux! Comment oſes-tu ?... Si j'écoutois mon reſſentiment !..... Mais je t'ai promis ſûreté.... ôte-toi de mes yeux. Si tu veux éviter le châtiment que tu mérites, ne reparois jamais devant moi.

FADDLE. [*à part.*]

N'ayez pas peur.

Sir GEORGE.

Attends, arrête.

FADDLE, [*à part*]

Ah, morbleu ! encore ?

Sir GEORGE.

Homme vil ! homme ſans pudeur! s'il te reſte quelque ſentiment d'honnêteté, rentre en toi-même, rougis de ton exiſtence. Une folle prodigalité t'a rendu pauvre, la pauvreté t'a rendu vicieux ; l'une & l'autre te rendent mépriſable. Vendu à la baſſeſſe, à la calomnie, ta vie fait honte à l'humanité. Bouffon gagé des ſots de qualité, jouet de ceux qui les imitent, tour-

à-tour rebuté, careſſé, inſulté; l'action qui te procure aujourd'hui dix guinées, te fera chaſſer demain avec ignominie. Un jour, abandonné de tous, en horreur à toi-même, tes momens ſeront affreux; ils s'écouleront dans l'opprobre, la misère & la douleur. Si ton âme eſt inacceſſible aux remords, ſi l'honneur en eſt banni pour toujours, que la crainte t'arrête au moins, & te ſerve de frein. Souviens-toi de Sir George..... frémis à la ſeule idée de l'offenſer. (*il ſort.*)

SCÈNE IV.

FADDLE, *ſeul.*

VOILA, ſur ma parole, une belle pièce d'éloquence. Le diable emporte le vieux ſorcier, & ſon ennuyeuſe rapſodie.... Me voila bien avancé. Que dirai-je à Charles, à préſent? Le voila. Comment faire? Parbleu, puiſque la vérité m'a ſi mal réuſſi, il ne m'en coûtera pas davantage de mentir.

SCÈNE V.

FADDLE, Monſieur BELMONT.

FADDLE, *feignant de ſe tenir les côtés à force de rire.*

AH, ah, ah!..... viens donc, mon ami; ah, ah, ah! la plaiſante hiſtoire! ah, ah, ah! la bonne dupe que ce Sir George!

M. BELMONT.

Parle, qu'as-tu découvert?

FADDLE.

Laiſſe-moi rire, j'étoufferois..... ah, ah! j'en mourrai, je crois..... Je l'avois bien prévu, l'imbécille a donné dans le panneau; il m'a confié tous ſes ſecrets.

M. BELMONT.

Et comme un fidèle confident, vous allez me les révéler.

FADDLE.

Non! pas un mot; apprend ſeulement que je ſuis chargé de ſes com-

missions. Je cours, je vole chercher un joli logement pour Fidélia..... Tu n'en crois rien, peut-être ? Que je sois déshonoré si je mens. Sir George me voyant instruit..... mais il revient.... je me sauve. Tâche un peu de le faire jaser ; il ne conviendra pas d'abord..... Oh, tu vas bien t'amuser ! bonjour, mon ami, je te conterai tout.... [*à part, en s'en allant.*] Si j'approche jamais de cette maudite maison, puissé-je être anéanti !

(*il sort.*)

SCÈNE VI.

Monsieur BELMONT, Sir GEORGE *une lettre à la main, parlant à un Valet.*

Sir GEORGE.

DITES au porteur d'attendre. (*le Valet sort.*) Qu'est-ce que cela signifie ? (*il lit*) *Sir George Raymond : Si le soin de votre famille vous touche, si vous voulez empêcher la ruine d'une personne qui vous doit être chère, hâtez-vous de suivre le porteur.* Voila qui est étrange !

empêcher la ruine d'une personne. ..... Mon fils est ici, cela ne peut le regarder.... Allons, suivons cet homme... Mais une affaire, dont l'importance n'est pas douteuse, m'occupe en ce moment.

M. BELMONT, *après s'être promené en long & en large, s'arrête devant Sir George.*

Votre serviteur, Sir George. Y a-t-il quelques nouvelles ?

Sir GEORGE, *le fixant.*

Fort peu, Monsieur. J'ai seulement appris, par hasard, qu'un jeune-homme, dont auparavant on ne soupçonna jamais l'honneur, a introduit dans la maison de son père, une belle & vertueuse fille. Le plus infâme des calomniateurs n'a pas craint de répandre son poison sur elle, de troubler sa tranquillité, de détruire son repos; & celui qui devoit essuyer ses larmes, protéger son innocence, la faire connoître à tous, s'est joint à ses vils ennemis, pour flétrir sa réputation.

M. BELMONT.

Si votre histoire finit là, Monsieur,

vous n'en sçavez que la moitié. Mes correspondans ajoutent qu'un certain vieux Baronnet, possédant un bien considérable, touché des malheurs de la belle infortunée, lui a promis de les reparer. Ce soir, il doit l'enlever, la conduire dans une maison écartée, la contraindre de céder à ses desirs, & se payer, autant qu'il le pourra, de ses généreux bienfaits.

Sir GEORGE.

Monsieur, vous me traitez un peu trop légèrement.

M. BELMONT.

Vous me traitez un peu trop durement, Monsieur.

Sir GEORGE.

Comment, Monsieur?

M. BELMONT.

En la personne de Fidélia.

Sir GEORGE.

Prouvez-moi mes torts, vous me trouverez soumis comme un enfant.

M. BELMONT.

Ce seroit perdre du tems, j'en puis faire un meilleur emploi; mais, son-

gez-y, Monsieur; cette maison n'est pas la vôtre : apprenez, si vous l'ignorez, que ma seule volonté peut en faire sortir Fidélia.

Sir GEORGE.

Est-elle votre esclave ? doit-elle supporter vos insultes ? n'a-t-elle pas droit enfin de se choisir un autre maître ?

M. BELMONT.

Eh ! qui sera ce maître ? vous ? Un pauvre oiseau qui s'efforceroit d'échapper aux serres du faucon, seroit-il en sûreté sous la protection du renard ?

Sir GEORGR.

Point d'allégorie, Monsieur : je suis un homme, traitez-moi comme un homme.

M. BELMONT.

Oui, comme un homme que j'ai démasqué. Votre apparente sévérité, cet honneur, cette rigidité dont vous vous parez, sont des voiles empruntés pour couvrir vos dérèglemens, l'indécence de vos actions. Vous nous parlez sans cesse de la vertu, de la prudence ; la sagesse habite sur vos lèvres,

lèvres, mais le vice habite dans votre cœur.

Sir GEORGE.

Ecoutez, jeune homme; si vous ne tempérez cet esprit altier, impétueux, j'en pourrai modérer la chaleur, d'une façon.....

M. BELMONT.

Apprenez d'abord à vous modérer vous-même. J'ai insulté Fidélia? De quelle insulte parlez-vous? Je voudrois la posséder sans m'assujettir au joug du mariage, c'est la vérité. Ce triste lien rend les femmes insolentes, & les hommes malheureux: jamais je ne lui ai promis de le former; je ne lui en ai donc point imposé? Pouvez-vous en dire autant? Non. Pour calmer ses craintes, vous prenez l'apparence de l'amitié, de la vertu; dès qu'elle sera en votre pouvoir, vous profiterez de sa sécurité, & lui ferez éprouver le destin dont vous jurez de la garantir.

Sir GEORGE, *froidement.*

Doucement, Monsieur, ne lassez pas ma patience. Ce que je dois à votre

père, exige ma reconnoiſſance; mais il n'eſt point d'obligation qui puiſſe engager un honnête homme à rougir de l'inſulte, ſans la repouſſer. Arrêtez donc, jeune homme: car je porte une épée, & me ferois juſtice; duſſé-je priver mon plus cher ami d'un fils trop imprudent.

M. BELMONT.

L'en priver! je ne le crains pas, Sir George.

Sir GEORGE, *plus froidement encore.*

Il vaut mieux n'en pas faire l'épreuve; vos craintes alors feroient trop tardives. Vous vous êtes conduit ouvertement avec Fidélia, dites-vous? agiſſez de même avec moi: nommez, faites connoître l'auteur de l'indigne libelle que votre ſœur a reçu en ſortant de table.

M. BELMONT.

Me ſoupçonnez-vous, Monſieur? ..... Non; vous n'oſez penſer.....

Sir GEORGE.

J'oſe toujours penſer, & parler, quand l'honneur me l'ordonne.

M. BELMONT.

Etes-vous mon accuſateur, Monſieur ?

Sir GEORGE.

Quand je le ſerai, Monſieur, j'aurai ſoin que les preuves ſuivent l'accuſation.

M. BELMONT.

Moi, l'auteur de cette lettre! j'en dédaigne la penſée.

Sir GEORGE.

C'eſt l'action qu'il falloit dédaigner.

M. BELMONT.

Je dédaigne l'un & l'autre ..... & l'homme aſſez hardi pour m'en ſoupçonner.

Sir GEORGE, *d'un ton fier.*

Non. Vous craignez cet homme, & n'avez dédaigné ni la penſée ni l'action.

M. BELMONT, *mettant l'épée à la main.*

Ah! c'en eſt trop.

Sir GEORGE, *froidement.*

Remettez votre épée, jeune homme; ſervez-vous en dans une meilleure cauſe, celle-ci eſt aviliſſante.

Calmez-vos ſens, que la honte abatte cette ardeur, inſpirée par un fol orgueil. Vous ignoriez qu'un lâche eſt incapable de garder un ſecret ?

M. BELMONT.

Et ſi je l'avois ſçu, Monſieur ?

Sir GEORGE

Vous n'auriez pas employé le mépriſable Faddle, pour écrire à votre ſœur.

M. BELMONT. [*à part.*]

Ah, l'infâme m'a trahi ! il faut m'en aſſurer. (*haut*) Il n'a pas oſé le dire ?

Sir GEORGE.

Etabliſſez plutôt votre confiance ſur l'eſpoir de l'obliger à ſe dédire ; la même crainte qui lui a fait avouer vos complots, peut le forcer à ſe rétracter.

M. BELMONT.

Qu'a-t-il donc avoué, Monſieur ?

Sir GEORGE.

Que vous-même lui avez dicté cette affreuſe lettre ; que vous eſpériez faire chaſſer Fidélia de la maiſon de votre père, vous emparer d'elle, diſpoſer de ſa perſonne, & triompher

de sa vertu. Appellez-vous cela, Monsieur, traiter ouvertement avec elle ? Une conduite si basse, un procedé si noir......

M. BELMONT.

Achevez, Monsieur, accablez-moi de reproches, couvrez-moi de confusion ; je me fais honte à moi-même, & ne veux pas me dérober à l'humiliation que je mérite d'éprouver.

Sir GEORGE.

Tant d'innocence, de candeur ! un amour si tendre, si désintéressé ! & vous avez pu la traiter avec cette indignité ?

M. BELMONT.

Je n'ai rien à vous opposer ; continuez, Monsieur ; ne ménagez point un malheureux qui se méprise lui-même.

Sir GEORGE.

Non, Monsieur, je ne continuerai pas ; en reconnoissant votre faute, vous m'ôtez le droit de vous la reprocher plus long-tems. Vous n'êtes pas sans humanité, vos regrets me le prouvent ; vous devez réparer les maux que vous venez de causer à

Fidélia ; mais il faut vous hâter.

M. BELMONT.

Eh ! quelle réparation puis-je lui offrir ?

Sir GEORGE.

Vous devez arrêter ses larmes, publier hautement, apprendre vous-même à tout le monde, l'injustice qu'on lui a faite.

M. BELMONT.

Ah ! Sir George, ce n'est pas assez.

Sir GEORGE.

Consentez à ne plus la voir, à vous séparer d'elle.

M. BELMONT.

M'en séparer ! je ne le puis.

Sir GEORGE.

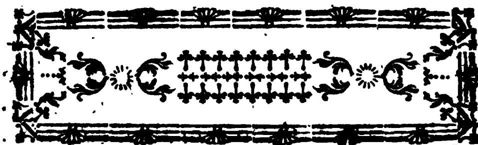
Son repos, sa tranquillité l'exigent. Nous en parlerons plus à loisir. A présent, Monsieur, ce que l'honneur vous impose est facile ; allez consoler Fidélia, courez désabuser votre sœur ; une conduite honnête peut vous faire recouvrer l'estime que vous avez perdue..... Holà ! quelqu'un ; montrez-moi le porteur de cette lettre ?....

(*il sort.*)

M. BELMONT, *seul.*

Quel pitoyable perſonnage viens-je de jouer ? Ah ! le vice ne produit que la honte. Où m'entraînoient de criminels deſirs ? J'ai pu m'abaiſſer, m'avilir, m'aſſocier avec Faddle, avec un malheureux au-deſſous du mépris même ! Je n'ai pas craint d'inſulter l'honnête Sir George, de déshonorer celle que j'aime, de porter la douleur dans ſon âme !..... Chère Fidélia ! comment expier..... Courons à ſes pieds. Je lui dirai combien je ſuis coupable ; je la juſtifierai aux yeux de ma famille, à ceux du monde entier.... Mais, après un ſi ſenſible outrage, quelle foible réparation !.... Il en eſt une..... je voudrois..... mais l'orgueil me défend d'y penſer..... Quoi ! renoncerai-je à Fidélia ? vivrai-je ſéparé d'elle ?... Ne plus la voir, la perdre !.... Ah ! je ne puis ſupporter cette idée..... Allons la trouver ; laiſſons-lui le ſoin de ma deſtinée ; que cette généreuſe fille ſoit elle-même l'arbitre de mon ſort.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIÉME.

La Scène continue.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sir ROGER, *tenant une lettre.*

Un Valet.

Sir ROGER.

VOILA de belles actions, en vérité : le coquin ! Oh ! je lui apprendrai, si l'on doit se jouer ainsi de son père. Un lion en liberté dans une maison, seroit moins dangereux qu'un de ces effrénés libertins ! Où est Sir George ?

Le Valet.

Il viendra dans un moment, Monsieur.

Sir ROGER.

Allez lui dire que je veux lui parler tout-à-l'heure.

Le Valet.

Oui, Monsieur ; mais le porteur de la lettre attend la réponse.

Sir ROGER.

Eh bien ! qu'il attende ; faites ce que je vous ordonne, sans répliquer. (*le Valet sort.*) L'insolent ! amener dans ma maison...... Mais, morbleu ! je sçaurai l'en chasser. La jeune impudente, & lui, vont en sortir ; en sortir à l'instant.

SCÈNE II.

Sir GEORGE, Sir ROGER.

Sir ROGER.

O Sir George ! nous devinions ce matin : nos idées étoient trop réelles ; il a enlevé cette fille, & me voila ruiné par un procès.

Sir GEORGE.

Un procès ! avec qui ?

Sir ROGER.

Tenez, lisez, Monsieur.

Sir GEORGE, *lit.*

Je suis tuteur de Fidélia : votre fils osa me l'enlever ; vous la retenez injustement : si vous refusez de me la rendre, j'aurai recours à la loi. J'attends votre réponse pour vous faire connoître mes droits & votre accusateur, en la personne de

CHARLES VILLIARD.

[*à part*] Ah ! tous mes doutes sont éclaircis ; mais cachons ma joie, renfermons mes transports : il n'est pas tems encore de les laisser éclater.

Sir ROGER.

Vous ne dites rien, Sir George ; vous ne me consolez pas ! Je suis un homme perdu, abîmé !

Sir GEORGE.

Connoissez-vous ce Villiard ?

Sir ROGER.

Que je le connoisse ou non, cette fille lui sera renvoyée tout-à-l'heure.

Sir GEORGE.

Doucement. Il faut entendre cet homme, & si sa prétention sur Fidé-

lia est bien fondée, il faudra le satisfaire, la rendre.

Sir ROGER.

Bien fondée, mal fondée, que m'importe! je veux qu'elle sorte de chez moi.

Sir GEORGE.

Ne précipitons rien. Venez, mon ami, venez dans votre cabinet; nous examinerons ensemble comment vous devez lui répondre.

Sir ROGER.

Tout est examiné, je voudrois qu'elle fût déja bien loin.



SCÈNE III.

Le Théâtre représente l'appartement de Fidélia.

Monsieur BELMONT, FIDÉLIA.

M. BELMONT.

Ne me demandez pas le motif de cette action; mais daignez me la pardonner.

FIDÉLIA.

Je crains que cela ne me soit impossible..... Je suis pauvre, Monsieur Belmont; le sort m'a privée d'appui, de protection: il m'a placée dans l'abaissement; mais mon âme est au-dessus de ma fortune, & le souvenir d'une injure n'en peut être aisément effacé.

M. BELMONT.

Ecoutez-moi, ma chère Fidélia.

FIDÉLIA.

N'étoit-ce donc pas assez de rejetter durement ma prière, de m'abandonner à ma douleur? Vous pouvez avouer que vous-même en étiez l'auteur. Quoi! je répandois des larmes, & vous les laissiez couler...... Ah, cette idée est insupportable! Si j'ai pu me résoudre à prendre l'apparence d'une fille de qualité, vous sçavez combien cette fausseté répugnoit à mon cœur. Je n'aurois pas fait un mensonge pour sauver ma vie; je le fis dans la crainte d'exposer vos jours: ce malheureux, blessé de votre main, mort peut-être, vous exposoit..... Mais, que vais-je rap-

peler ? vous l'exigeâtes, je cédai. Déja trop humiliée d'avoir trompé votre sœur, qu'ai-je dû sentir en vous voyant ajoûter à ma confusion, m'offrir à ses yeux comme une femme sans honte, sans pudeur, indigne de son amitié.... Ah, c'en est trop! beaucoup trop, Monsieur Belmont!

M. BELMONT.

Permettez-moi de dire un mot, un seul mot.

FIDÉLIA.

Me livrer à la noire malice d'un misérable! me rendre le jouet de la méchanceté, le sujet de ses propos licencieux, l'objet des basses plaisanteries de ses lâches compagnons!... Jamais je ne m'étois flatée de vous inspirer de l'amour; mais, comment ai-je pu vous inspirer tant de haîne?

M. BELMONT.

De haîne! ah! j'ai mérité cette injustice. Mais, croyez-moi, ma chere Fidélia! plus je vous offensois, plus mon amour étoit ardent.

FIDÉLIA.

Votre amour! ne profanez pas ce

nom, Monsieur; l'amour n'élève en nous que des sentimens généreux. Un véritable amant respecte, honore ce qu'il aime, & ne l'avilit jamais. Votre faute est impardonnable, mon ressentiment est juste; mais je vous en dois le sacrifice: mon cœur, sensible à l'injure, l'est encore plus aux bienfaits; & les vôtres sont si grands, que toute ma reconnoissance peut à peine les acquitter.

M. BELMONT.

Aimable, généreuse fille! Ah! vous augmentez ma honte, vous redoublez mon repentir. Mais, quoi! faudra-t-il nous séparer? Est-il vrai que vous l'avez résolu?

FIDÉLIA.

Oui, Monsieur, & vous devez y consentir.

M. BELMONT.

Ah! si vous m'aimiez!.....

FIDÉLIA.

Si je vous aime!... hier encore, j'aurois mis ma gloire à l'avouer;... mais il faut tout oublier..... arracher de mon cœur.... ah! comment y

parvenir ? .... Non, jamais, jamais l'image chérie de mon libérateur, ne s'effacera de ma mémoire.... Nous devons nous quitter, Monsieur Belmont ; votre repos, le mien, celui de votre famille, exigent ce dur sacrifice. Dans mon malheur, le ciel me donne un ami ; s'il m'en prive, s'il me le retire, mon innocence sera mon unique partage ; mais elle me rendra forte, elle me fera supporter avec courage, l'état le plus pauvre, le plus abject.

M. BELMONT, *se jettant à ses genoux.*

Ah, c'en est trop ! un vain orgueil, de misérables préjugés, ne sçauroient tenir contre vous. Je cède, je rends hommage à tant de vertus. Fille charmante ! j'abjure à vos pieds la folle erreur qui s'opposoit à mon bonheur ; devenez ma compagne, possédez mon cœur, partagez ma fortune ; & par le don de cette main, que j'arrose de mes pleurs, assurez à jamais ma félicité.

FIDÉLIA.

Non, Monsieur, non ! Fidelle à mes principes, le même sentiment qui

préserva mon honneur, m'engage à veiller sur le vôtre. Cause innocente du trouble de votre famille, je ne mériterai point volontairement ses reproches ; je ne la forcerai point à rougir de votre choix.

M. BELMONT.

A rougir de mon choix ! il est fait pour l'honorer. Fidélia, ma chère Fidélia, ne m'ôtez pas l'espoir d'être à vous.

FIDÉLIA.

Tacher votre réputation ! ce seroit vous punir de votre générosité, loin de vous en récompenser. Je puis renoncer au bonheur ; mais rien ne me fera consentir à rendre un autre malheureux.

M. BELMONT.

Ah ! si vous n'y consentez pas, cessez donc de me refuser..... Voici ma sœur, elle va vous parler en ma faveur ; puisse-t-elle m'aider à vous persuader !

SCÈNE IV.

ROSETTE, *les mêmes.*

ROSETTE.

AH, Monſieur, je vous trouve enfin ! Recevez mes complimens ; vous vous êtes noblement conduit, en vérité..... Ne rougiſſez-vous pas ?... Mais tout eſt découvert, & le tuteur de cette dame a deux mots à vous dire.

M. BELMONT.

Son tuteur !... Aſſurément, Fidélia, c'eſt Villiard ; il ne pouvoit arriver plus à propos.

ROSETTE.

Peut-être changerez-vous de ſentiment, quand il vous aura parlé. Je vais donc vous perdre, ma chère Fidélia ? Mais, pourquoi ne me flaterois-je pas ? Cet homme eſt un imposteur, peut-être ? ſans doute ſes diſcours ſeront auſſi faux que la lettre de tantôt.

FIDÉLIA.

Il n'a point de justes droits sur moi, ma chère Rosette, soyez-en sûre. Votre frère vous apprendra tout ; vous connoîtrez mes malheurs & sa généreuse bonté.

M. BELMONT.

Ce prétendu tuteur est le plus indigne des hommes, ma sœur, & Fidélia la plus offensée des femmes. Ce n'est pas à la vertu, mais aux vices de ce malheureux, qu'elle doit une excellente éducation. Cette histoire va vous surprendre. Fidélia avoit à peine douze ans. . . . .

ROSETTE.

Arrêtez, mon frère ; il vient. Ne voyez-vous pas mon père ?

SCÈNE V.

VILLIARD, Sir ROGER, Sir GEORGE, le Colonel RAYMOND, *les mêmes.*

Sir GEORGE.

Si cette Dame eſt celle que vous réclamez, Monſieur, prouvez vos droits ſur elle. Sir Roger vient de vous le promettre, elle vous ſera rendue.

Sir ROGER.

Oui, Monſieur, ſi vous prouvez vos droits ſur elle.

VILLIARD.

Enfin, Madame, je vous ai retrouvée. Meſſieurs, voila ma pupille: & voila celui qui me l'enleva.

M. BELMONT.

Qui vous l'enleva?

VILLIARD.

Oui, Meſſieurs; à minuit, avec violence.

M. BELMONT.

Il faut vous entendre, Monſieur.

VILLIARD.

Et m'entendre, & me ſatisfaire. Je ſuis ici, Meſſieurs, pour réclamer ma pupille.

Sir GEORGE.

Préſentez, vous dit-on, les preuves de votre droit : on vous rendra juſtice.

VILLIARD.

Si vous me la refuſez, j'aurai recours aux loix.

Sir ROGER.

Il faut la rendre, Sir George.

Sir GEORGE.

Doucement, mon ami. Fidélia, connoiſſez-vous cet homme ?

FIDÉLIA.

Que trop, Monſieur.

Sir GEORGE, *à Villiard.*

Comment êtes-vous devenu ſon tuteur ?

VILLIARD.

Par le teſtament de ſa mère ; en

mourant, elle me la confia. Je la chérissois comme ma propre fille; j'avois toujours pris soin d'elle, & de son éducation. Un soir, à minuit, ce jeune homme enfonça mes portes, me blessa dangereusement, prit Fidélia dans ses bras, & s'enfuit avec sa proie. Depuis cet instant, je la cherchois envain. Ce matin, je l'ai vue dans un carrosse, je l'ai suivie; j'ai sçu qu'elle habitoit ici. Je viens la demander; si vous ne consentez pas à me la rendre, je sçaurai vous y contraindre.

Sir ROGER, *à son fils*.

Voila une belle affaire, Monsieur l'impudent!

FIDÉLIA, *vivement*.

Il vous en impose, Sir Roger; votre fils.....

M. BELMONT.

Calmez-vous, ma chère. (*à Villiard*) Eh bien! Monsieur, je suis donc un ravisseur? Je vous ai donc enlevé Fidélia?

VILLIARD.

Oui, Monsieur, & j'en aurai justice.

M. BELMONT, *allant sur lui, l'épée à la main.*

Reçois-la de ma main, vil imposteur.....

Sir GEORGE, *le retenant.*

Arrêtez. N'ajoutez pas la violence à l'insulte. Nous devons rendre Fidélia.

Sir ROGER.

Oui, c'est mon avis. Il faut rendre Fidélia.

FIDÉLIA, *à Sir George.*

Ah ! ne me livrez point à ce malheureux ; daignez m'entendre. Si je trahis la vérité, puissé-je être à jamais privée de votre amitié. J'étois seulement âgée de douze ans, quand cet infâme m'acheta de la plus méchante des femmes, avec la plus horrible intention. Mille fois il m'en a fait l'aveu ; mille fois il a voulu faire valoir ses prétendus droits sur ma personne. Pendant plusieurs années, j'ai souffert ses odieux discours, ses indignes sollicitations. Enfin, las de ma résistance, il cessa de prier ; il eut recours à la violence. Un soir, ses mesures étoient prises, ses gens écar-

tés, rien ne pouvoit me ſauver; quand, attiré par mes cris, le généreux Belmont força la porte, m'arracha des bras de ce monſtre, & me préſerva du plus grand des malheurs.

VILLIARD.

Ce récit eſt faux, totalement inventé : la femme dont elle parle, étoit ſa nourrice, & je l'avois miſe entre ſes mains moi-même.

FIDÉLIA.

Tu mens, miſérable! Je venois à peine de naître, quand elle me trouva près de ſa porte. Elle m'éleva juſqu'à l'âge de douze ans. Meſſieurs, elle me remit alors entre les mains de cet homme, il m'étoit inconnu; faites chercher cette femme, elle n'oſera me démentir.

VILLIARD.

Mauvais propos, menſonges que tout cela; elle eſt d'accord avec ſon amant pour m'échapper, me fuir, ſe ſouſtraire à mon autorité; je ne le ſouffrirai pas. En un mot, cette fille eſt ma pupille, je la demande; ſi vous la refuſez, c'eſt à vos périls.

Sir GEORGE.

Avant tout, Monsieur, la femme dont elle parle, doit être produite.

VILLIARD.

Elle le sera, Monsieur; mais c'est devant nos Juges qu'elle paroîtra. Vous aurez la bonté de vous y présenter aussi, Monsieur Belmont.

M. BELMONT.

Va, j'espère qu'ils te rendront justice.

VILLIARD.

Oui, sans doute, en dépit de vous, & d'une ingrate qui m'insulte.

(*il sort.*)

SCÈNE VI.

Les mêmes.

Sir GEORGE.

C'ESSEZ de pleurer, Fidélia; ne craignez rien : nous vous croyons, nous vous protégerons.

ROSETTE.

Oui, ma chère; pour moi, je ne doute

doute pas de votre sincérité ; mais, cette infâme lettre, qui l'a écrite ?

M. BELMONT.

Moi, ma sœur.

ROSETTE.

Vous ! mon frère ? Quelle horreur ! Avez-vous pu vous déshonorer par une action si noire ?

M. BELMONT.

J'ai fait cette faute, je m'en repens, & veux la réparer par tout ce qui est en mon pouvoir.

Sir ROGER.

Eh ! comment vous y prendrez-vous, Monsieur, je vous prie ?

M. BELMONT.

Les moyens dépendent de vous, Monsieur ; si vous voulez me rendre l'honneur, faire ma félicité, consentez à nommer Fidélia votre fille.

ROSETTE, *transportée de joie.*

Ah ! je retrouve mon frère ! Fidélia est innocente, elle sera ma sœur, mon père accordera son aveu.....

Sir ROGER.

Positivement, ma fille ; je n'en fe-

rai rien...... Votre frère, l'épouser!
Quoi ! sans un shilling ? & par dessus le marché, me voir ruiner par ce coquin de Villiard !... Fidélia, si votre histoire est vraie, je prendrai soin de vous ; mais, point de mariage, ne pensez jamais à cela.

FIDÉLIA.

Ah, Monsieur ! vous n'avez rien à craindre de ma part.

Sir ROGER.

C'est bien dit, ma fille.

ROSETTE.

Et cela mérite récompense, n'est-ce pas, Sir George ?

Sir GEORGE.

Madame, la proposition de votre frère, & les refus de Fidélia, sont aussi généreux, que la résolution de votre père est raisonnable.

M. RAYMOND.

Ah, Monsieur ! quand on jouit soi-même d'une fortune suffisante, le plaisir de l'augmenter n'est rien, comparé au bonheur d'obtenir ce qu'on aime. Sir Roger, permettez-moi d'être heureux, par la seule possession

de l'aimable Rosette, & donnez sa dot à Fidélia, pour la rendre plus digne de votre fils.

ROSETTE.

Ah Colonel! que ce noble désintéressement me plaît & me touche!

FIDÉLIA, *au Colonel.*

Je sens le prix de vos bontés, Monsieur; mais je ne veux, ni ne dois les accepter. (*à Belmont*) Vous, qui m'avez délivrée du plus affreux danger; vous, qui voulez encore ajouter à cette obligation, par une générosité au-dessus même de la reconnoissance; si je régnois sur les deux mondes, si j'en possédois les richesses, en vous les donnant avec mon cœur, je croirois à peine vous récompenser dignement. Mais, je ne suis rien, l'indigence & l'obscurité sont mon partage; mon cœur gémira, Monsieur Belmont; il regrettera sans cesse le seul bien capable de le toucher. Mais, pour prix de la tendresse de mon bienfaiteur, je ne porterai point le repentir dans son âme, ni la rougeur sur son front.

Sir GEORGE. [*à part.*]

Noble & chère Fidélia! (*à Belmont*) Il eſt tems, Monſieur, que nous ſoyions amis. Vous m'avez fait des reproches, vous les avez cru fondés. Connoiſſez-moi tout entier. J'ai vu vos erreurs avec chagrin, je ſens un plaiſir véritable à vous voir rentrer dans le ſentier de l'honneur; ſi j'ai paru m'oppoſer à vos généreuſes intentions, c'étoit pour leur donner plus d'éclat: à préſent, je me joins à vous, & je ſupplie mon ami de conſentir à votre bonheur.

M. BELMONT.

Cette conduite eſt digne de Sir George.

Sir GEORGE.

Et pour rapprocher Fidélia de ſon fils, je lui promets que la fortune de Fidélia ſurpaſſera celle, qu'en ſe mariant, M. Belmont pouvoit prétendre.

Sir ROGER.

Si vous me prouvez cela, mon ami, je n'ai plus d'objection.

FIDÉLIA, *à Sir George.*

Que voulez-vous dire, Monſieur?

Sir GEORGE, *avec attendrissement.*

Un moment, encore un moment, & ma chère Fidélia sçaura tout. (*à M. Belmont.*) Vous m'avez souvent dit, Monsieur, que je prenois un intérêt trop vif à cette aimable créature..... Oui, j'y prends intérêt.... un intérêt que vous ne pouvez me disputer..... mon cœur l'idolâtre.... ah! je ne puis resister plus long-tems.... (*courant à elle & l'embrassant*) Ma fille! ma chère fille!

FIDÉLIA.

Votre fille! moi! Monsieur?

Sir GEORGE, *tout en larmes.*

Oui, tu es mon enfant.... oui, tu es ma chère fille! Monsieur Belmont.... mon fils..... Sir Roger..... ces larmes... ces larmes... Mes amis... mes chers amis..... Fidélia est ma fille!

Tous les Acteurs.

O ciel! est-il possible?

Sir GEORGE, *à Fidélia.*

Que l'excès de ta surprise & de ta joie ne t'ôte pas la liberté de m'entendre! Ecoute-moi, ma chère enfant; écoutez-moi, mes bons amis;

apprenez la plus surprenante histoire...

FIDÉLIA.

O monsieur ! O mon père !

Sir GEORGE.

Ne me reprochez pas d'avoir pu me taire un moment ; cette épreuve étoit bien pénible : pendant que ma bouche dissimuloit, mon cœur saignoit des douleurs de ma fille.

M. BELMONT.

Ah, Monsieur ! ne nous tenez plus en suspens.

Sir GEORGE.

Je ne puis arrêter mes larmes...... Apprenez, mes amis, que cette indigne créature, dont Fidélia vous a parlé, étoit sa gouvernante. Quand un zèle indiscret me força d'abandonner ma patrie, je confiai ma fille à cette femme, & avec elle, une petite quantité de bijoux d'assez grand prix. Le desir de s'en emparer porta cette malheureuse à m'écrire que ma fille étoit morte. Elle changea son nom d'Henriette, en celui de Fidélia ; l'éleva comme un enfant inconnu, dont elle prenoit soin par pitié. Elle disparut de

Londres, & depuis ce tems mes recherches pour la trouver ont été vaines & inutiles.

ROSETTE.

Quel heureux hazard a donc pu.....

Sir GEORGE.

Ce jour même, pressée par ses remords, prête à perdre la vie, elle a envoyé chercher cet infâme Villiard. Elle a sçu de lui que Fidélia étoit échappée à l'affreux destin qu'elle lui avoit préparé ; cette certitude l'a enhardie : elle s'est adressée à moi, m'a écrit sans se nommer. Le porteur de sa lettre m'a conduit chez elle, j'en arrive ; c'est de sa bouche que j'ai appris tout ce détail, son crime, & celui de Villiard.

FIDÉLIA, *se jettant aux genoux de Sir George.*

O mon père ! votre heureuse fille peut donc à vos pieds, vous demander votre tendresse. Ah ! toutes mes douleurs passées sont oubliées, elles ne servent qu'à me rendre ce moment plus délicieux.

Sir GEORGE.

Lève-toi, mon enfant; après une trifte abfence, quand, depuis dix-huit ans, je croyois que la mort m'avoit privée de toi, te retrouver fi aimable, fi vertueufe au milieu des tentations, des peines, de la pauvreté!.... c'eft un bonheur au-deffus de toutes mes efpérances.

FIDÉLIA.

Je ne puis exprimer ma joie, mes tranfports..... Rofette! j'ai donc un frère auffi?

M. RAYMOND, *l'embraffant.*

Ma chère fœur!

FIDÉLIA, *à Belmont.*

Et vous, mon cher libérateur, qu'un amour généreux abaiffoit jufqu'à moi, la fortune me rend donc digne de vous?

M. BELMONT.

Je vous reçois, ma charmante Fidélia, comme le plus précieux de fes dons.

ROSETTE.

Embraffez-moi, mon aimable

compagne, votre alliance me rend aussi vaine, qu'elle rend mon frère fortuné.

Sir ROGER.

J'ai droit de l'embrasser aussi. Fidélia, vous êtes ma fille.

FIDÉLIA.

Si vous daignez m'honorer de ce nom, Monsieur, mon respect & ma soumission vous prouveront ma tendre reconnoissance.

Sir GEORGE, *la présentant à Belmont.*

Recevez-la, Monsieur Belmont, protégez & chérissez une vertu que vous avez éprouvée!

M. BELMONT.

Ah, Monsieur! l'étude du reste de ma vie, sera de mériter sa tendresse & vos bontés.

FIDÉLIA.

Rosette, mon amie, ma sœur! c'est à vous à rendre ce jour parfaitement heureux. Couronnez enfin l'amour & la constance de mon frère.

ROSETTE.

Comment refuserois-je de doubler

les liens qui m'attachent à vous ? Colonel, voila ma main, saisissez-la bien vîte, profitez de l'instant, ne me laissez pas le tems de la réflexion.

Sir GEORGE.

Vous me ravissez, mes chers enfans ; puissent vos affections durer toujours !

M. BELMONT.

Fidélia, vous m'avez appris à penser que l'exemple & l'indulgence d'un monde pervers, ne sçauroient autoriser le vice ; poursuivre le plaisir, le goûter aux dépens de l'innocence, c'est être le plus vil des séducteurs. Je rougis de mes erreurs, je les déteste ; jouissez de votre ouvrage, possédez à jamais un cœur que l'amour & vos vertus ont rendu digne de vous.

FIN.

LE personnage de Faddle pensa faire tomber la Pièce, le jour de la première représentation. On le trouva si bas,

si peu naturel, que pour satisfaire le Public, l'Auteur fut obligé, dit-il, d'ôter de ce rôle, tout ce qui ne tenoit pas indispensablement à l'intrigue. Malgré cet aveu, il le met tout entier dans l'impression, & paroît persuadé qu'on lui rendra plus de justice à la lecture. Le Traducteur a cru devoir s'en rapporter au jugement des spectateurs.

Si Faddle n'avoit de scènes qu'avec Belmont, son personnage, toujours odieux, seroit pourtant moins révoltant. Il n'est pas rare de voir un jeune homme, noble, riche, & libertin, vivre familièrement avec des malheureux de cette espèce. Mais, comment une fille de qualité reçoit-elle les visites & les lettres de Faddle? Comment paroît-elle en public avec lui? Comment le traite-t-elle assez bien, quelquefois, pour donner de la jalousie à l'honnête homme dont elle est aimée? Comment Sir George ne l'assomme-t-il pas? Comment le Colonel ne le jette-t-il pas par les fenêtres? C'est ce que Monsieur Moore n'a pas dû trouver étrange que ses Compatriotes

n'ayent pu ſupporter. On s'eſt donc permis de retrancher une partie du rôle de Faddle, & même d'adoucir le reſte, autant qu'il a été poſſible de le faire.



THE WAY TO KEEP HIM,

OU LA

FAÇON DE LE FIXER.

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

Ecrite par M. MURPHY.

Représentée au Théâtre Royal de Drury-lane, en 1761.

Traduite sur la quatrième Édition.

(2)...

ACTEURS.

Monſieur LOVEMORE, marié, libertin, aimant les femmes, & les deſirant toutes. (*Ce rôle eſt joué par le célèbre* GARRICK.)

Sir BASHFUL CONSTANT, homme timide, connoiſſant peu le grand monde, craignant le ridicule, & traitant ſa femme avec dureté, dans la crainte de laiſſer voir qu'il l'aime paſſionnément.

Sir BRILLANT, un homme à la mode, auſſi léger dans ſes mœurs que Lovemore, ſon ami.

WILLIAM, valet de Lovemore.

JONATHAN, valet de Sir Conſtant.

Miſtriſs BELMOUR, une veuve, riche, jeune, belle, & ſpirituelle.

Miſtriſs LOVEMORE, femme de Monſieur Lovemore.

Lady CONSTANT, femme de Sir Conſtant.

MOUSSELINE, femme de chambre de Miſtriſs Lovemore.

MIGNONETTE, femme de chambre de Miſtriſs Belmour.

FURNISH, femme de chambre de Mylady Conſtant.

Pluſieurs Valets.

La Scène eſt à Londres, dans les trois maiſons de Monſieur Lovemore, de Sir Conſtant, & de Miſtriſs Belmour.



THE WAY TO KEEP HIM,

OU LA

FAÇON DE LE FIXER.

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une pièce de l'appartement de Monſieur Lovemore.



SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAM, & JOHN *ſon camarade, aſſis, jouant au piquet ſur une petite table.*

WILLIAM.

PESTE ſoit de la rentrée ! j'ai tout écarté..... Quarante-ſept ſont-ils bons ?

JOHN.

Egaux.

WILLIAM.

Le diable emporte l'égalité........ Tierce à la dame ?

JOHN.

Egale.

WILLIAM.

Avoir gâté mon jeu ! perdre par ma faute ! . . . Eſt-il en Angleterre un ſeul laquais, un ſeul, qui joue avec ce malheur ? Quatre as, quatorze.

JOHN.

Par Jupiter, cela eſt dur, cruel !

WILLIAM.

Quatorze d'as. . . Quinze donc.

JOHN.

Voici l'égalité.

WILLIAM.

Fort bien ! . . . Seize, dix-ſept. . . .

SCÈNE II.

MOUSSELINE, *les mêmes.*

MOUSSELINE.

AH, voila donc ces deux Messieurs! Vous êtes de si grands admirateurs des vices de vos maîtres, qu'à peine éveillés, vous vous montrez leurs singes...... Ces animaux-là, jouer déja!

WILLIAM.

Paix, femme! point de bruit..... Dix-huit.

MOUSSELINE.

Etes-vous établi là, Monsieur le fat?

WILLIAM, *jouant toujours.*

Treffle: dix-neuf.

MOUSSELINE.

Vous plaîroit-il de finir vos impertinences? de donner réponse à Madame?

WILLIAM.

Eh paix, paix donc, Mistriss Mouf-

ſeline ! ne me troublez pas dans mon compte.... Je ne ſçai que jouer..... Femme, je vous le déclare, ni moi, ni mon maître, nous ne voulons plus rien avoir à démêler avec votre maîtreſſe, ni avec vous... (*jouant*) Carreau : vingt.

MOUSSELINE.

Et moi, je vous dis, Monſieur l'impudent, que Madame veut ſçavoir à quelle heure votre maître eſt rentré cette nuit, & comment il ſe porte ce matin ?

WILLIAM.

Je vous le répète ; moi, & mon maître, nous avons réſolu de ne plus nous laiſſer tourmenter par des femmes : ainſi, Madame l'ambaſſadrice, vous pouvez retourner comme vous êtes venue.... Que diable jouer !.... Entendez-vous ? Nous ne voulons point d'affaires avec vous.

MOUSSELINE.

Point d'affaires avec nous ? Oh ! vous aurez donc affaire à nous. (*elle arrache ſes cartes*). Je veux ſçavoir....

JOHN *s'enfuit*, WILLIAM *se lève.*

La maudite tatillon a tout brouillé !

MOUSSELINE.

A présent, Monsieur, daignerez-vous répondre ? A quelle heure, en quel état est rentré votre infernal libertin de maître ?

WILLIAM.

J'ai une seule chose à vous dire, Mistriss Mousseline ; c'est qu'à la fin, vous, & mon maître, causerez ma mort ; vous serez contente alors : après tout, pour qui me prenez-vous l'un & l'autre ? malgré les apparences, je suis un simple mortel, en vérité ; je n'ai rien de surnaturel en moi.

MOUSSELINE.

Non, sur ma parole, Monsieur l'important !

WILLIAM.

Pas la moindre chose ! comme un autre, je suis composé d'une frêle matière, qui ne peut résister à un choc violent ; je ne supporterai pas long-tems un dur esclavage ; vos caprices, vos airs empruntés.....

MOUSSELINE.

Empruntés !

WILLIAM.

Oh ! très-empruntés ; vous les prenez à la toilette de votre maîtresse, & vous vous en parez comme de ses vieilles robes. A son tour, mon maître me tourmente : il croit jouir de sa fortune & de sa santé, en abîmant l'une, en épuisant l'autre ; je lui suis cher, il ne peut se passer de ma compagnie, & de peur de la perdre, il m'entraîne à tous les diables avec lui. Quelle chienne de vie ! Jamais rentré avant six heures du matin !

MOUSSELINE.

Ton maître est un homme vil, méprisable, un ingrat : avoir si peu d'égards pour une femme dont il est adoré ! Et votre amour, Monsieur William, est devenu une petite passion, assez tranquille ..... Je perds patience. Vous êtes tous deux faux, perfides, libertins, scélérats......

WILLIAM.

Où diable prenez-vous ces idées-là ? De la façon dont on vit à présent dans

le monde, mon maître peut être regardé comme un mari très-poli. Et moi, le ciel me soit en aide! ne suis-je pas un pauvre amant, soumis comme un imbécille à toutes les fantaisies de mon joli petit tyran? Allons, venez ici, friponne; venez & baisez-moi. (*il veut l'embrasser.*)

MOUSSELINE.

A bas les pattes, Briffaut. Je ne serai point votre dupe.; vous suivez votre maître chez sa nouvelle maîtresse, là, sa connoissance de Bath; vous faites votre cour à Mistriss Mignonette.....

WILLIAM.

Taisez-vous, taisez-vous donc. Si vous révélez ce secret, que je vous ai confié, je suis perdu: on m'enrôle de force, on m'embarque, & zeste, dans les colonies. M'accuser de fausseté! Vous? Vous êtes une ingrate. A la vérité, depuis un mois, mon maître va tous les soirs prendre du thé chez cette veuve; combien cela durera, le ciel le sçait. Il y va, je le suis: Monsieur, lui dis-je, à quelle heure reviendrai-je? Il me donne ses ordres,

je passe fièrement devant Mignonette, je ne lui dis rien, je ne la regarde pas. *Ah, le joli garçon!* s'écrie-t-elle en soupirant. *Admirez, admirez*, dis-je tout bas.....

MOUSSELINE.

A qui?

WILLIAM.

A mistriss Mignonette. *Vous voudriez bien..... mais ces raisins sont trop verds pour vous. Je vais au logis, prodiguer mes tendresses à ma charmante Mousseline.* J'y viens, je fais tout pour te plaire, pour t'amuser; je m'oublie près de toi, je manque à l'heure que m'a donné mon maître; mais j'arrive toujours trop tôt, il me fait encore geler pendant une heure ou deux...... Où diable ai-je été choisir une pareille vie?

MOUSSELINE.

Pourquoi ne pas vous efforcer de ramener votre maître de ses égaremens?

WILLIAM.

Doucement. N'allons pas si vîte. J'ai du génie, assurément, j'en ai;

je ne manque point d'afcendant fur mon maître ; mais, croire qu'il me foit poffible de fixer fes inclinations errantes, ou de diriger fon penchant... fur qui, encore ? fur fa femme ! cela eft infenfé, ridicule, abfurde !

MOUSSELINE.

Dans votre opinion, Monfieur !

WILLIAM.

Qui fe fouvient du tems où les époux s'aimoient ? L'amour conjugal eft paffé de mode comme l'eau de gaudron ; tout le monde convient de fon excellence, mais perfonne n'en prend.

MOUSSELINE.

J'ai grande envie d'appliquer un bon foufflet fur cette impudente face.

WILLIAM.

Venez me baifer, vous dis-je.

MOUSSELINE.

Au diable tes baifers ! Tant que vous encouragerez votre maître dans une rebellion ouverte contre la plus aimable des femmes......

WILLIAM.

S'il la néglige, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même; que ne s'efforce-t-elle de lui plaire, comme tu me plais? Baise-moi vîte.

MOUSSELINE.

Parle donc, effronté; ai-je coutume de te baiser?

WILLIAM.

Il faut prendre de force ce que tu desires de donner..... (*il l'embrasse*) O délices! morbleu, si mon maître n'étoit pas si près.....

MOUSSELINE.

(*On entend le bruit d'une sonnette.*)

J'entends la sonnette de Madame..... Dis-moi, parle vîte, à quelle heure ton maître s'est-il levé?

WILLIAM.

Il s'est levé...... il s'est levé.....; jarni, je suis tout en feu.

MOUSSELINE. (*On sonne.*)

Là, encore, tu entends? laisse-moi aller.... Mais, que dirai-je? Quand est-il rentré?

WILLIAM.

WILLIAM.

A cinq heures du matin, frottant ſon front, ſe maudiſſant, ſe traitant d'étourdi, de ſot; il s'eſt couché de mauvaiſe humeur : à préſent, il rit, il plaiſante dans ſa chambre avec Sir Brillant.

MOUSSELINE. (*On ſonne.*)

Ah Seigneur! cette éternelle ſonnette !... Allons : laiſſe-moi. (*elle ſort.*)

WILLIAM, *ſeul.*

J'ai été prudent, en ne faiſant qu'une demi-confidence : ſi elle ſçavoit tout, elle ne pourroit ſe taire. Quand elle parleroit des aſſiduités de mon maître chez une veuve de Bath, la moindre information détruiroit ce caquet : on aſſureroit que jamais on ne le vit dans ſa maiſon. L'intrigue eſt bien imaginée, mieux conduite, c'eſt un ſecret impénétrable ..... Mais, voici mon maître & Sir Brillant, je leur cède la place. (*il ſort.*)



SCÈNE III.

Monsieur LOVEMORE, Sir BRILLANT.

M. LOVEMORE, *riant.*

MON cher Sir Brillant, je te plains, & pourtant je ne puis m'empêcher de rire. Te voir métamorphosé dans l'être le plus fantastique !....

Sir BRILLANT.

Trève de plaisanterie ; je viens te demander un avis sensé.

M. LOVEMORE, *riant plus fort.*

Un avis sensé ! va, tu es allé trop loin pour en faire usage. Te parler sensément ! à toi ! à un amant ! ce seroit une bonne folie. Tout ce qui compose l'empire amoureux, est dans un continuel délire, à cent lieues de la raison & de soi-même. Quand je faisois partie du peuple soupirant, j'étois, ma foi ! d'une société détestable ; le mariage a rappellé mes esprits, & calmé mes sens. Je vous proteste qu'il abbat diablement les passions !

SCÈNE IV.

MOUSSELINE, *les mêmes.*

MOUSSELINE.

MADAME fait ses complimens à Monsieur, & demande comment il se porte ce matin ?

M. LOVEMORE.

Ah, bon Dieu ! j'ai un mal de tête ..... [*à part*] Le diable est-il pis ? toujours tourmenté ! (*haut*) Que dites-vous, petite ?

MOUSSELINE.

Que Madame envoie sçavoir comment vous vous portez, Monsieur ?

M. LOVEMORE.

Ah oui ! [*à part.*] Maudites soient les attentions ! (*haut*) Assurez-la de..... de mon respect ; dites-lui que je me porte très-bien.... dites-lui....

MOUSSELINE.

Elle vous prie d'entrer chez-elle avant de sortir.

M. LOVEMORE.

Ah! nous y voici. Dites-lui...... ce que vous voudrez........ J'ai grand plaisir à la voir, j'irai... Dites-lui cent choses..... tout ce qu'il vous plaira.

MOUSSELINE.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. (*elle sort.*)

M. LOVEMORE.

Vous voyez comme je suis impatienté, profitez de l'exemple, bannissez Mistriss Belmour de votre cœur, & laissez Mylord Etherige jouir en paix.....

Sir BRILLANT.

Décidément, je n'en veux rien faire : mon amour-propre est blessé, je suis piqué au jeu, & Mylord Etherige éprouvera que je suis un rival plus à craindre qu'il ne croit.

WILLIAM *entre, & dit à M. Lovemore :*

Sir Constant est dans sa voiture, à vingt pas d'ici, Monsieur : on est venu demander, de sa part, si vous étiez chez vous.

M. LOVEMORE.

Assurément, j'y suis pour lui : je serai fort aise de le voir. (*William sort*) Il peut, comme moi, vous offrir une image des plaisirs que l'on goûte sous les douces loix de l'hymen. Son exemple devroit vous dégoûter à jamais du mariage.

Sir BRILLANT.

Le diable t'emporte, toi, & ton Sir Constant ! Que signifie l'exemple d'un pareil animal ? une bête, dont l'éducation fut négligée ; un cadet, destiné à n'être rien ; qui, sans la mort de son frère, n'eût jamais vécu dans le monde. Possesseur d'une immense fortune, décoré d'un titre, devenu l'époux d'une fille de qualité, il veut se mêler avec les grands, conserve à la cour des habitudes bourgeoises, de sots préjugés, a les plus plates idées ! un petit esprit, une âme étroite ! Et son exemple m'intimideroit ? parbleu, Lovemore, tu te moques de moi !

M. LOVEMORE.

Oh ! tu charges un peu tes portraits.

Sir BRILLANT.

Eh fi ! te dis-je, c'est un véritable

hottentot, ſans politeſſe, ſans uſage du monde ; un rien le déconcerte, il rougit de tout. Inquiet, ſoupçonneux, à l'air dont il regarde, il ſemble toujours craindre que l'on n'ait formé de mauvais deſſeins contre lui. Tiens, ne fait-il pas ainſi ? (*il le contrefait.*)

M. LOVEMORE.

Aſſez bien. Je crois pouvoir expliquer une partie de ſa conduite. Comme tu le dis, il eſt un peu neuf dans le monde, & craint extrêmement le ridicule. Quelque folle que lui paroiſſe une mode, quelque abſurde que lui paroiſſe un uſage, il adopte l'une, & ſe conforme à l'autre, tant il évite de ſe ſingulariſer, & redoute d'être l'objet de la raillerie.

Sir BRILLANT.

Quoi ! il ſe rend ridicule de peur de le paroître ?

M. LOVEMORE.

Je le crois. N'as-tu jamais remarqué ſon embarras quand on l'obſerve : comme il perd contenance ? Ses yeux parcourent timidement le cercle qui l'environne, il ſe fait petit, voudroit

se dérober, tiens ainsi..... (*il imite Sir Constant.*)

Sir BRILLANT, *éclatant de rire.*

Oh, c'est bien lui! Ce qui me le rend odieux, c'est sa conduite avec sa femme. Sans cesse il la querelle, lui répète mille platitudes sur la prétendue dignité d'un mari, d'un sexe qu'il est tout propre à lui faire détester.

M. LOVEMORE.

Cela confirme mes idées. Ses manières brusques naissent peut-être de cette crainte dont je le crois susceptible : il ne peut haïr Mylady Constant; elle est belle, sage, aimable; a de l'esprit, beaucoup d'usage du monde: soyez-en sûr, un mystère est caché là-dessous.

Sir BRILLANT.

Tu le sçaurois: il te consulte en tout, te confie ses secrets.

M. LOVEMORE.

Il ne s'ouvre jamais entièrement : je le vois fort occupé; il voudroit me parler, mais il me traite encore avec réserve : il dit un mot, s'arrête, hésite; à l'instant où je me crois sûr de

ſa confiance, ſon cœur ſe referme, il ſe taît.... Mais, n'entends-je pas une voiture ? c'eſt lui peut-être....

Sir BRILLANT.

Pourquoi le recevoir ? c'eſt le plus fatiguant animal !

M. LOVEMORE.

Oh, vous êtes trop difficile ! il a d'eſtimables qualités; même des accès de bon cœur, de tendreſſe.....

Sir BRILLANT.

Eh! dis-moi, Lovemore, ſa femme a-t-elle de ces accès ? Comment vont tes affaires avec elle ?

M. LOVEMORE.

Des affaires avec elle ! moi ? pas la moindre. Ai-je jamais formé le deſſein de lui plaire ? Oh ! j'aurois en vous, Monſieur, un compétiteur trop dangereux.

Sir BRILLANT.

En moi ? quelle idée !

M. LOVEMORE.

Oh ! je ſçais les démarches que vous avez faites ; vous les nieriez envain.

Sir BRILLANT.

Ma foi, je plains Mylady Conſtant, voila tout; je ne puis ſupporter de la voir maltraitée par un ſot, qui ne la mérite pas!

M. LOVEMORE.

Oh, cela ſe comprend! une noble compaſſion, une pitié généreuſe, vous porte à ſouhaiter..... Mais, chut, voici ſon mari.



SCÈNE V.

Sir CONSTANT, *les mêmes.*

Sir CONSTANT.

BONJOUR, Lovemore; Sir Brillant, je vous ſalue.

Sir BRILLANT.

Je ſuis charmé de vous voir...... J'eſpère que Mylady Conſtant ſe porte bien?

Sir CONSTANT.

Voila ce que je ne ſçaurois vous dire, Monſieur; je ne ſuis pas ſon médecin.

Sir BRILLANT. [*à part.*]

Quelle brute ! ô ma foi, Lovemore, je te quitte. (*haut*) Je vous laisse, Messieurs.

M. LOVEMORE.

Quoi ! si promptement ?

Sir BRILLANT

Je suis attendu chez une de mes parentes ; peut-être serai-je de retour avant que tu sois habillé, Lovemore.

M. LOVEMORR.

Ce sera m'obliger.

Sir BRILLANT.

Sir Constant, je vous salue. Adieu, Lovemore. (*il sort.*)

SCÈNE VI.

Les mêmes.

Sir CONSTANT.

IL me fait plaisir de s'en aller ; je veux vous parler d'une affaire, en raisonner avec vous.

M. LOVEMORE.

Une affaire ?

Sir CONSTANT.

Est-ce que nous ne nous sommes pas encore querellé, ma femme & moi ?

M. LOVEMORE.

Ah, que j'en suis fâché ! [*à part*] Mon Dieu, que j'en suis aise !

Sir CONSTANT.

Une querelle terrible ! Monsieur ; m'a-t-elle dit, j'ai honte de m'abaisser, d'entrer dans de certains détails dont vous devriez m'épargner le désagrément. La somme dont vous me laissez la jouissance est modique, elle ne peut suffire à mon entretien : à l'instant, mon marchand me quitte. Une femme, telle que moi, se voir exposée à recevoir les odieuses visites d'un créancier !.... Et là-dessus, Madame n'a pas manqué de s'étendre sur sa maison, sur ses ancêtres...... (*d'un ton de complaisance*) Elle est vraiment une femme de la première qualité ; vous le sçavez, Lovemore ?

M. LOVEMORE.

Et ce qui vaut mieux, encore, une belle, une charmante femme !

Sir CONSTANT.

Oh, point du tout ! belle ? non, oh non !... Vrai, la trouvez-vous une belle femme ?

M. LOVEMORE.

Ah ! la plus belle du monde.

Sir CONSTANT, *souriant.*

Je pense qu'en effet, on peut la nommer belle, très-belle, & qui voit bonne compagnie ; convenez-en ?

M. LOVEMORE.

La meilleure ! assurément.

Sir CONSTANT.

Et la plus distinguée ; tous gens de haute extraction. Malgré tout cela, je ne veux point avoir trop de complaisance pour elle ; on me croiroit un homme foible, n'est-ce pas ?

M. LOVEMORE.

Eh, mais, le monde pourroit parler !

Sir CONSTANT.

Oh ! je vous en réponds, qu'il parleroit. Aussi, ai-je soutenu la dignité d'un homme & d'un mari. Je m'em-

barrasse bien de vos ayeux, Madame, lui ai-je dit; ne m'étourdissez pas de votre noblesse. Si vous avez de la naissance, moi, j'ai le sens-commun; je me conduirai comme il me plaîra: je veux être le maître, ordonner dans ma propre maison. Ce que je vous donne, doit vous suffire. Je me suis engagé, par contrat, à pourvoir au bien de vos enfans, quand vous en aurez; & non pas à vous entretenir une meute d'épagneuls, une ménagerie de perroquets, d'écureuils, de singes, de nègres; encore moins à me ruiner pour fournir à votre jeu.

M. LOVEMORE.

Vous avez pu lui tenir des propos si durs?

Sir CONSTANT.

Oui. Mais, dans le fond du cœur..... vous ne le croyez pas peut-être? mais je suis bon.

M. LOVEMORE.

Je n'en doute pas.

Sir CONSTANT.

Mon naturel est tendre, sensible.... Mais un homme doit agir en homme....

Je veux vous dire ce que j'ai fait. En quittant ma femme, j'ai couru chez son marchand, je l'ai payé.

M. LOVEMORE.

Vous l'avez payé ?

Sir CONSTANT.

Entièrement. Mais il ne faut pas dire cela dans le monde, voyez-vous ?

M. LOVEMORE.

Non, vraiment !

Sir CONSTANT.

On me croiroit follement épris de ma femme.

M. LOVEMORE.

Assurément. [*à part*] Je ne veux pas lui ôter cette sotte idée.

Sir CONSTANT.

J'ai recommandé le secret au marchand, il le gardera ; ma femme croira toujours lui devoir.

M. LOVEMORE.

J'admire cette noble façon d'obliger.

Sir CONSTANT.

Oh ! ce n'est pas-là tout ce que j'ai à vous dire.

M. LOVEMORE.

Non ?

Sir CONSTANT.

Non : j'ai un ſecret plus caché.

M. LOVEMORE.

Eſt-il vrai ?

Sir CONSTANT.

Oui. Mais.... mon cher Lovemore, puis-je me fier à vous ?

M. LOVEMORE.

Oh ! ſur mon honneur......

Sir CONSTANT.

Je ſçais que vous êtes mon ami, oui, je le ſçai ; j'ai la plus grande confiance en vous. Apprenez donc.....

SCÈNE VII.

MOUSSELINE, *les mêmes.*

MOUSSELINE.

MADAME demande ſi Monſieur veut venir prendre du thé avec elle !

M. LOVEMORE.

Je veux..... je veux, je voudrois

n'être pas tourmenté, importuné. Dites à votre Maîtresse..... Allons, allez vous-en, laissez moi. (*il la pousse du côté de la porte ; elle sort.*)

Sir CONSTANT. [*à part.*]

Oui-da, c'est ainsi... il fait grand cas de sa femme, à ce qu'il me paroît!

M. LOVEMORE, *revenant.*

Toujours interrompu!... Pardon, Sir Constant : poursuivez, s'il vous plaît?

Sir CONSTANT. [*à part.*]

Pas le moindre attachement pour sa femme, cela est sûr!

M. LOVEMORE.

Parlez donc, mon ami?

Sir CONSTANT, *d'un air froid & réservé.*

Oh! cela ne mérite guère la peine d'être dit ; c'est une bagatelle, une misère : laissons cela.

M. LOVEMORE.

Vous taire, après m'avoir promis.... Rien n'est plus désobligeant.

Sir CONSTANT, *hésitant.*

Eh bien! je consens..... Mousseline ne

ne peut-elle nous écouter, nous entendre ?

M. LOVEMORE.

Non. Nous sommes en sureté.

Sir CONSTANT. [*à part.*]

Je ne sçais si je dois hazarder mon secret. . . . (*haut*) Avant que je vous ouvre mon cœur, permettez-moi de vous faire une question. Quel espèce de sentimens Mistriss Lovemore vous inspire-t-elle ?

M. LOVEMORE.

J'ai pour elle la plus haute considération.

Sir CONSTANT.

Cela me rassure, augmente ma confiance. Vous sçaurez donç, Monsieur Lovemore . . . . . comme je viens de vous le dire : je . . . . je suis . . . . dans le fond, je suis un homme sensible, tendre, & malgré les apparences. . . . Allons, autre interruption.

SCÈNE VIII.

Sir BRILLANT, *les mêmes.*

Sir BRILLANT.

MA visite est faite, je t'avois promis de revenir, Lovemore, me voila.

M. LOVEMORE. [*à part.*]

Voila bien le plus fâcheux contretems..... (*haut*) Bonjour, Sir Brillant.

Sir CONSTANT. [*à part.*]

Nous ne nous en débarrasserons pas ; je ne sçaurois poursuivre. (*haut*) Monsieur Lovemore, je vous laisse.

M. LOVEMORE.

Quoi ! comment ? restez, je vous en prie.

Sir CONSTANT, *bas à Lovemore.*

Pouvez-vous venir chez-moi à une heure ? nous y serons tranquilles, nous y parlerons à notre aise.

M. LOVEMORE.

De tout mon cœur.

Sir CONSTANT, *toujours bas à Lovemore.*

Eh bien ! je vous attendrai, je vous dirai tout. (*haut*) Adieu, Sir Brillant. Lovemore, n'oubliez pas.....

M. LOVEMORE.

Comptez ſur moi.

Sir CONSTANT.

Soyez exact au moins. [*à part, en s'en allant*] Cet homme eſt le ſeul ami que j'aie dans le monde. (*il ſort.*)



SCÈNE IX.

Les mêmes.

M. LOVEMORE.

MA foi, vous l'avez interrompu dans l'inſtant où il m'alloit ouvrir ſon cœur.

Sir BRILLANT.

J'en ſuis vraiment fâché ; ſi j'avois pu deviner.....

M. LOVEMORE.

Le mal n'eſt pas grand ; je retrouverai facilement l'occaſion de le faire parler.

MOUSSELINE, accourant.

Madame est très-impatiente de vous voir, Monsieur.

M. LOVEMORE.

Encore! quoi, sans cesse! pas un moment de repos?.... Je vais aller la voir. (*Mousseline sort.*)

Sir BRILLANT.

Pendant qu'on vous habillera, j'ai envie d'aller lui faire ma cour, si cette liberté ne te fâche point. Puis-je y aller, Lovemore?

M. LOMEMORE.

Voila bien la plus étrange question!..... Vous êtes fort le maître, en vérité: est-ce que vous en doutez? A quoi bon cette cérémonie..... A propos, venez un moment dans mon cabinet, je veux vous faire voir quelque chose.

Sir BRILLANT.

Je vous suis.

M. LOVEMORE, *éclatant de rire.*

Ce stupide, cet incompréhensible animal, ce ridicule Sir Constant!....

(*ils sortent en riant.*)

SCÈNE X.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Mistriss Lovemore. Elle est assise auprès d'une table à thé; une de ses femmes la sert.

Mistriss LOVEMORE, MOUSSELINE.

Mistriss. LOVEMORE.

LE détestable breuvage ! je ne sçai pourquoi je me noye de thé. (*elle soupire.*) Jenny, allez chez votre maître, faites-lui mes complimens, dites-lui que je le prie de venir prendre une tasse de thé avec moi. Allez vîte, & envoyez-moi Mousseline.

JENNY.

J'y cours, Madame. (*elle sort.*)

Mistriss LOVEMORE, *seule.*

Jamais femme fut-elle traitée avec une si cruelle indifférence ? avec un dédain aussi insolent ? & c'est d'un air poli, galant même, que mon mari

m'accable de mépris ! (*à Mousseline qui entre*) Eh bien ! avez-vous vu l'intendant des plaisirs de votre maître ?

MOUSSELINE.

Oui, Madame, j'ai vu William. Il m'a dit que son maître étoit rentré à cinq heures du matin, fait comme un possedé, d'une humeur de chien, pestant, jurant. Je viens de le voir, il n'y paroît plus. Il est entré dans son cabinet avec Sir Brillant, & tous deux rient de bon cœur.

Mistriss LOVEMORE.

Tant pis ! il viennent sans doute de faire une méchanceté, & s'en applaudissent. Hélas ! peut-être s'amusent-ils de mes chagrins ! (*elle soupire.*)

MOUSSELINE.

Ma chère maîtresse ! faut-il vous affliger pour un mari si peu digne de vous ? mérite-t-il vos soupirs, vos larmes ?

Mistriss LOVEMORE.

Eh ! comment ne m'affligerois-je pas ? Que faire ?

MOUSSELINE.

Que faire ? Oh, ma foi, si j'étois à votre place, je sçais bien ce que je ferois ! Si on ne s'occupoit pas de ma petite personne, j'y songerois, moi ; si on me donnoit du chagrin, j'en rendrois ; je chercherois de la consolation. Pardi, Madame, en pareil cas on prend un parti.

Mistriss LOVEMORE, *soupirant.*

De la consolation ! hélas ! je n'en ai point.

MOUSSELINE.

Vraiment ! je le sçais bien. Mais, à qui la faute ? Vous vous conduisez mal, cela me fâche. Jeune, belle, riche, avec de l'esprit, des grâces, des talens ; passer vos jours dans ce maudit cabinet, à moitié couchée sur une chaise longue ; négligée, triste, ennuyée ; aussi désoeuvrée qu'une vieille bégueule, fuyant, *par vertu*, le monde, dont elle est abandonnée depuis dix ans. Et pour qui gardez-vous vos plus beaux jours ? Pour un mari, pour un ingrat mari ! Que dira-t-on de vous, si vous continuez ? vous serez blâmée par tout l'univers.

Miſtriſs LOVEMORE.

Eh, que m'importe ! le monde me fatigue, je ne deſire pas qu'il me recherche. Je veux pleurer ſeule, cacher mes peines, les ſupporter. Le tems peut les diminuer, & la patience les adoucir. Si mon mari conſerve de la ſenſibilité, de l'honneur, ma complaiſance le ramènera peut-être ; pourquoi rejetterois-je l'eſpérance de le voir revenir à moi ?

MOUSSELINE.

Oui-da ! quand il ſera vieux, mauſſade, gouteux, triſte, fâcheux ; il viendra regretter près de vous, le tems où il vous fuyoit. Attendre, languir, eſpérer, ne jouir de rien ; l'agréable vie ! Changez de ſyſtême, changez-en, Madame, & bien vîte. Si toutes les femmes négligées par leurs maris vous imitoient, l'opéra ſeroit déſert, l'herbe croitroit dans les loges de Drury-lane ; on feroit un manége de Vaüxhall, & un collège de Ranelagh.

Miſtriſs LOVEMORE.

Finiſſez, taiſez-vous.

MOUSSELINE.

MOUSSELINE.

Me taire ? impossible, Madame. Eh, pour l'amour du ciel ! faites comme les autres ; ouvrez votre maison, sortez, jouez, voyez du monde ; attirez sur vos pas le brillant essaim des jeunes courtisans ; parez-vous, montrez vous ; soyez vive, enjouée ; donnez des fêtes, des plaisirs, & partagez-les.

Mistriss LOVEMORE.

Cesserez-vous ?....

MOUSSELINE.

Non, Madame. Mes conseils sont bons, honnêtes, prudens : une femme vertueuse doit prendre son époux pour son modèle, l'imiter, suivre en tout son exemple. Le vôtre n'épargne rien pour sa propre satisfaction : voila votre règle. Allez, venez, riez, chantez, dansez, dépensez, prodiguez, jettez ; ruinez-le, ce vilain mari, ce sera toujours un amusement : pardi ! vous le verrez au moins ; il vous cherchera, ne fût-ce que pour vous quereller.

Mistriss LOVEMORE.

Tu es une folle, une étourdie ; tu ne sçais ce que tu dis.

MOUSSELINE.

Cela se peut bien, car je vous aime, & votre tristesse me fait perdre l'esprit.

Mistriss LOVEMORE.

Si tu avois un mari, si tu l'aimois comme j'aime le mien.....

MOUSSELINE.

Maudit soit l'amour, s'il ne rend heureuse. Aimer seule ? fi donc ! Quoi! mon cœur s'attacheroit à un homme capable de me mépriser, parce que je l'aimerois ? de dire : *La pauvre petite m'adore ! elle est jolie, bienfaite ; mais, mais, c'est ma femme ; que diable ! je ne sçaurois aimer ma femme.....*

Mistriss LOVEMORE.

As-tu fini ?

MOUSSELINE.

Non, Madame. Moi ! j'aimerois un homme qui me laisseroit dans la plus triste solitude !.....

Mistriss LOVEMORE.

Quoi ! tu ne te tairas pas ?

MOUSSELINE.

Non, non, Madame. Un homme qui passeroit dans ma chambre comme un éclair, riroit impudemment de mes peines, & sans m'avoir rien dit, zeste, s'échapperoit en me criant de loin : *oh ça, ma chère, amusez-vous !*.... Fi, fi des maris, le diable en emporte la race, en détruise l'espèce ! Je suis comme une furie quand je pense à ces monstres là. Aimez-les, ils vous désolent ; haïssez-les, c'est encore pis. Ce sont des sauvages, des brutes, des serpens..... Hum ! si je pouvois les écraser tous ! Tenez, j'entends Sir Brillant ; gageons qu'il les déteste aussi.

Mistriss LOVEMORE.

Que vient-il faire ici ? C'est à ses conseils que je dois l'indifférence de Monsieur Lovemore.

MOUSSELINE.

Oh ! je ne crois pas qu'il cherche à vous chagriner : Sir Brillant est très-aimable, Madame ; il est vraiment l'homme du jour, le modèle de tout ce qui veut plaire. Il invente les modes, accrédite les usages, préside dans la bonne compagnie ; il se met au

mieux, vit du plus grand air, a le goût sûr, le bon ton : il joue noblement, gagne votre argent sans marquer de joie, étouffe de rire en perdant le sien; & puis, il a tant d'aisance, il parle si facilement, conte si bien; il sçait tout dire, tout peindre..... Mais, le voici.

SCÈNE XI.

Sir BRILLANT, *les mêmes.*

Sir BRILLANT.

VOTRE humble serviteur, Mistriss Lovemore...... Mais, quoi, Madame ! toujours tête-à-tête avec une de vos femmes ! pardon; mais je ne puis me dispenser de vous le dire, cela ressemble à la misantropie

Mistriss LOVEMORE.

Je suis bien éloignée de ce sentiment, Monsieur; nous parlions de vous: Mousseline faisoit votre portrait, ou plutôt votre éloge.

Sir BRILLANT.

Mon portrait, Madame ? Je suis

donc arrivé à propos pour y donner la dernière touche ? Monſieur Lovemore va venir vous faire ſa cour ; pendant qu'il finit ſa toilette, je puis vous fournir quelques traits propres à completter mon éloge.

Miſtriſs LOVEMORE.

Parmi ces traits, vous n'oublierez pas le ſoin que vous avez pris de me ravir les affections de mon mari, de les fixer ſur d'autres objets. (*elle fait ſigne à Mouſſeline de ſortir.*)

Sir BRILLANT.

Moi, Madame ! que je périſſe à l'inſtant.....

Miſtriſs LOVEMORE.

Eh, Monſieur ! je n'ignore pas...

Sir BRILLANT.

Puiſſe la fortune m'être toujours contraire ; que jamais un tendre ſouris de celle que j'aime, ne me rende heureux, ſi.....

Miſtriſs LOVEMORE.

Un ton ſi badin convient mal à l'occaſion. Si je me plains de vous, ce n'eſt pas ſans des preuves réelles de vos torts avec moi.

Sir BRILLANT.

Que jamais je ne voie les quatre honneurs au whiſt, ſi.......

Miſtriſs LOVEMORE.

Finiſſez ; vous devriez ſentir combien la plaiſanterie eſt déplacée.

Sir BRILLANT.

Vous me rendriez très-grâve, Madame, en vérité, ſi le plaiſir de vous voir ne m'inſpiroit une joie que vos reproches mêmes ne peuvent diſſiper. Je veux être accablé des maux les plus redoutés, ma chère Miſtriſs Lovemore, ſi, en penſées, paroles, ou actions, j'ai contribué à l'infidélité de votre mari. Je nie toute déloyale aſſociation.

Miſtriſs LOVEMORE.

Vous le niez envain, les faits dépoſent contre vous.

Sir BRILLANT.

Si vous m'accuſez, Madame, je me défendrai : on n'aura pas l'injuſtice de me condamner ſans m'entendre. Moi ! j'ai aliéné les affections de votre mari ! Suppoſons-nous dans la ſalle de Weſtminſter, & voyons l'iſſue de cette

affaire. *Sir Brillant, accusé, montrez-vous. Mistriss Lovemore, accusatrice, paroissez.*

Mistriss LOVEMORE.

Ce badinage, Monsieur......

Sir BRILLANT.

De l'attention, Madame, s'il vous plaît. *Avancez, avancez donc*........ Mais, baissez ces yeux charmans; ne corrompez pas les Juges.

Mistriss LOVEMORE.

En vérité.....

Sir BRILLANT, *d'un ton grâve.*

Songez à vous, Madame, on vous interroge. *Sur quoi vous fondez-vous, pour accuser Sir Brillant de l'inconstance de votre époux?* Produisez vos preuves, Madame; écoutez ce que l'on vous demande. *En quel tems, en quel lieu, par quel moyen, l'accusé s'est-il rendu coupable d'un crime si noir?* Allons, répondez, Madame, repondez.

Mistriss LOVEMORE.

Vous m'impatientez.

Sir BRILLANT.

Qu'entends-je? vous parlez, vous

dites : *Je croyois , je pensois , j'imaginois , je me persuadois que c'étoit lui....* Parbleu , Madame , si avec ces raisons-là vous gagnez votre cause. . . . .

Mistriss LOVEMORE.

De bonne foi ! croyez-vous m'amuser ?

Sir BRILLANT.

Voila votre plaidoyer. Ecoutez le mien. *Messieurs*, dis-je à mes Juges, *il vous plaîra de considérer que Monsieur Lovemore ne fut jamais sous ma tutelle. Il aime les plaisirs , est-ce ma faute ? Il en jouit , ai-je droit de l'en empêcher ? La nature lui a donné des sens , il en fait usage ; il voit l'éclat des roses , leurs parfums l'attirent ; sans craindre l'épine , il cueille la fleur. Tient-il de moi la faculté de voir , de sentir ?* . . . . Paix , silence , on prononce . . . écoutez. . . *Sir Brillant est innocent.* Entendez-vous , Madame ; tout d'une voix , remarquez cela : *Sir Brillant est innocent.*

Mistriss LOVEMORE.

Après les conseils que vous donnates toujours à Monsieur Lovemore, la légèreté de votre esprit ne doit pas

me ſurprendre ; encore moins celle de votre conduite à mon égard. Cependant votre dernier projet eſt ſi choquant......

Sir BRILLANT.

Mon dernier projet, Madame !

Miſtriſs LOVEMORE.

Eſt ſi révoltant, ſi odieux.....

Sir BRILLANT.

Je ne comprends pas......

Miſtriſs LOVEMORE.

Peu content d'inſpirer vos goûts à mon mari, de l'entraîner dans toutes les parties où vous vous plaiſez vous-même, de lui rendre ſa maiſon déſagréable, de jetter du ridicule ſur une mutuelle affection, ſur les plaiſirs innocens dont elle peut être la ſource, vous avez encore eu la noirceur de le mener chez votre Miſtriſs Belmour.....

Sir BRILLANT.

Bon Dieu ! que dites-vous là, Madame ? Il ne la connoît pas, ſoyez-en sûre.

Miſtriſs LOVEMORE.

Fi, Sir Brillant, fi ! cette fauſſeté, ces bas détours......

Sir BRILLANT.

Madame, cette imputation me bleſſe, j'oſe vous le dire; je mépriſe la *fauſſeté*, & dédaigne d'employer de *bas détours*. Sur mon honneur, votre époux n'a jamais vu, jamais apperçu Miſtriſs Belmour. Mais, eſt-elle connue de vous, Madame?

Miſtriſs LOVEMORE.

Je la connoîtrois! moi? elle! Monſieur?

Sir BRILLANT.

Madame, elle eſt reſpectable; vous pouvez m'en croire. Belle, charmante, vive, enjouée, il n'eſt pas ſurprenant de voir tout ce qui eſt jeune, & brillant, compoſer ſon cercle, & groſſir ſa cour. Elle a tant d'eſprit, ſon entretien eſt ſi doux, ſi varié; elle penſe ſi bien, s'exprime ſi noblement, a tant de ſentiment, d'âme, de généroſité.....

Miſtriſs LOVEMORE.

Là! arrêtez-vous, vous perdez haleine. Et ſa conduite, Monſieur, allez-vous me la vanter auſſi?

Sir BRILLANT.

N'en doutez point, Madame; en la comparant à une Veſtale, je ne croirois pas en trop dire.

Miſtriſs LOVEMORE.

Vous me permettrez donc de penſer, Sir Brillant, que l'idée d'une Veſtale n'entra jamais dans votre imagination. Mais, en ſuppoſant cette veuve ſi attrayante, quelle raiſon avez-vous eu d'abandonner le deſſein de lui plaire? Comment renoncez-vous à la poſſeſſion de ce chef-d'œuvre de la nature?

Sir BRILLANT.

Ma foi! je vous le dirai bonnement. Laſſé du peu de progrès que je faiſois ſur ſon cœur, j'ai voulu connoître ſes diſpoſitions ſecrettes. Je gagnai une de ſes femmes; j'appris par elle, que Mylord Etherige lui rendoit des ſoins aſſidus & myſtérieux. J'en fus ſurpris; je le croyois en France. Certain qu'elle le recevoit tous les ſoirs, je renonçai à d'inutiles prétentions; à préſent, je me borne à viſiter rarement cette dame, & à lui rendre une juſtice due à ſon mérite.

Mistriss LOVEMORE.

Et vous pensez me persuader ?

Sir BRILLANT.

Vous me feriez faire des sermens exécrables ! Puisse la première jolie femme à qui j'offrirai mon hommage, le refuser avec dédain, si je vous en impose. Non, Madame, je ne suis point la cause de vos peines. Il n'existe pas un homme plus éloigné de vous déplaire, de vous affliger. J'aspire avec ardeur à votre estime ; je brûle de vous donner des preuves d'une sincère, d'une tendre amitié. Tous deux mécontens, tous deux trompés dans notre attente, nous devrions, Madame, unir nos intérêts. Ah ! si votre cœur daignoit. . . . .



SCÈNE XII.

Monsieur LOVEMORE, *les mêmes.*

M. LOVEMORE, *parle en dedans.*

WILLIAM, les chevaux sont-ils mis ?

Sir BRILLANT. [*à part.*]

Ah, le maudit mari! peut-on interrompre plus mal-à-propos?

M. LOVEMORE.

Qu'on m'attende en bas. Comment vous portez-vous, ma chère? Sir Brillant, excusez; un tendre intérêt m'attire de ce côté. Eh bien! ma chère, dites; comment vous trouvez-vous ce matin?

Mistriss LOVEMORE.

L'âme assez émue, Monsieur. Mais les agitations de l'esprit, inquiétent peu ceux qui les excitent: aussi ne prennent-ils pas le soin de nous en délivrer.

M. LOVEMORE.

Mais, pardonnez-moi, Madame; les indispositions de l'âme..... Mon Dieu, Sir Brillant, la jolie bague! Depuis quand l'avez-vous?

Sir BRILLANT, *lui donnant la bague.*

C'est une bagatelle; tenez, voyez.

Mistriss LOVEMORE.

Quoique j'aie peu d'obligation à Sir Brillant, j'imagine pourtant lui devoir

la faveur de votre visite, Monsieur Lovemore.

M. LOVEMORE, *considérant la bague.*

Eh bien, positivement, vous vous trompez! Reconnoissant de vos tendres messages, de vos inquiétudes sur ma santé, avant de sortir, je viens à mon tour m'informer..... (*il rend la bague*) Cela est monté tout au mieux.

Mistriss LOVEMORE.

Vous sortez, Monsieur?

M. LOVEMORE.

Une maudite affaire..... Je hais, je déteste les affaires; mais, quand on en a..... Ne sçavez-vous rien, ma chère? pas la moindre nouvelle?

Mistriss LOVEMORE.

On m'en diroit une intéressante, en m'apprenant si vous serez assez obligeant pour venir dîner avec moi.

M. LOVEMORE.

Vous promettre, Madame, sans être absolument sûr.... il feroit très-impertinent de vous faire attendre.... je ne puis dire...., peut-être oui.... peut-être non; s'il m'est possible...., mais, on ne prévoit pas ce qui peut

arriver. . . . (*à Sir Brillant*) A propos, vous a-t-on dit. . . .

Sir BRILLANT.

Quoi ?

M. LOVEMORE.

Ecoutez . . . . avec la permission de Madame, je vais vous conter. . . . . . (*il parle bas à Sir Brillant.*)

Mistriss LOVEMORE.

Cette froide, cette insultante civilité, Monsieur Lovemore. . . . . .

M. LOVEMORE.

Fi ! . . . Je vous prie . . . . Comment pouvez-vous, ma chère. . . . . Vous montrez de l'humeur à propos de rien. . . . . (*bas à Sir Brillant*) Après que tu fus sortis, je perdis considérablement, te dis-je ? l'étranger & lui, s'entendoient. . , . . (*à sa femme*) Je vous prie d'excuser, Madame, on ne sçauroit conter devant vous une avanture d'opéra, & celle-ci, ...

Mistriss LOVEMORE.

Tout vous est agréable, excepté mon entretien, Monsieur.

M. LOVEMORE.

Vous me faites tort, absolument tort..... Vous ferai-je plaisir de venir souper avec vous ? (*bas à Sir Brillant*) Te trouverai-je, ce soir, à Saint-Albans ?.... Madame, vous obligerai-je en venant souper ?

Mistriss LOVEMORE.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien vous me ferez plaisir, Monsieur; mais, si ce plaisir n'est pas mutuel....

M. LOVEMORE.

Je.... je comprends toute la délicatesse de ce sentiment; il ne faut pas vous gêner pour moi; si vous avez un soupé plus amusant.... un soupé arrangé.... je ne suis pas un mari importun.... Troubler les plaisirs de sa femme! cela seroit dur, impoli; n'est-ce pas, Sir Brillant ?

Sir BRILLANT.

Grossier même, absolument gothique!

M. LOVEMORE, *riant*.

Vous déranger, Madame! ce seroit faire penser que nous vivons ensemble comme Sir Constant & sa femme.

femme. Je les compare à deux coqs armés, toujours prêts à se combattre, à se blesser mutuellement.

Sir BRILLANT, *éclatant de rire.*

Il a ma foi raison.

M. LOVEMORE, *éclatant aussi.*

N'est-ce pas ?

Mistriss LOVEMORE.

Continuez, Messieurs ; les rieurs sont pour vous.

M. LOVEMORE, *tirant sa montre.*

Ah, morbleu ! j'aurai passé l'heure.... non ; mais elle me presse..... Vos ordres pour la cité, Madame ?

Mistriss LOVEMORE.

Mes ordres ! Eh, Monsieur, je n'ai point d'ordres à vous donner !

M. LOVEMORE.

Je vais chez mon banquier, ce vieux fou de Discount.....

Sir BRILLANT.

N'a-t-il pas été membre du parlement ?

M. LOVEMORE.

Oui, le pauvre homme ! son élec-

tion faillit à le ruiner ; chaque voix lui coûta une tonne de vin. Où allez-vous, Sir Brillant, puis-je vous mener?

Sir BRILLANT.

Vous me jetterez dans la rue Saint-James, si vous voulez.

M. LOVEMORE.

Avec plaisir. Mistriss Lovemore, votre plus obéissant. . . . . Ai-je là quelqu'un? . . . . Madame, sans cérémonie, je vous prie; votre serviteur.
(*il sort en chantant.*)

Sir BRILLANT, *bas à Mistriss Lovemore.*

Vous le voyez, Madame; ce n'est pas moi qui le fais sortir : je ne vous prive point de sa présence. J'ai l'honneur de vous assurer de mon respect. (*à part, en s'en allant*) Je l'aurai, cela est clair. Sir Brillant, profitez de vos avantages, un peu d'attention, & l'affaire est faite. (*il sort.*)

SCÈNE XIII.

Mistriss LOVEMORE, MOUSSELINE.

MOUSSELINE, *accourant.*

MADAME appelle-t-elle ?

Mistriss LOVEMORE, *se promenant, sans prendre garde à elle.*

Etre insultée si cruellement ! Que d'aisance, de liberté, d'audace ! Quel air, quels propos !

MOUSSELINE.

Si j'étois à votre place, Madame, je veux mourir tout-à-l'heure, si je me désolois pour cela.

Mistriss LOVEMORE.

Quoi ! que voulez-vous dire ?

MOUSSELINE.

Oh ! j'ai tout entendu.

Mistriss LOVEMORE.

Avez-vous eu l'insolence....

MOUSSELINE, *interdite.*

Madame.....

Mistriss LOVEMORE.

Après tout, que m'importe !

MOUSSELINE.

Croyez-moi, Madame ; la vengeance est bien douce ! Comment conservez-vous de la tendresse pour un mari qui ne vous montre pas seulement des égards ? Oh ! comme il me le payeroit !

Mistriss LOVEMORE.

Je vous défends de parler contre votre maître ; je vous défends d'oser me donner des avis. Je n'ai besoin ni de vos conseils, ni de vos impertinences. (*elle continue à se promener.*)

MOUSSELINE, *avec dépit, tout bas.*

Là ! intéressez-vous aux chagrins d'une maîtresse ! voila comme elle vous traite ! L'ingrate, l'inhumaine créature ! A qui diantre en a-t-elle ? Je lui parle pour son bien, tenez ! elle me querelle !

Mistriss LOVEMORE, *se parlant à elle-même.*

Me plaindre de sa conduite ; rendre public le secret de ma maison ; nous exposer tous deux à devenir le

fujet de l'entretien, de la plaifanterie d'une ville avide de nouveautés; ce feroit juftifier les dégoûts de mon mari, exciter fa colère, changer fon indifférence en averfion. Plaider, fe féparer! Ah! s'il fe peut, évitons cet éclat. Mais, comment fupporter?... Je ne fçais que faire.

MOUSSELINE. [*à part.*]

Se parler à elle-même, pendant que je fuis là! j'enrage! ne pas être plus familière, plus confiante, négliger une amie telle que moi! Si je pouvois..... (*haut*) Me parlez-vous, Madame?

Miftrifs LOVEMORE.

Si je tentois..... pourquoi non? Mouffeline......

MOUSSELINE.

Ah, je refpire! Madame.....

Miftrifs LOVEMORE.

Vous avez entendu Sir Brillant; il foutient que Monfieur Lovemore ne connoît point la veuve Belmour?

MOUSSELINE.

Bon, Madame! il ment comme la

Françoise qui vous vend des modes! Monsieur y va, je le sçais, j'en suis sûre; je veux mourir tout-à-l'heure, si cela n'est pas vrai; William me l'a dit sous le sceau du secret.

Mistriss LOVEMORE.

Bonté du ciel, inspirez-moi! hazarderai-je une pareille démarche? Oui, je m'y détermine. Mousseline, allez, qu'on apprête ma chaise, faites appeller mes porteurs.

MOUSSELINE.

Votre chaise, Madame? vous la voulez à présent? Est-ce que...... Sortez-vous, Madame?

Mistriss LOVEMORE.

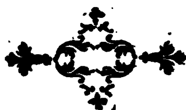
Finissez vos questions, faites ce que je vous ordonne. Je descens, apportez-moi un mantelet dans la salle en bas. (*elle sort.*)

MOUSSELINE, *seule.*

Hum! le vent vient de changer. Cette maîtresse-là me forcera de lui donner congé. Ne pas me dire ses desseins! mais la tête lui tourne; elle est si triste, si solitaire! je me noyerois plutôt que de vivre comme elle.

Le monde me plaît, la société m'enchante ..... Ah, bon Dieu! j'oubliois que Mistriss Margery vient ce soir à mon assemblée; je l'en aurois volontiers dispensée; jamais femme-de-chambre n'eut moins le bon ton; elle est si façonnière, si précieuse, toujours la même! une petite bourgillone, bassement économe; on ne peut lui faire augmenter son jeu. Je m'étonne que cette plate bégueule pense que je m'avilirai à faire sa partie. Un shilling, fi! jouer un shilling la fiche; ah, l'horreur!

Fin du premier Acte.





ACTE SECOND.

Le Théâtre représente une pièce de l'appartement de Sir Constant. (il entre.)



SCÈNE PREMIÈRE.

Sir CONSTANT, *seul.*

UNE voiture vient d'arrêter, on a frappé très-fort ; personne n'est entré, le carrosse est parti. Je veux sçavoir .... (*il appelle*) Hé ! Jonathan ..... Ma femme voit le plus grand monde, cela me plaît ; mais, chut ! j'en veux paroître fâché, surtout devant mes valets : ces marauds guettent toujours les secrets de leurs maîtres. Eh bien, Jonathan, viendrez-vous ?

(*Jonathan entre.*)

Sir

Sir CONSTANT *continue.*

Qui vient d'arrêter à ma porte ?

JONATHAN.

La duchesse d'Ouragan, Monsieur.

Sir CONSTANT.

D'Ouragan ! une femme de haute extraction, vraiment ! [*à part*] Les Duchesses visitent ma femme, cela m'enchante ! (*haut*) Que vouloit Madame la Duchesse ?

JONATAAN.

Je n'en sçais rien. Elle a laissé cette carte.

Sir CONSTANT.

Voyons la carte. (*il lit*) *La Duchesse d'Ouragan fait ses complimens à Lady Constant. Elle a quitté les champs, les chiens, les renards, & les nobles sauvages qui les suivent au bois. Elle avertit Mylady, que pendant le reste de la saison elle recevra compagnie tous les Mercredis.* Bien de l'honneur, Madame la Duchesse. Je ne me sens pas de joie ! tenir dans ma main la carte d'une Duchesse, écrite à ma femme ! Qu'avez-vous là ?

JONATHAN.

Les cartes de ce matin, Monsieur.

Sir CONSTANT.

De ce matin, tout cela ! [*à part*] Ce drôle m'observe, je crois ? Feignons. (*haut*) Ces maudites visites me déplaisent fort; tant de carrosses, tant de bruit..... c'est pour en mourir.... [*à part*] Oui, pour en mourir de plaisir ! Jonathan, je veux mettre ordre à cela, entendez-vous ? Voyons ces cartes.

JONATHAN.

Les voilà, Monsieur.

Sir CONSTANT, *lisant moitié haut, moitié bas.*

Mylady Riot. bon ! *Mistriss Banter.* pas grand' chose ! *La Duchesse de.....* bon ! bon ! *Sa Grâce.* autre Duchesse ! j'aime les Duchesses, moi. *Mylady Basset.* bien ! *Mylord John.* bien ! *La Comtesse* .... quel diable de nom ! une comtesse toujours. *Sir Richard. Sir Charles. Mylord* ..... *Mylady* .... cela se répète un peu. Et tout cela est venu ce matin, Jonathan ? Eh ! mais, c'est la moitié de la cour, pour le moins.

SCÈNE II.

FURNISH, *paroît.*

Sir CONSTANT.

Que voulez-vous, Furnish ?

FURNISH.

Moi, Monsieur ? rien du tout.

Sir CONSTANT.

Où allez-vous ? Que cherchez-vous ?

FURNISH.

Je vais dire aux porteurs de Mylady d'être prêts ce soir, pour rendre une quantité de visites indispensables, & très-pressées.

Sir CONSTANT.

Mylady sort ce soir ?

FURNISH.

Non, Monsieur, ses porteurs sortiront.

Sir CONSTANT.

Comment, ses porteurs.....

FURNISH.

Eh, ſans doute, Monſieur! le nègre marchera devant la chaiſe, avec ſon flambeau.

Sir CONSTANT.

Et qui ſera dans la chaiſe?

FURNISH.

Perſonne, Monſieur. *

Sir CONSTANT.

Ah! c'eſt la chaiſe qui rend les viſites? Jolie imagination, bonne folie! Voilà l'intimité des femmes du grand air; rien de plus riſible! [*à part*] Je ſuis bien aiſe que Lady Conſtant faſſe comme les autres. (*haut*) Je vous dis, Jonathan; je vous dis, Madame l'impertinente, que votre maîtreſſe laſſe ma patience. Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'une infernale cohue, un jeu du diable, un tapage inſupportable!

FURNISH.

Mylady vient, Monſieur.

---

* Cette façon de ſe faire écrire, eſt en uſage en Angleterre; & c'eſt la plus polie à Londres.

Sir CONSTANT.

Tant mieux, je vais lui dire mon petit sentiment.

SCÈNE III.

Lady CONSTANT, *les mêmes.*

Sir CONSTANT. [*à part*]

QU'ELLE est belle ! que de fraîcheur, d'éclat ! la charmante créature ! (*haut, & d'un ton dur*) Eh bien, Mylady ! je verrai donc tous les matins ma maison assiégée par vos créanciers ? cette maudite espèce.....

Lady CONSTANT.

N'en dites pas de mal, ce sont d'obligeantes & de fidelles créatures : on est sûr de les voir souvent. Que vouloient-ils ?

Sir CONSTANT.

La belle demande ! ils vouloient de l'argent, apparemment.

Lady CONSTANT.

Et sans doute, vous avez eu la bonté de leur en donner ?

Sir CONSTANT, [*à part*]

Autant qu'ils en ont demandé. Mais, motus. (*haut*) Payer vos créanciers, moi ? Morbleu, Madame, en m'épousant, pour qui m'avez-vous pris, s'il vous plaît ?

Lady CONSTANT.

Pour un autre moi-même, Monsieur ; mais je me suis trompée.

Sir CONSTANT.

Trompée ! enfer & furies ! ...... Vous êtes une ingrate. Que n'ai-je pas fait pour vous ? Ne suis-je pas devenu membre du Parlement pour vous plaire ? N'ai-je pas été pendant un mois aussi ivre que mon cocher, pour être élu ? N'ai-je pas supporté toutes les insolences d'une abominable populace, pour satisfaire votre vanité ? sans compter ce maudit discours que je m'avisai de faire ; Dieu sçait comme je le prononçai, & comme la chambre l'écouta ! je ne sçavois si j'étois sur ma tête ou sur mes pieds ..... quand j'y pense, j'enrage. .... Que diable avois-je affaire au Parlement ? Je me soucie bien de la nation, de ses intérêts !

Lady CONSTANT.

Eh ! qui vous parle de la nation, Monsieur ?

Sir CONSTANT.

Vous ferez bien de ne pas m'en parler. Mon pays m'est aussi indifférent que vos créanciers : & c'est tout dire. Si vous me tourmentez à ce sujet, un article dans la gazette, avertira tout marchand de Londres, que je ne suis pas votre caissier. Ventrebleu ! je ne prétends pas me ruiner pour les fantaisies d'une femme.

FURNISH.

Je proteste que de mes jours, je n'entendis de si basses expressions.

Lady CONSTANT, *aux deux valets.*

Sortez, tous deux.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Je suis content de moi ; j'ai soutenu la dignité maritale devant ces deux espions. La jolie, l'agréable femme ! & qu'elle parle bien !

Lady CONSTANT.

Me traiterez-vous toujours aussi durement, Monsieur ? me rendrez-

vous la vie inſupportable, par votre humeur ?

Sir CONSTANT, *d'un ton plus doux.*

Humeur ! j'aime prodigieuſement cette expreſſion. Humeur ! je ſuppoſe que dans le dictionnaire d'une jolie femme, le bon ſens, la raiſon, le jugement, doivent être placés au mot humeur. *Humeur*, en vérité !

Lady CONSTANT.

Vous pouvez jouer ſur le mot *, Monſieur ; mais, permettez-moi de vous le dire ; l'amour-propre eſt plus habile à nous déguiſer nos vices, que la malice d'un ennemi n'eſt adroite à mal interpréter nos vertus. Vous avez de l'humeur, Monſieur ; & cette humeur eſt inſoutenable.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Elle parle comme un ange. (*haut*, *d'un ton très-doux*) Madame, je n'en

* *Humour* en anglois, a la même ſignification qu'humeur en françois ; mais on s'en ſert auſſi pour exprimer la gaieté, une ſaillie, une plaiſanterie, l'agrément d'un ouvrage d'eſprit qui fait rire.

aurois pas, si..... si vous étiez raisonnable. Parlons sans nous fâcher..... traitons l'affaire paisiblement. Que penseroit-on de moi, dans le monde? là, comment jugeroit-on de mon esprit, si je vous laissois vivre à votre fantaisie?....

Lady CONSTANT.

Et pensez-vous que l'on approuve votre conduite à mon égard? prenez-y garde, Monsieur; en voulant se garantir d'une erreur, on tombe souvent dans celle qui lui est opposée.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Cette femme-là est admirable!

Lady CONSTANT.

Croyez-le, Sir Constant; s'il est un objet vraiment capable d'exciter la risée du public, c'est l'absurdité d'un prétendu Sage, qui adopte mille & mille travers, pour éviter un ridicule fantastique, enfant de sa propre imagination.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Je ne suis qu'un sot auprès d'elle, d'un mot elle sçait me confondre;

que n'ai-je le courage de lui dire la vérité ! mon cœur m'en presse..... (*haut*) Ecoutez, Madame; vous sçavez..... oui, vous sçavez, Mylady Constant, que..... je suis.... d'un bon naturel, & qu'au fond..... & tout ce qui sera en mon pouvoir..... tout ce qui sera raisonnable.....

Lady CONSTANT.

Ai-je jamais desiré ce qui ne l'étoit pas ? Est-il déraisonnable de tenir un grand état, quand on est noble & riche ? Est-il déraisonnable d'aimer la société, de se conformer aux usages du monde ? de donner aux autres, de se procurer à soi-même des plaisirs permis & décens ? Est-il raisonnable de se priver des douceurs de la vie, quand notre fortune nous offre les moyens de les goûter toutes ?

Sir CONSTANT. [*à part*]

Elle pense à ravir. Ah, si j'avois la moitié de son esprit !.... (*haut*) Terminons cette éternelle dispute ! Je veux vous obliger.... si une somme d'argent.... une somme moderée, peut vous satisfaire.... cent, deux cent guinées..... [*à part*] Pourquoi

ne lui en donnerois-je pas trois cent? je les ai sur moi. (*haut*) Si trois cent guinées peuvent rétablir la paix entre nous.....



SCÈNE III.

FURNISH, *les mêmes.*

FURNISH.

On vient d'apporter votre nouvelle parure, Madame.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Tout est perdu! la maudite créature nous écoutoit; c'est une langue..... Réparons le mal, crions, pestons, jurons. (*haut*) Trois cent guinées! pour les risquer sur une carte, n'est-ce pas? Et je vous les donnerois? Corbleu, Madame! me prenez-vous pour un sot, pour un imbécille?

Lady CONSTANT, *surprise.*

Cet homme perd la tête! sur quoi s'emporte-t-il?

Sir CONSTANT.

Depuis une heure, je vous le dis,

Madame; il faut changer de conduite. Oh ! vous cesserez de jouer, d'attirer chez-moi tous les fats de la cour, *tous* les impertinens de la ville, toutes les précieuses de Londres. Comment, morbleu ! pouvoir à peine entrer dans ma maison, être obligé d'en forcer la porte, sans cesse bloquée par une foule de singes en livrées ?

Lady CONSTANT.

Eh, bon Dieu ! d'où s'élève cette fureur ? à propos de quoi ?

Sir CONSTANT.

A propos, à propos.... [*à part*] Le diable m'emporte, si je puis le dire. Cette coquine de femme-de-chambre.... encore là, toujours là !.... (*haut*) A propos, Madame ; à propos de la raison. N'est-il pas honteux à une honnête femme, d'aimer mieux Quinola que son mari ?

Lady CONSTANT.

Vos procédés ne m'engagent pas assurément à vous donner la préférence sur lui.

Sir CONSTANT.

Toujours occupée de vos cartes !

si vous me faites la grace de me donner un héritier, à la place de ses yeux, vous lui mettrez deux as noirs sur le front.

FURNISH.

Ah, je sçais bien ce que Mylady devroit placer sur le vôtre !

(*Furnish. s'enfuit.*)

Sir CONSTANT.

Sortez vîte, insolente; sortez, ou craignez.....

Lady CONSTANT.

C'en est trop, Monsieur, vous lassez ma patience; toute la douceur de mon caractère, ne peut me faire supporter la bisarrerie du vôtre. Je ne m'attirai jamais ces scènes révoltantes. Vous vous emportez sans sujet; vos expressions sont grossières, vos procédés choquans; l'avarice & l'humeur vous dominent; vous avez une âme étroite, un cœur insensible. Je rougis de vos petitesses; j'ai honte de porter le nom d'un homme qui ne peut agir, ou parler, sans exciter le mépris d'une personne sensée !

Sir CONSTANT. [*à part*]

J'ai été trop loin, je suis une bête;

elle rougit d'être ma femme !.... Que dire à présent ?

Lady CONSTANT.

Je vous ai souvent proposé de nous séparer : vous avez senti la nécessité de ce projet, vous l'avez même approuvé ; j'insiste, Monsieur, sur son exécution.

Sir CONSTANT. [*à part*]

J'aimerois mieux mourir. (*haut*) Mais, écoutez donc ; vous tombez dans le défaut que vous venez de me reprocher. Faut-il être extrême ? (*d'un ton doux*) Je ne m'oppose pas absolument à ce que vous desirez.... Vous voulez jouer, voir du monde...... Eh bien ! dépensez.... mais ne prodiguez pas. [*à part*] Si elle me regarde, elle va tout deviner. (*haut*) Vous sçavez combien je crains d'être ridicule......

Lady CONSTANT.

Eh, vous êtes bien pis, Monsieur ! Vous consentites l'autre jour à une séparation, les articles furent écrits ; je vous conjure de les signer, de les signer à l'instant.

Sir CONSTANT, *embarrassé.*

Mais songez donc qu'alors votre fortune ne vous permettra plus ces dépenses excessives.....

Lady CONSTANT.

Elle me permettra d'espérer du repos, & je n'en puis goûter dans votre maison.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Malheureux sot que je suis! ai-je pu la fâcher, la révolter à ce point? (*haut*, *d'un ton caressant*) Quand je veux vous éloigner de ce dessein, c'est pour votre propre avantage. Vous dites que je suis brusque, emporté; & vous, Lady Constant.... (*d'un ton très-affectueux*) là, soyez juste, n'êtes-vous point un peu prompte? en s'expliquant, on pourroit s'entendre..... [*à part*] Je voudrois qu'elle me devinât. (*haut*) Je ne veux pas être un mari tyrannique, non; si vous sçaviez.... prêt à vous abandonner tout pouvoir, à me laisser guider par vous.....

FURNISH, *entrant avec précipitation.*

On vient de la part de Mistriss Lo-

vemore, demander si Mylady.....

Sir CONSTANT, *furieux*. [*à part*]

Encore interrompu ! le grand diable apporte ici cette furie toutes les fois.... J'allois lui dire, lui avouer..... (*haut*) Morbleu ! je veux chasser tous ces importuns valets, être souverain dans ma maison. Oui, ventrebleu ! je le veux, je le veux, vous dis-je.

Lady CONSTANT.

Un jour de Mars est moins changeant que l'humeur de cet homme ; c'est un tourbillon, une tempête !

Sir CONSTANT.

Je veux être le vent, l'orage, la grêle, la foudre, dans ma propre maison, si c'est mon plaisir. Je suis votre maître, Madame ; mort & damnation ! je le suis. Je ne me laisserai plus tourmenter par une femme, vaine, folle, prodigue, & sans respect pour son mari. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

Lady CONSTANT, FURNISH.

Lady CONSTANT.

Il est en démence, sa conduite est inexplicable.

FURNISH.

Odieuse, insupportable ! Il faut vous séparer, Madame ; ou n'espérez jamais d'être heureuse.

Lady CONSTANT.

Quel destin contraire, m'a fait rencontrer Sir Constant, m'unir à lui ? Rien ne peut adoucir ce naturel sauvage ! la raison, la décence, l'humanité, sont des qualités étrangères à son cœur. Il ne sçait ni faire le bonheur d'un autre, ni se rendre heureux lui-même ! Mais, laissons ce triste sujet. Que veut Mistriss Lovemore ?

FURNISH.

Sçavoir si Mylady sera visible ce matin.

Lady CONSTANT.

Je le ſuis pour elle, aſſurément! Viens, je vais lui écrire. Ah! de tous les malheurs, le plus grand eſt d'être la femme d'un homme ſans mérite!

SCÈNE V.

Monſieur LOVEMORE, Sir CONSTANT.

Sir CONSTANT.

ENTREZ, mon ami, entrez; vous n'avez point oublié notre rendez-vous? j'en ſuis charmé.

M. LOVEMORE.

Me voila prêt à remplir les devoirs de l'amitié.

Sir CONSTANT.

Vous êtes un digne homme, en vérité!

M. LOVEMORE.

Vous me faites honneur. Comment ſe porte Mylady?

Sir CONSTANT.

A merveille! jamais je ne la vis ſi

belle! Est-ce que nous ne venons pas d'avoir une autre dispute ?

M. LOVEMORE.

Tout-à-l'heure ?

Sir CONSTANT.

Dans l'instant. Mais, je vous ai promis une confidence .... je vous prie, soyez vrai. N'avez-vous jamais rien remarqué de particulier en moi ?

M. LOVEMORE.

Non, du tout! De ma vie je ne vis un homme plus ordinaire.

Sir CONSTANT.

Est-il possible ! même sur ce qui concerne ma femme, vous n'avez rien apperçu ?

M. LOVEMORE.

Quoi! que vous vivez mal ensemble ? ce n'est pas une singularité.

Sir CONSTANT.

Et moi, je vous dis que je suis un homme très-singulier !

M. LOVEMORE.

Non, ma foi!

Sir CONSTANT.

Je le suis, vous dis-je! & très-fort,

La plus étrange créature qui respire, est moins bisarre que moi.... Allons, vous l'avez bien vu ?

M. LOVEMORE.

Non, je vous le proteste ! Etes-vous jaloux ? je ne le crois pas.

Sir CONSTANT.

Jaloux ! fi donc ! Mylady Constant est une femme d'honneur ; elle pense bien, se conduit bien.... Vous n'y êtes pas ; ce n'est point cela.

M. LOVEMORE.

Eh que diable est-ce donc ?

Sir CONSTANT.

Ne pouvez-vous deviner ?

M. LOVEMORE.

Non, sur mon âme, non ! expliquez-vous ?

Sir CONSTANT.

Monsieur Lovemore, j'ai la plus grande confiance en vous..... mais, permettez, voyons si personne n'écoute. (*il va regarder à la porte.*)

M. LOVEMORE.

Quel caprice le tourmente ? quelle furie a pris possession de lui ?

Sir CONSTANT, *revenant.*

Vous ne vous feriez jamais imaginé qu'une pareille foibleſſe..... Je rougis à la ſeule idée. (*il détourne la tête.*)

M. LOVEMORE.

Allons, ſoulagez-vous, parlez, de quoi s'agit-il ? je puis vous donner des conſeils, peut-être !

Sir CONSTANT.

Ah ! c'eſt ce que j'attends de votre amitié ; l'affaire eſt délicate, & d'une eſpèce. [*à part*] S'il alloit me trahir, mon Dieu ! je n'oſerois plus me montrer !

M. LOVEMORE.

Vous héſitez trop, c'eſt offenſer mon amitié.

Sir CONSTANT.

Pardon, Monſieur Lovemore ; je vous eſtime, ſoyez-en bien ſûr ; mais... je crains.... il eſt une ſorte d'amis, qui, ſi vous dépoſez un ſecret dans leur ſein, le gardent, il eſt vrai ; mais prennent occaſion de votre confiance pour vous maîtriſer le reſte de vos jours.

M. LOVEMORE.

Ces amis-là, n'en méritent pas le nom. L'amitié eſt généreuſe, elle eſt noble dans ſes procédés. Une tendre ſympathie fait partager les peines d'un ami, & l'honneur engage à oublier un ſecret confié.

Sir CONSTANT.

Vous diſſipez mes terreurs ! ..... chut ! ... N'ai-je rien entendu ? Il me ſemble voir une ombre là, du côté de la porte..... la curioſité des valets eſt ſi ingénieuſe. (*il va regarder.*)

M. LOVEMORE.

Tant d'effroi, tant de précautions ! que diable a-t-il en tête ?

Sir CONSTANT, *revenant.*

Je me trompois, ce n'eſt rien. Mon cher Lovemore, vous allez être dépoſitaire du plus important ſecret..... qu'il paſſe du fond de mon cœur, dans les replis les plus cachés du vôtre. Que l'œil le plus perçant ne puiſſe le pénétrer. Mes inclinations ſe ſont fixées..... Mais, vous allez rire, vous moquer de moi !

M. LOVEMORE.

Eh non! continuez.

Sir CONSTANT.

On croiroit.... les apparences trompent.... je suis.... j'ai honte de le dire.... je suis amoureux.... très-amoureux!

M. LOVEMORE.

N'est-ce que cela? L'amour est une passion si naturelle.....

Sir CONSTANT.

D'accord; mais la mienne! je suis amoureux de.....

M. LOVEMORE.

Brisons vîte sur ce sujet. Mylady Constant pourroit découvrir que je suis dans votre confidence; elle me croiroit ligué avec vous, pour la chagriner; au nom du ciel! épargnez-moi des tracasseries, une querelle, l'inimitié d'une femme respectable.

Sir CONSTANT.

Cela s'appelle viser à une lieue du but. Vous ne me comprenez pas? écoutez....

M. LOVEMORE.

Non, pas un mot.

Sir CONSTANT.

Mais, laissez-moi donc vous dire....

M. LOVEMORE, *s'éloignant de lui.*

Je ne veux rien entendre. Je veux pouvoir jurer que je ne suis point d'intelligence avec vous. [*à part*] Elle apprendra que je désapprouve son infidélité, elle m'en sçaura gré, & le diable me sera bien contraire, si je ne profite de son dépit, & ne devient l'heureux vengeur de ses torts.

Sir CONSTANT, *courant après lui.*

Mais, écoutez. L'objet de ma passion, la charmante créature qui me séduit, dont les attraits m'enchantent, c'est....

M. LOVEMORE.

Je ne veux pas la connoître.

Sir CONSTANT.

Eh, vous la connoissez ! cette divine personne est.....

M. LOVEMORE.

Morbleu ! gardez votre secret.

Sir

Sir CONSTANT.

Eſt ma femme.

M. LOVEMORE, *ſe reculant avec ſurpriſe.*

Votre femme !

Sir CONSTANT.

Ma propre femme.

M. LOVEMORE, *levant les mains d'étonnement.*

Voila bien la découverte la plus inattendue !

Sir CONSTANT, *d'un air conſterné.*

Je ſuis perdu ! vous riez déja de ma ſottiſe ?

M. LOVEMORE, *du même ton.*

L'ai-je bien entendu ? amoureux..... de Mylady Conſtant.... d'elle ? de votre propre femme ?

Sir CONSTANT, *tout mortifié.*

Hélas oui ! n'augmentez pas ma confuſion, Monſieur Lovemore ; épargnez-moi. Je ſuis perdu, je le vois. Je n'oſerai plus ſoutenir les regards de perſonne.

M. LOVEMORE, *d'un air grâve.*

Je n'aurois pas cru cela de vous, Sir Conſtant.

Sir CONSTANT, *triſtement.*

Vous me trouvez bien ridicule; n'eſt-ce pas ?

M. LOVEMORE.

Que voulez-vous dire ? eſt-il ridicule d'aimer une femme de mérite ? quelle idée ? allons, reprenez votre joie. Pour imiter votre franchiſe, vous tirer d'inquiétude, & vous mettre à votre aiſe, je vais à mon tour vous confier un ſecret. Vous connoiſſez ma femme ?

Sir CONSTANT.

Eh bien !

M. LOVEMORE.

Eh bien ! je l'aime.

Sir CONSTANT.

Vous l'aimez !

M. LOVEMORE.

J'en ſuis fou.

Sir CONSTANT.

Quel conte ! vous badinez ?

M. LOVEMORE.

Rien n'eſt plus ſérieux; je l'adore, vous dis-je.

Sir CONSTANT.

Ah, je respire! donnez-moi votre main, mon ami; donnez-la moi. Cet aveu me transporte. Vous aimez votre femme? Cette foule de maîtresses que vous avez, est donc une ruse, une adresse, pour cacher à Mistriss Lovemore & au public.....

M. LOVEMORE.

Eh, sans doute! à Mistriss Lovemore sur-tout. Dès qu'une femme est sûre de l'affection de son mari, elle le regarde comme un ennemi vaincu, abandonne sa fortune au pillage, & met sa personne aux fers. Le pauvre diable est enchaîné pour le reste de sa vie.

Sir CONSTANT.

Cela est très-bien vu.

M. LOVEMORE.

Eh puis, le monde est si porté à railler! si on avoit le moindre soupçon de votre foiblesse, de la mienne; imaginez les brocards, les épigrammes, les vaudevilles, dont nous deviendrions le sujet!

Sir CONSTANT.

Voila ce que j'ai toujours redouté : aussi ai-je constamment querellé, tourmenté, impatienté ma pauvre femme, pour voiler mes sentimens & prévenir les soupçons.

M. LOVEMORE.

J'admire votre prudence : il n'est pas aisé d'en conserver dans tous les momens. Mylady Constant a de certains yeux.... d'un regard, elle éveille le desir.

Sir CONSTANT.

Eh, vraiment oui! mais je me garde bien......

M. LOVEMORE.

Il vous est aisé de résister ; presque sur le retour, vous pouvez maîtriser....

Sir CONSTANT.

Qu'appellez-vous *aisé*, *maîtriser*? si vous sçaviez combien il m'en coûte...

M. LOVEMORE.

Réellement?

Sir CONSTANT.

Je jouis d'une forte santé, Mon-

ſieur Lovemore ; je me ſens ma foi plus jeune que jamais.

M. LOVEMORE.

Eſt-il vrai ?

Sir CONSTANT.

Oui, ſur mon honneur ; mais ma femme ne s'en doute pas, voyez-vous ?

M. LOVEMORE.

Diſcret à ce point ! vous êtes un homme admirable !

Sir CONSTANT.

Circonſpect, au moins ! mais je ſuis éperduement amoureux, voila le mal. Toujours en tranſe, toujours tremblant d'être découvert, je gronde ma femme, il eſt vrai ; mais je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir des attentions pour elle.

M. LOVEMORE.

Des attentions ! & de quelle eſpèce ?

Sir CONSTANT.

Oh, de toutes ſortes ! Par exemple : elle vouloit ajouter à ſes diamans, elle me l'a dit ; je l'ai refuſé très-du-

rement ; mais j'ai vîte été chez le Joyalier, j'ai acheté ce qu'elle desiroit : on va lui apporter le petit écrin. . . . Rien de mieux imaginé ; un inconnu, qui s'enfuira. . . . . laissez-moi rire de sa surprise. . . . elle soupçonnera le diable, plutôt que moi . . . afin de mieux me cacher, je ferai le jaloux . . . . . vous approuvez cela, n'est-ce pas ?

M. LOVEMORE.

Modérément. [*à part*] Je ne voudrois pas qu'il fût jaloux de moi. (*haut*) En feignant de la jalousie, on en prend quelquefois ; fi ! ne faites point le jaloux. [*à part*] Cela me dérangeroit.

Sir CONSTANT.

Mon cher compagnon de tendresse, de souffrance, embrassons-nous ! Il me vient une bonne pensée ; nous pouvons nous aider mutuellement.

M. LOVEMORE.

Comment ?

Sir CONSTANT.

Nos femmes souhaitent mille choses, nous n'osons presque rien accorder ; mais si vous y consentez. . . .

M. LOVEMORE.

Eh bien ?

Sir CONSTANT.

Si vous voulez me ſervir....

M. LOVEMORE.

De tout mon cœur.

Sir CONSTANT.

Par exemple : Mylady Conſtant n'eſt pas en argent ; vous ſçavez qu'elle dépenſe noblement : je vais vous donner des billets de banque, vous les lui porterez. Vous lui direz qu'étant mon ami, honteux de ma lézine, & ſçachant les moyens de retirer cette bagatelle.....

M. LOVEMORE.

Auſſi politique que Machiavel!

Sir CONSTANT.

Le projet vous plaît ?

M. LOVEMORE.

La bonne tête ! [*à part*] capable d'acheter à grand prix, l'ornement dont elle eſt digne.

Sir CONSTANT.

Tenez, prenez ces trois billets de cent guinées chacun ; portez les lui,

offrez davantage, priez-la d'agir ſans façon avec vous; jurez que vous avez mille, dix mille guinées à ſon ſervice.

M. LOVEMORE.

Cela vaut fait. [*à part*] L'avanture eſt rare!

Sir CONSTANT.

Mon cher Lovemore, vous pouvez tout attendre de ma reconnoiſſance.

M. LOVEMORE.

Prenez y garde, je mettrai peut-être ce ſentiment à l'épreuve. [*à part*] Si je ne me trompe, il aura quelque choſe à me pardonner.

Sir CONSTANT.

Allez, courez, volez à l'appartement de ma femme; elle eſt chagrine, j'en ſuis touché; elle veut ſe ſéparer de moi, je frémis d'y ſonger. Parlez-lui, calmez-la, tâchez d'appaiſer ſa colère, banniſſez de ſon eſprit ces triſtes idées, amuſez-la, rendez-lui ſa tranquillité, ſa joie. Allez.

M. LOVEMORE.

Je l'amuſerai tant qu'il vous plaira,

mon cher ; & ſi je ne la laiſſe pas très-contente, ſur mon honneur, ce ſera ſa faute, & non pas la mienne.

Sir CONSTANT.

Là, mon plan de conduite eſt donc...

M. LOVEMORE.

Nouveau ! charmant ! il me plaît tout-à-fait !

Sir CONSTANT.

Je ne manque pas de tête, au moins !

M. LOVEMORE.

Non. Seulement on pourroit ajouter à cette excellente tête.... Allons, je fais mon affaire du reſte. Je vais chez Mylady. (*il ſort.*)

Sir CONSTANT.

Que le ſuccès vous accompagne, mon cher, mon très-cher ami ! Ce Lovemore eſt un homme bien ſerviable ! On vient : qui ſeroit-ce ? la voix de Sir Brillant.... le diable l'extermine ! il va chez ma femme ; je ne le veux pas ; il interromproit Lovemore ; l'affaire m'intéreſſe.... pendant qu'un ami m'oblige, cet étourdi....

je l'entends...... Sir Brillant, où allez-vous ? entrez ici, entrez, s'il vous plaît.



SCÈNE VI.

Sir BRILLANT, Sir CONSTANT.

Sir BRILLANT.

EST-CE qu'il n'eſt pas encore jour chez Mylady ?

Sir CONSTANT.

J'ai bien autre choſe en tête, que de ſçavoir s'il eſt jour ou nuit chez une femme.

Sir BRILLANT.

Cette indifférence pour la vôtre eſt impardonnable. Mylady Conſtant eſt belle, charmante ; elle connoît le monde ; elle a du goût, de l'eſprit, de la jeuneſſe, des grâces, un mérite ſupérieur.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Il ignore combien il me flate, en lui rendant juſtice. (*haut*) A-t-elle tout cela, Monſieur ?

Sir BRILLANT.

Qui en doute ? Mais eſt-elle viſible ?

Sir CONSTANT.

Elle eſt inviſible, inintelligible, incompréhenſible. Elle a des vapeurs, elle eſt mal, on ne la voit point, on ne lui parle point.

Sir BRILLANT.

J'en ſuis fâché ! j'avois une nouvelle à lui apprendre.

Sir CONSTANT.

Eh bien ! dites-la moi ?

Sir BRILLANT.

Vous connoiſſez Sir Henry ?

Sir CONSTANT.

Beaucoup.

Sir BRILLANT.

Le pauvre diable ! qu'il eſt à plaindre !

Sir CONSTANT.

A-t-il perdu au jeu ?

Sir BRILLANT.

C'eſt bien pis !

Sir CONSTANT.

S'eſt-il battu ? eſt-il bleſſé ?

Sir BRILLANT.

Ce ne ſeroit rien ; il pourroit en revenir.

Sir CONSTANT.

Eſt-il mort ?

Sir BRILLANT.

Pis ! vous dis-je. Il eſt amoureux comme un fou, comme un ſot ; mais devinez de qui ? je vous le donne en cent.

Sir CONSTANT.

D'une provinciale ?

Sir BRILLANT.

Non.

Sir CONSTANT.

D'une prude ſur le retour ?

Sir BRILLANT.

Non.

Sir CONSTANT.

D'une coquette ? d'une.....

Sir BRILLANT.

Non.

Sir CONSTANT.

D'une chanteuſe italienne ?

Sir BRILLANT.

Non.

Sir CONSTANT.

Du diable ?

Sir BRILLANT.

A peu près. De sa femme.

Sir CONSTANT, *déconcerté.*

De sa femme, hélas !

Sir BRILLANT

Ah, que Lovemore en rira !

Sir CONSTANT.

Croyez-vous ? [*à part*] J'ose à peine respirer; ses regards m'effraient, & ses propos me tuent.

Sir BRILLANT.

Je brûle d'entendre Lovemore sur cette affaire, lui, qui ne peut concevoir qu'un homme soit assez imbécille pour aimer sa femme.

Sir CONSTANT.

Oh ! il s'embarrasse de Mistriss Lovemore, comme moi de Mylady Constant.

Sir BRILLANT.

Ce malheureux Henry ! comme il sera contrarié, tracassé, tourmenté ! le tendre couple a fui les regards d'une ville profane. Philémon & Baucis

ſont aux champs. Le premier mois ſera rempli par l'amour ; l'ennui préſidera au ſecond ; le troiſième enfantera le dégoût, l'aigreur, & la haîne.

Sir CONSTANT, *d'un ton timide.*

Eſt-ce la marche de l'amour conjugal ?

Sir BRILLANT.

Oh très-aſſurément ! Mais vous paroiſſez triſte ?

Sir CONSTANT.

Moi ! point du tout ; cependant votre hiſtoire eſt aſſez lugubre.

Sir BRILLANT.

Pour Sir Henry, à la bonne heure ; mais pour nous.... Vous la conterez à Mylady.

Sir CONSTANT.

Oui, ſi je la vois.

Sir BRILLANT.

Puiſque je ne puis lui faire ma cour, je vous laiſſe....... Parbleu, Sir Conſtant, vous avez l'air ſombre ?

Sir CONSTANT, *de mauvaiſe humeur.*

Le diable m'emporte, ſi je ne ſuis pas très-gai.

Sir BRILLANT.

Aſſurez Mylady de mon reſpect, je vous en prie. Adieu. Je pars.

(*il ſort.*)

Sir CONSTANT, *ſeul.*

Le ciel en ſoit loué. Ce maudit fat! dans quel trouble ; dans quelle agitation j'étois en l'écoutant! mais il ne ſe doute de rien. Voici Lovemore.

SCÈNE VII.

Monſieur LOVEMORE, Sir CONSTANT.

Sir CONSTANT.

EH bien, mon cher! avez-vous réuſſi?

M. LOVEMORE.

Comme vous pouviez le ſouhaiter. Senſible à cette marque de mon attention, elle m'a poliment remercié, & s'eſt défendue longtems de rien accepter. Mais, perſuadée enfin par mes diſcours, conſidérant notre intimité, me voyant très-sûr de retirer

de vous cette somme offerte, elle a bien voulu, si je recevois son billet....

Sir CONSTANT.

Elle a pris les trois cent guinées? bon!

M. LOVEMORE.

Je vous remets sa reconnoissance.

Sir CONSTANT, *l'embrassant.*

Que je suis aise! quel service vous m'avez rendu! elle est bien contente de vous?

M. LOVEMORE.

Oui. [*à part.*] Mais je n'ai pas sujet de l'être d'elle. (*haut*) Que vois-je! ma femme ici? J'enrage.

Sir CONSTANT.

Oui, c'est elle, & la mienne aussi. [*à part*] Je veux observer comment il se conduit, pour ma propre étude.

SCÈNE VIII.

SCÈNE VIII.

Mistriss LOVEMORE,
Lady CONSTANT, *les mêmes.*

Lady CONSTANT.

VOUS voir hors de chez-vous, Madame, c'est une agréable nouveauté !

Mistriss LOVEMORE.

C'en est peut-être une aussi de vous rencontrer chez-vous ! & je me félicite de cet heureux hazard... Quoi ! Monsieur Lovemore, vous êtes ici ! Je vous croyois dans la cité ?

M. LOVEMORE.

Je n'irai que ce soir, Madame.

Mistriss LOVEMORE.

Je puis donc me flater que vous dînerez avec moi ?

M. LOVEMORE.

Ah Seigneur ! peut-on tourmenter ainsi ? ...... Ne vous ai-je pas dit que je ne sçais ?

Sir CONSTANT. [*à part*]

Il faudroit qu'elle fût diablement fine, si elle devinoit son amour. Bien! fort bien!

Lady CONSTANT.

Comme Monsieur Lovemore est d'un naturel très-obligeant, pour vous faire plaisir, il dînera chez lui, j'en suis sûre. Par une raison contraire, Sir Constant ne sortira pas; j'en jurerois.

Sir CONSTANT, *brusquement.*

Je sortirai, s'il me plaît; je resterai, si je le veux. (*bas à Lovemore, en riant*) Elle ne se doute de rien!

M. LOVEMORE.

Non, ma foi! [*à part*] Le sot animal!

Mistriss LOVEMORE.

Votre carrosse est en bas, je vais renvoyer mes gens; vous voudrez bien me mener, n'est-ce pas Monsieur Lovemore?

M. LOVEMORE.

Si j'avois prévu.... assurément...: mais, Madame, j'ai des visites indispensables, je vais très-loin.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Ah, ah! il ne veut pas qu'on la voie dans son carrosse; il est encore plus prudent que moi. Observons.

Lady CONSTANT.

Madame, j'aurai demain une très-nombreuse assemblée; vous me feriez une grande faveur, si vous vouliez bien passer le soir avec moi.

Sir CONSTANT.

Demain, une grande assemblée? chose rare! n'en avez-vous pas tous les jours? Vous devriez imiter Mistriss Lovemore; voila ce qu'on appelle une femme sensée! elle sçait être seule. (*bas à Lovemore*) Dis-je bien? Hem!

M. LOVEMORE.

Toujours de mieux en mieux. Mesdames, je vous laisse. (*bas, à Lady Constant*) Gardez bien le secret. (*haut*) Mylady, je vous salue. (*à sa femme, en lui faisant une profonde inclination*) Madame, je vous souhaite le bonjour. Adieu, Sir Constant.

(*il sort.*)

Sir CONSTANT. [*à part*.]

Je viens de prendre une bonne leçon ! Jamais ma femme ne sçaura que je l'aime, (*haut*) Mesdames, je vous laisse aussi ; une affaire m'appelle. Mistriss Lovemore, j'ai l'honneur de vous saluer. (*à sa femme, en imitant Lovemore.*) Madame, je vous souhaite le bonjour. (*il sort.*)

SCÈNE IX.

Lady CONSTANT, Mistriss LOVEMORE.

Mistriss LOVEMORE.

VOILA deux agréables maris ! il faut en convenir.

Lady CONSTANT.

Je vous abandonne le mien ; mais il vous reste une espérance : Monsieur Lovemore est un homme très-poli, il a de l'esprit, est capable de réflexion ; il peut connoître ses erreurs, & les réparer. Mais Sir Constant est d'une grossièreté choquante ; jamais une femme délicate ne peut être heu-

reuſe avec un mari de ſon caractère.

Miſtriſs LOVEMORE.

La politeſſe que la froideur accompagne, entretient l'indifférence, & la rend plus ſenſible. Je deſire l'affection de mon mari, & non pas de vains égards. Venons au ſujet de ma viſite. Depuis peu, j'ai découvert une de ſes intrigues; elle m'inquiéte plus que les autres. J'ai formé un deſſein; avant de l'exécuter, je viens vous conſulter. Connoiſſez-vous une veuve, appellée Belmour?

Lady CONSTANT.

Miſtriſs Belmour?

Miſtriſs LOVEMORE.

Sir Brillant aſſure que c'eſt une perſonne très-reſpectable: mais vous ſçavez quelle foi.......

Lady CONSTANT.

En toute autre occaſion, défiez-vous de lui; mais, dans celle-ci, il ne vous en impoſe point, je vous l'aſſure.

Miſtriſs LOVEMORE.

Ah, Madame! ce que je ſçais d'elle & de mon mari....

M. LOVEMORE.

Je vous rends grâce, Madame: vous formez des souhaits pour mon bonheur, je le sçais; & le vôtre est aussi l'objet de tous mes vœux. William, de l'eau.

Mistriss LOVEMORE.

Vous feriez mon bonheur, en vous occupant davantage de vous-même. Monsieur Lovemore, craignez d'abréger vos jours. A quels excès vous vous livrez! à quel prix vous achetez des plaisirs frivoles & dangereux! Ces longues veilles vous abattent; votre pâleur me touche, & votre état m'afflige. Oui, en vérité!

M. LOVEMORE.

Mais, quelle folie! (*il se rinse la bouche*)

Mistriss LOVEMORE.

Vos yeux sont fatigués, vous refusez à la nature un repos qu'elle exige; les mets les plus délicats ne flatent plus votre goût......

M. LOVEMORE.

Pardonnez-moi, ma chère, j'ai très-bien dîné.

Mistriss

Mistriss LOVEMORE.

Vous n'avez pas mangé, Monsieur: un sentiment trop éclairé me porte à vous observer, pour que rien échappe à mon attention ; on peut en imposer à l'amour, Monsieur Lovemore; mais jamais à l'amitié.

M. LOVEMORE.

A boire. Mistriss Lovemore, je vous porte la santé de tous nos amis absens.

Mistriss LOVEMORE.

Je ne veux point mettre sous vos yeux, l'extrême négligence de vos affaires, les pertes considérables que vous faites au jeu, les regrets où le tems peut vous condamner : mais la mauvaise compagnie, dont vous vous laissez environner ; ces vils complaisans, nés dans la bassesse, ou ruinés par de honteuses extravagances, qui se soumettent lâchement à procurer aux autres des amusemens.... Eh, fi! sçavez-vous où l'habitude de les voir, de les entendre, peut vous conduire? Avec tant d'esprit, de raison, comment ne méprisez-vous pas.....

M. LOVEMORE, *se lavant la bouche, s'interrompt pour répondre.*

Pensez-vous, Madame, que mes principes....

Mistriss LOVEMORE.

Je vous rends justice, Monsieur; votre cœur est généreux, vos principes sont nobles; mais, en vous en écartant, vous risquez de les affoiblir, même de les perdre. Puis-je vous faire une question?

M. LOVEMORE, *toujours occupé de sa bouche.*

Comme il vous plaira, Madame.

Mistriss LOVEMORE.

Mettez la main sur votre cœur, & répondez-moi sincèrement. Croyez-vous n'avoir aucun reproche à vous faire?

M. LOVEMORE.

William, de l'eau.

Mistriss LOVEMORE.

Ai-je mérité le traitement que j'éprouve?

M. LOVEMORE.

William, ôtez tout cela, donnez-

moi un fauteuil ; je suis mal sur cette chaise.

Mistriss LOVEMORE.

Vous desiraies mon cœur ; je vous crus digne d'obtenir la préférence sur vos rivaux, & je pense encore, Monsieur, devoir m'applaudir de mon choix. Depuis notre union, j'ai mis tous mes soins à vous prouver ma tendresse ; vos froideurs ne l'ont pas éteinte, & si vous le vouliez, ces momens, où je ne puis retenir mes plaintes, seroient remplis par les douces expressions de ma reconnoissance.

M. LOVEMORE, *tourne le dos à la table, s'arrange dans son fauteuil, & commence à bâiller de tems-en-tems.*

De la reconnoissance, bon Dieu ! ma chère, vous..... vous ne m'en devez point.

Mistriss LOVEMORE ; *toujours à table.*

J'ai négligé le monde, tout ce qu'il a d'attrayant m'a peu flattée ; j'ai fixé mes regards sur vous seul. Vos goûts ont été mon étude ; vos intérêts, ma principale occupation. Les heures qu'une femme de mon âge perd à sa

toilette, je les ai passées dans mon cabinet, avec votre intendant, vos gens-d'affaires.....

M. LOVEMORE, *étendant les bras, & bâillant.*

Intendant, gens-d'affaires! vous dites vrai, ma chère, vous avez bien raison: je suis fort éloigné de vous contredire.

Mistriss LOVEMORE.

La fortune que je vous ai apportée, me mettoit en droit d'imiter Lady Constant, d'attirer chez-moi la ville & la cour: mais, vous voyant dissiper avec prodigalité, pour ne pas gêner votre dépense, j'ai restraint la mienne, & par mon économie, je vous ai fourni les moyens de vous éloigner davantage de moi.

M. LOVEMORE, *très-assoupi, laissant aller sa tête.*

Vous parlez au mieux.... très.... bien.... oui.... au mieux... vous... avez rai... son.... ma... chère...

Mistriss LOVEMORE.

Avoir raison, Monsieur Lovemore, auprès de vous, c'est un foible avan-

tage ! mais si vous convenez de la justesse de mes plaintes, pourquoi ne les feriez-vous pas cesser ?

M. LOVEMORE, *tombant de sommeil.*

Mais... oui... raison... plaintes.... cela est très-bien dit..... (*il s'endort tout-à-fait.*

Mistriss LOVEMORE.

Je ne vous demande plus des sentimens que votre inconstance n'a pu vous permettre de conserver. Comment, après tant de dissipations, d'infidélités, goûteriez-vous les douceurs paisibles, les simples amusemens que pourroit vous offrir votre maison ? Vous, qui à force de jouir sans ménagement, commencez à trouver tout insipide ; même, ces passions effrénées, que l'emportement de la jeunesse & le feu de l'imagination transforment en plaisirs... Mais, au moins, soyez mon ami ; payez ma tendresse par des égards, par un peu d'assiduité ; ne m'abandonnez pas tout le jour à la tristesse de mon cœur ; daignez..... (*elle se lève, le regarde, & s'apperçoit qu'il dort*) Hélas ! à qui s'adressent mes discours ? il ne m'en-

tend point ; l'ingrat ! cet homme est insensible ! Eh ! pourquoi donc m'obstiner ?... Je dois le haïr, le mépriser.... Non, un nœud sacré nous lie, mon devoir est de l'aimer, de ne point l'abandonner à l'égarement de son cœur ; d'y rappeller les sentimens de l'honneur, de m'efforcer de le rendre sage & heureux. Suivons mon projet. Lady Constant peut être prévenue ; n'importe, ses discours m'encouragent. Le portrait qu'elle m'a fait de Mistriss Belmour.... Essayons tout. (*elle s'arrête devant son mari, le regarde, & s'écrie :*) Ah, Lovemore, Lovemore ! qu'est devenu le tems où je vous étois si chère ? Ah, puissé-je perdre la vie, ou le voir renaître ! Allons : l'espoir n'est pas encore éteint dans mon cœur. (*elle sort.*)

M. LOVEMORE *s'agite en dormant, prononce des mots mal articulés, s'éveille peu-à-peu.*

Raison.... oui.... sans doute.... vous avez toujours.... raison... Non, ma chère ;... non... besoin de dormir... moi ! ... il n'étoit que ... deux heures... oh... vrai...

deux heures au plus . . . quand je suis rentré. . . Pardon . . . oui, un peu assoupi . . . comment . . . . si . . . je . . . vous écoute ? Bon ! jamais ; que diantre vous mettez-vous dans la tête . . . . Sir Constant, un sot . . . un imbécille . . . oh que non ! (*s'éveillant, frottant ses yeux.*) Que diable ! . . . . je m'endors, je crois ? . . . Comment dites-vous, Madame ? sûrement, vous parlez juste ; mais, comme je viens de vous le dire, on ne peut pas toujours . . . Me voila très - attentif . . . elle n'y est plus ! ma foi, le sommeil m'a surpris ! sa harangue . . . elle la reprendra . . . rien de perdu, tout se retrouve en ménage . . . . . Dissipons ce maudit engourdissement. Je ne sçavois où aller ; j'ai dîné avec ma femme ; me voila assoupi pour le reste du jour. (*tirant sa montre*) Quelle heure est-il ? voyons : six heures ! William . . . . . . eh ! vîte . . . .

WILLIAM, *entre.*

Monsieur ?

M. LOVEMORE.

Tenez-vous prêt ; je sors dans un instant. Mes gens sont-ils où vous sçavez ?

WILLIAM.

Oui, Monsieur.

M. LOVEMORE.

Allons donc. (*il récite des vers*) O belle Cythérée ! remplissez les vœux du plus zélé de vos adorateurs. Précédez mes pas ; que les grâces, les jeux, & les plaisirs, m'environnent ; daignez me prêter les armes & les attraits de l'aimable enfant, qui soumet l'univers à votre empire.

(*il sort.*)

SCÈNE II.

Le théâtre représente un grand cabinet d'assemblée dans la maison de Mistriss Belmour. On voit sa toilette, des livres, un clavessin ; Mignonette arrange la toilette, Mistriss Belmour lit tout-haut.

Mistriss BELMOUR, *lisant.*

HEUREUSE celle, dont l'humeur égale, & le front toujours serein, fera renaître demain, le plaisir qu'elle inspire aujour-

d'hui ; qui se plaît à contempler les charmes de sa sœur ; dont l'oreille n'est point blessée des soupirs qu'excite sa fille : qui attend, pour répondre à son époux irrité, que sa colère soit ralentie ; sçait cacher l'empire qu'il lui laisse ; commande sans orgueil, obéit sans contrainte ; aussi riante en cédant, que douce en imposant des loix. Sensible, élégant Pope !

MIGNONETTE.

Dieu conserve ma charmante maîtresse ! Quelle aimable humeur ! toujours gaie, toujours satisfaite, contente !

Mistriss BELMOUR.

Je me plais à parcourir ces caractères des femmes ; c'est une gallerie de portraits où l'on reconnoît & les autres & soi-même. Tenez, Mignonette, remettez ce livre.

MIGNONETTE.

Oui, Madame. Jettez donc les yeux sur votre toilette ; n'est-elle pas bien rangée ?

Mistriss BELMOUR.

Il me le paroît. A propos, ma

chanson ! Ah, la voila ! je veux l'étudier. (*elle va à son clavessin, chante, & s'accompagne un instant*) Je crois la sçavoir passablement. (*elle revient à sa toilette*) Voila des cheveux qui m'impatientent, celui-là veut toujours se séparer des autres ; il faut assujettir cette boucle ... Mignonette, sçavez-vous que ma chanson est très-jolie, & qu'elle est de la composition de Mylord Etherige ? (*elle reprend la chanson, & chante.*) Je veux la sçavoir parfaitement, avant qu'il vienne. (*elle chante encore*) Mignonette, sçavez-vous bien que Mylord Etherige me paroît assez supportable ?

MIGNONETTE.

Oui, Madame ; je le sçais.

Mistriss BELMOUR.

Est-il vrai ? sçavez-vous cela ?

MIGNONETTE.

Si j'en crois l'apparence, vous le trouvez plus que *supportable*.

Mistriss BELMOUR.

Réellement ! pensez-vous cela ? Je suppose qu'en suivant votre idée, vous croyez que je l'aime. Je ne sçais

trop ce qui en eſt ! je ne l'aime pas abſolument ; mais, après tout... ſi la fantaiſie m'en prenoit, je pourrois l'aimer un jour. Il a de la douceur, un eſprit inſinuant, un ton flateur, & une âme... ah, la plus belle âme ! vrai, je crois qu'il penſe. Et puis, il obſerve ſi bien le monde, en connoît ſi parfaitement les uſages, eſt ſi amuſant quand il les tourne en ridicule !

MIGNONETTE.

Vous tomberez dans ſes piéges, Madame ; je veux mourir, ſi vous n'y tombez ! Eh, ſans doute, ſa figure eſt aimable, ſon entretien varié, ſon humeur agréable ! mais, vous le connoiſſez ſi peu ! le caractère ſe dévelope-t-il en un mois ? (*Miſtriſs Belmour chante à demi-voix*) Vous ne m'écoutez pas, Madame ; pourtant j'ai de la prudence ; je regarde, je compare, je juge..., Là, voyez ! votre maudite chanſon vous occupe, mon zèle ne vous touche point ; c'eſt comme ſi je ne parlois pas.

Miſtriſs BELMOUR.

Oh, pardonnez-moi, Mignonette ; vous parlez admirablement ! mais

comme je sçais me conduire, & ne sçais pas ma chanson, vous voulez bien qu'elle ait la préférence sur vos sages avis. (*elle chante.*)

MIGNONETTE.

Je ne suis pas capable de me mêler mal-à-propos des affaires d'une maîtresse, Madame! mais je ne sçaurois vous cacher mes craintes. Pourquoi Mylord ne vous recherche-t-il pas publiquement? Pourquoi ses soins sont-ils un secret? Pourquoi les stores de sa chaise sont-ils baissés? Pourquoi ses porteurs entrent-ils dans la maison? Pourquoi le posent-ils précisément au pied de l'escalier, comme si... Que jamais le ciel ne m'accorde un mari, si je ne soupçonne un mauvais dessein à ce Lord!.... Je hais le mystère..... Chantez, Madame, chantez; méprisez mes discours; je suis prête à pleurer, moi, tant je crains que l'on ne cherche à vous tromper.

Mistriss BELMOUR, *revenant à sa toilette.*

Allons, me voila sûre de mon air. Comment suis-je aujourd'hui? pas

mal, fort bien, même! Ça, causons donc, Mignonette. C'est-à-dire que vous me croyez un peu folle, toute prête à me remarier, à épouser Mylord Etherige?

MIGNONETTE.

Il a surpris votre cœur, je le vois trop.

Mistriss BELMOUR.

Tout de bon! vous voyez cela? Peut-être je me marierai, peut-être aussi ne me marierai-je pas. Ce pauvre Sir Brillant, que deviendroit-il, si j'épousois son rival? Mais laissons ces misères-là.



SCÈNE III.

Les mêmes, un petit Nègre.

Mistriss BELMOUR.

QUE voulez-vous, Pompée?

POMPÉE.

Une Dame est là-bas dans sa chaise; elle souhaite avoir l'honneur de vous saluer.

Mistriss BELMOUR.

Comment se nomme-t-elle ?

POMPÉE.

Je ne lui ai pas demandé cela.

Mistriss BELMOUR.

Le sot ! Allez, qu'on la laisse entrer.

MIGNONETTE.

Si vous passiez dans la salle, Madame ; tout est en désordre ici.

Mistriss BELMOUR.

Qu'importe ! c'est une de mes amies, sans doute, que cet enfant n'a pas reconnue. Elle entre. Je ne sçais qui c'est.

SCÈNE IV.

Mistriss LOVEMORE, *les mêmes.*

(*Les deux dames se font de grandes révérences ; se regardent avec surprise, & mettent autant de froideur que de politesse dans leur premier abord.*)

Mistriss BELMOUR.

MADAME, l'honneur que vous daignez me faire....

Mistriss LOVEMORE.

Voudrez-vous bien, Madame, excuser une liberté.....

Mistriss BELMOUR.

Mignonette, approchez un fauteuil.... Madame.... (*elles s'asséyent.*)

Mistriss LOVEMORE.

La visite d'une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous, Madame, peut vous paroître extraordinaire, même importune.

Mistriss BELMOUR.

Non, Madame; elle me flate au contraire; votre air annonce......

Mistriss LOVEMORE.

Une affaire intéressante me force à blesser l'usage reçu; on ne s'introduit guère soi-même dans une maison où l'on est parfaitement étrangère.... je vous prie d'excuser..........

Mistriss BELMOUR.

Dispensez-vous de cette apologie, Madame.... Mignonette, faites apporter du chocolat.

Mistriss LOVEMORE.

Permettez-moi de ne rien prendre.

Mistriss BELMOUR.

Mignonette, sortez. Madame, puis-je apprendre quel sujet me procure l'honneur......

Mistriss LOVEMORE.

Il est presque ridicule, en vérité! il peut vous donner de moi une opinion peu favorable, & sans Mylady Constant, je n'aurois osé.....

Mistriss BELMOUR.

Mylady Constant! elle est mon amie.

Mistriss LOVEMORE.

Elle vous a représenté sous des traits si avantageux, m'a fait une peinture si animée de votre obligeant naturel, que j'ai risqué une démarche..... Je viens éprouver, Madame, si ce caractère sensible, généreux, peut vous engager à ......à......

Mistriss BELMOUR.

A quoi, Madame?

Mistriss LOVEMORE.

A me rendre un important service. Consentirez-vous à me prêter votre secours....

Mistriss

Mistriss BELMOUR.

En tout ce qui me sera possible.

Mistriss LOVEMORE.

Avant de m'expliquer, oserai-je vous demander ce que vous pensez de Monsieur Lovemore ?

Mistriss BELMOUR.

Monsieur Lovemore ? Je ne le connois pas.

Mistriss LOVEMORE.

Vous ne le connoissez pas !

Mistriss BELMOUR.

Lovemore ! Je ne me rappelle pas d'avoir jamais entendu prononcer ce nom.

Mistriss LOVEMORE, *se levant.*

Madame, il suffit ; je n'ai plus rien à vous dire, & ne veux pas vous troubler plus long-tems.

Mistriss BELMOUR, *la regardant aller..* [*à part*]

Son air, son ton, cela est étrange.... (*elle l'arrête*) Madame, vous venez d'exciter ma curiosité ; daignez reprendre votre place, & m'apprendre quel est ce Monsieur Lovemore....

Miſtriſs LOVEMORE, *d'un ton très-ému.*

Vous n'avez aucun intérêt à le ſçavoir, & je ſentirois une peine cruelle à m'étendre ſur un ſujet qui n'affecteroit que moi ſeule.

Miſtriſs BELMOUR, *l'obſervant d'un air ſurpris.* [*à part*]

Des ſoupirs, des larmes! ſa douleur me touche.... (*haut*) Eh! je vous en prie, Madame, expliquez-vous, dites-moi qui vous êtes?

Miſtriſs LOVEMORE.

Une femme, autrefois heureuſe, à préſent infortunée. Un jeune homme, formé pour plaire, uniſſant à l'extérieur le plus attrayant, de l'eſprit, de l'honneur, des principes, ſçut enchaîner mon cœur. Mais après deux années de poſſeſſion, l'ingrat m'a retiré le ſien; une froide politeſſe, de vains égards, donnés à la ſeule bienſéance, ſont mon partage : pendant qu'une autre jouit de la douceur de le fixer.

Miſtriſs BELMOUR.

De le fixer, bon! eſt-ce qu'un homme ſe fixe? Si c'eſt là l'unique

sujet de vos peines, je crains de ne pas le traiter assez sérieusement pour vous plaire. Cependant, tout m'intéresse en vous, j'aimerois à vous servir. Mais, Madame, n'attachez-vous pas trop d'importance à un malheur si commun ? pardonnez ma franchise; un homme léger, est un homme fort ordinaire. L'inconstance d'un mari, est-elle donc un si grand mal ? le remède est facile; à votre place, je ne m'affligerois point du tout.

Mistriss LOVEMORE.

Vous ne vous affligeriez point, Madame !

Mistriss BELMOUR.

Pas le moins du monde. Si, sans avoir du goût pour une autre, votre époux vous montroit une froideur habituelle, il seroit à craindre qu'une stupide insensibilité ne se fût emparée de son âme : alors, je vous croirois sans espoir de le ramener ; mais le sentiment anime encore son cœur, la passion dont il est susceptible a seulement changé d'objet, elle n'est pas éteinte. L'homme qui sent, peut s'égarer ; mais il peut aussi revenir à la

voix qui le rappelle : l'esprit, la beauté, les grâces, ont conservé leur empire sur ses sens, & pour reprendre vos droits, Madame, vous n'avez qu'à vous servir de vos avantages.

Mistriss LOVEMORE.

Ah ! sans doute, il est susceptible de passion ; quelle femme ne lui en inspire pas ! son humeur volage l'emporte rapidement sur les pas de toutes celles.....

Mistriss BELMOUR.

Eh ! c'est tant mieux.

Mistriss LOVEMORE. [*à part*]

Avec quelle légéreté elle traite ce sujet !

Mistriss BELMOUR.

Il est facile à une aimable femme de fixer l'inconstance même ; mais elle doit plus attendre de sa conduite que de ses charmes. Les hommes aiment à changer, la variété leur plaît ; celle qui veut en fixer un, doit réunir en elle tous les caractères, se montrer toujours nouvelle ; l'ennui naît de la triste égalité. Il ne faut pas soupirer, il ne faut pas pleurer, Madame ; en

pareil cas, je m'en garderois bien.

Miſtriſs LOVEMORE.

Et ſi vous aimiez un ingrat, ſi ſa cruelle négligence ne détruiſoit pas votre tendreſſe, ſi vous le voyiez vous éviter, vous fuir, en chercher une autre ?

Miſtriſs BELMOUR.

Madame, oſerai-je vous dire ma penſée ? J'ai ſouvent obſervé qu'une femme tendre, s'exagéroit & ſes chagrins, & les torts de ſon mari. Elle auſſi s'exhale en plaintes, qui, avec un peu de réflexion, tourneroit ſa colère contre elle-même.

Miſtriſs LOVEMORE.

Quand on n'a rien à ſe reprocher, qu'une conduite exacte, une vertu ſans tache.....

Miſtriſs BELMOUR.

Ah, nous y voila ! j'aurois parié que vous auriez tenu ce langage ; cette folie nous eſt commune à toutes. Eh ! Madame, la vertu ſuffit-elle ? depuis long-tems, ni la vertu, ni la nature, ne plaiſent plus ſans le ſecours de l'art. La vertu n'attache point, ſi

l'agrément ne voile son austérité, & la beauté même est sans attrait, si les grâces ne l'animent.

Mistrifs LOVEMORE.

Mais, peut-on changer son caractère, s'en former un nouveau? je l'avoue, depuis deux ans, mon mari m'a vue toujours égale dans mes sentimens, dans mes procédés.....

Mistrifs BELMOUR.

Et voila le mal; je vous le disois à l'instant. La triste uniformité est l'écueil où l'amour fait naufrage. Je jurerois que votre rivale est mille fois moins belle, moins charmante que vous. Je jurerois aussi qu'elle possède des talens, un art dont vous ne sçavez pas faire usage. L'avez-vous jamais vue?

Mistrifs LOVEMORE.

Cette question m'embarrasse.

Mistrifs BELMOUR.

Pourquoi? Parlez-moi sans réserve. Quelle sorte de femme est-ce?

Mistrifs LOVEMORE.

Madame.....

Mistriss BELMOUR.

Dites donc, est-elle si redoutable ?

Mistriss LOVEMORE.

On me l'a peinte comme une personne accomplie, & je crains bien qu'en effet son esprit & ses charmes....

Mistriss BELMOUR.

Bon ! ne vous allarmez pasde tout cela. Sans compliment, Madame, je ne crois personne en état de vous disputer un cœur, quand vous vous servirez, pour l'attaquer, de tous vos avantages ; j'ai bien peur que jusqu'à présent, vous ne les ayiez pas connus. Entrez dans la lice, Madame ; osez disputer avec votre rivale ; combattez hardiment ; tournez contre elle les propres armes dont elle se sert pour blesser votre cœur ; employez toutes vos forces, & soyez sûre de la victoire.

Mistriss LOVEMORE.

Pensez-vous sérieusement ?...

Mistriss BELMOUR.

Je pense, Madame, que l'art seul vous manque. Si les hommes étoient parfaits, la vertu, la douceur, la

modeſtie, les fixeroient; mais ils ſont extravagans & voluptueux, il faut ſe prêter à leur foibleſſe. Le vice ſe pare effrontément des dehors de la vertu; pourquoi l'innocence & la candeur n'oſeroient-elles emprunter l'air riant de la folie?

Miſtriſs LOVEMORE. [*à part*]

Elle eſt charmante! Sir Brillant & Lady Conſtant m'ont dit vrai; oui, je le crois.

Miſtriſs BELMOUR.

J'ai été mariée, Madame; & ma propre expérience m'a appris combien il eſt aiſé de conquérir un cœur, & difficile de le conſerver. Après avoir formé l'indiſſoluble nœud, sûre d'être aimée, on croit n'avoir plus de ſoins à prendre; on ſe dit: *il eſt à moi, pour toujours à moi*....

Miſtriſs LOVEMORE.

Mais, en effet, Madame, ne devroit-on pas le penſer? & ſi notre naturel nous porte vers l'égalité que vous blamez....

Miſtriſs BELMOUR.

Il faut le forcer, ce naturel, le plier

plier au moins. Voulez-vous attirer votre époux, l'enchaîner près de vous, jouir de la douceur de le voir sans cesse ? rassemblez tous les plaisirs autour de vous, & sur-tout, variez-les à l'infini. S'il vous a laissée triste, qu'il vous retrouve gaie; transformez-vous continuellement; soyez tout ce qu'il aime, tout ce qui peut lui plaire; qu'en jettant les yeux sur une autre femme, il n'apperçoive en elle qu'une légère partie de vous-même.... Mais, je suis une étourdie, j'en dis trop peut-être.

Mistriss LOVEMORE.

Non, vous me charmez, en vérité.

Mistriss BELMOUR.

A présent, je puis vous demander quelle obligeante personne m'a procuré l'honneur de vous voir, & vous a dit que Monsieur Lovemore venoit chez moi ?

Mistriss LOVEMORE.

Ne soyez pas offensée de ma sincérité, je vous en prie; il est vrai, je suis venue ici persuadée que vous le connoissiez beaucoup, que ses fréquentes visites....

Mistriss BELMOUR.

Ses visites ! & fréquentes encore ! assurément Mylady Constant n'oseroit avancer.....

Mistriss LOVEMORE.

Au contraire, Madame, elle vient de m'assurer qu'on m'avoit trompée.

Mistriss BELMOUR.

Je ne connois point du tout ce Monsieur Lovemore. Mais, Madame, quel intérêt..... On frappe, & très-fort..... permettez. (*elle sonne*)



SCÈNE V.

MIGNONETTE, *les mêmes.*

Mistriss BELMOUR.

Je ne veux voir personne, allez vîte, Mignonette, je n'y suis pas, entendez-vous ?

MIGNONETTE.

Mylord Etherige est entré, Madame. On ignoroit en bas le changement de vos intentions : on lui a dit que

vous y étiez. Il donne des ordres à un de ſes gens, & va monter.

Miſtriſs BELMOUR.

Courez, volez, qu'il m'excuſe; je ſuis incommodée, malade, très-mal; je ne puis le recevoir.

Miſtriſs LOVEMORE.

Souffrez que je vous laiſſe.

Miſtriſs BELMOUR.

Quoi, ſans m'inſtruire!... je n'y puis conſentir. Mignonette, allez lui dire que j'ai compagnie, que je ſuis en affaire.

Miſtriſs LOVEMORE.

Je vous en conjure, laiſſez-moi ſortir.

Miſtriſs BELMOUR.

Non: j'ai mille choſes à vous dire, à vous demander..... Je ne veux point voir Mylord. Reſtez, je vous en prie.

Miſtriſs LOVEMORE.

Vous m'en preſſez avec tant d'ardeur.... Je ne voudrois pas être vue.... Puiſque vous le deſirez ſi vivement, j'attendrai dans ce cabinet....

Mistriss BELMOUR.

Ah, que vous m'obligez ! Ce Lord me recherche ; vous allez voir comment je me conduis avec lui ; un amant, un mari, c'est à-peu-près la même chose. Entrez vîte, j'entends l'importun, & vais m'en débarrasser.

(*Mignonette entre dans le cabinet avec Mistriss Lovemore. Mistriss Belmour s'assied à sa toilette.*)

SCÈNE VI.

M. LOVEMORE, *superbement vêtu, paroît. Il a sur son habit une étoile en broderie, & le ruban de l'ordre. Il s'avance lentement, en regardant Mistriss Belmour dans son miroir de toilette ; elle l'y voit aussi, & dit :*

MYLORD Etherige ! Entrez, Mylord, entrez.

M. LOVEMORE.

* Dans la glace, paroît une céleste

* Vers de Pope, dans la Boucle enlevée.

image ; les yeux fixés sur elle, inclinée, attentive, elle répare ses charmes. . . .

Mistriss BELMOUR.

Je trouve l'application détestable. Je vous prie, Mylord, ai-je besoin de réparer mes charmes ? vous en parlez comme d'un vieux château tombé en ruine.

M. LOVEMORE.

Vous offrez plutôt l'idée d'un superbe palais ; le voyageur s'arrête, l'admire, & ne peut trop s'étonner de le voir inhabité.

Mistriss BELMOUR.

Quand je le voudrai, cet étonnement cessera.

M. LOVEMORE.

Qui en doute, Madame ?

Mistriss BELMOUR.

Pensez-vous qu'on s'empressât si fort ? . . .

M. LOVEMORE.

La préférence, assurément. . . . .

Mistriss BELMOUR.

Feroit un heureux . . . N'est-ce pas

ce que vous alliez dire ? Le choix eſt embarraſſant. Et puis, paſſer un bail pour la vie! me croyez-vous tentée de faire cette folie ?

M. LOVEMORE.

Quand vous auriez cette tentation, Madame, je ne vous en croirois pas moins raiſonnable : j'eſpérerois que peut-être... Mais, vous connoiſſez mon cœur ; ne me donnerez-vous point une occaſion de vous prouver combien il vous eſt tendrement attaché ?

Miſtriſs BELMOUR.

Ah, quel languiſſant berger! allons, laiſſons-là votre grand attachement. Si je vous diſois tout ce que je penſe à ce ſujet, vous ſeriez bien ſurpris.

M. LOVEMORE. [*à part*]

Que diable veut-elle dire ? formeroit-elle quelque ſoupçon ? (*haut*) Surpris ! Pourquoi, Madame ?

Miſtriſs BELMOUR.

Réellement, Mylord ; ſeriez-vous aſſez ennemi de vous-même pour baiſſer la tête ſous le joug du mariage ?... Mais, la queſtion eſt extra-

vagante, n'y répondez pas; je suis une folle, une étourdie.

M. LOVEMORE.

Ah, cette étourderie est la plus séduisante de vos qualités! elle s'élève du sentiment de votre âme, de la vivacité de votre esprit; elle ajoute à vos charmes, & les rend plus piquans.

Mistriss BELMOUR.

Cela est joliment dit! A ce que je vois, Mylord, vous êtes comme moi; la gaieté, l'enjouement, vous plaisent. Il faut en convenir, la vivacité est la source de l'amusement. Comment supporter une belle indolente, rêveuse, mélancolique; qui, tout le jour, végète, & ne vit pas; prononce à peine, *oui, non*; ou si elle s'anime enfin, fait gravement une plate question; parle de morts, de mariages, d'élection, de parti; puis se repose, se tait, à moins que la vue d'une mode nouvelle, ne la réveille & ne change l'ennuyeuse conversation, en un entretien plus insipide encore?

M. LOVEMORE.

En vérité, je crois voir, entendre, la maussade créature. Il faut en convenir, peu de nos Dames connoissent l'art d'amuser.

Mistriss BELMOUR, *imitant les femmes qu'elle peint.*

Avez-vous remarqué comment elles s'abordent à Ranelagh ? Une s'avance à petits pas, avec l'air de la réserve, affectant celui de la sérénité; une grande révérence, une plus profonde encore; puis, d'un ton froid, composé, *Madame, quel bonheur de vous rencontrer ! je proteste que jamais vous ne parutes si belle.* L'autre répond par une pareille fadeur, & puis la conversation tombe. Une troisième la releve : *Eh, bon dieu, Mesdames ! sçavez-vous l'accident qui vient d'arriver ? Ce pauvre Comte.....* L'histoire est interrompue par une quatrième : *Vous a-t-on dit, Mesdames, sçavez-vous le malheur de ma tante ?* Elle vous conte que sa tante a versé *dans le plus beau chemin du monde; on ne peut comprendre comment cela s'est fait.* Elle vous tue par ses détails, vous redit la con-

ſultation du Médecin, les propos de la malade, les lamentations de ſes parens, l'inquiétude de ſes amis, les cris de ſes femmes. Et puis, devinez? ſa maudite tante n'avoit rien du tout; elle ſe porte à merveille.

M. LOVEMORE, *riant*.

J'en ſuis bien-aiſe, la pauvre femme!

Miſtriſs BELMOUR.

Une autre admire un jeune Baronnet revenu nouvellement de ſes voyages; elle vous parlera tout le jour de ſes *belles dents*, de ſes *beaux cheveux*, de *l'air dont il ſe met : il a de ſi jolis chevaux, une voiture ſi galante, ſes gens ſont ſi bienfaits......* Là-deſſus, elle bâille, & demande des cartes.

M. LOVEMORE.

Ma foi, c'eſt peindre d'après nature!

Miſtriſs BELMOUR.

Mylord, ſçavez-vous bien que le jeu a banni l'eſprit?

M. LOVEMORE.

Et preſque la beauté, Madame. J'ai ſouvent admiré combien une carte

avoit de pouvoir ſur les traits d'une jolie femme. A l'aſpect de cette carte malheureuſe, les roſes de ſon teint ſe terniſſent, ſon front s'obſcurcit, l'éclat de ſes yeux diſparoît; les grâces qui badinoient autour de ſa bouche, les amours qui ſe jouoient ſur ſes joues, fuient, s'envolent épouvantés; la colère, le dépit, la fureur, prennent leur place; & la plus charmante des créatures, paroît la plus laide des furies.

Miſtriſs BELMOUR.

Sans compter les cris, les malédictions, les ridicules plaintes, les déplorables lamentations.

M. LOVEMORE.

Eh, quand par décence elles veulent ſe contenir, renfermer leur rage, la jolie grimace qu'elles font! c'eſt à effrayer leur ſinge. En honneur, Madame, j'ai vu un des plus terribles mots de la langue angloiſe, voltiger pendant une heure, ſur les pâles lèvres d'une beauté célèbre.... J'ai vu des grands yeux bleus, lancer au ciel des regards qui l'emportoient ſur le blaſphême. Et puis, les diſputes, les

commentaires, les aigres reproches.... *-Mylord, vous avez joué à faire horreur! -C'est vous, Madame... il vous a plu de me faire perdre...-Si vous aviez coupé... -Si vous ne parliez pas, Colonel...-Il falloit prendre... -Prendre! jamais... -C'étoit le jeu...-Non...-Pardonnez-moi, je sçais la règle. -Eh moi donc!.....* On s'attaque, on se défend, personne ne cède; la confusion & la discorde règnent, on est assourdi. Voila pourtant la société qu'on recherche, la bonne compagnie où l'on vit, où il faut vivre!

Mistriss BELMOUR.

Oui, le ridicule frappe, on le voit, on en rit, on se laisse entraîner, on fait comme les autres. Si on n'avoit pas la complaisance de laisser quelquefois dormir sa raison, on ne verroit personne. Jouez-vous, Mylord?

M. LOVEMORE.

Quand on m'en presse, quand la politesse l'exige; par goût, jamais.

Mistriss BELMOUR.

Je le crois; vous vous plaisez à cultiver les muses. J'aime à voir un

Pair du royaume, leur rendre son hommage, & mériter leurs faveurs.

M. LOVEMORE.

Vous me flattez.

Mistriss BELMOUR.

Non vraiment, votre chanson est très-jolie; je la sçais, au-moins, écoutez. (*elle chante*)

Belles, soyez attentives, je vous apprendrai l'art d'attirer tous les cœurs,
De les retenir facilement dans vos liens,
De rendre légères les chaînes de l'hymen,
D'écarter le soupçon, de bannir la tristesse.



Quand Junon emprunta la ceinture de Vénus,
De belle, elle devint charmante;
Acquit l'art d'émouvoir de douces passions,
D'allumer des feux, d'en entretenir l'ardeur.



Cet art prête aux yeux leur feu, leur magie;
A la voix, ces accens qui invitent à ravir un baiser;
De lui naît ce souris, qui éveille le desir;
Par lui, l'attrait du bonheur fixe auprès d'une belle.



Lui seul excite ce babil enchanteur, plus séduisant que la raison;
L'éloquente rougeur, ornement de la beauté;

Ces soupirs, ces sermens, ces tendres allarmes,
Ces courtes querelles, ces doux raccommodemens.



Belles, prenez la ceinture, employez un air flateur?
Que servent de beaux traits, si l'esprit ne les pare?
Fondez sur lui votre empire, & régnez.
Les ris, les jeux, les amours, & les grâces,
Enchaînés à votre suite, vous soumettront tous les cœurs.

M. LOVEMORE.

Mes vers vous doivent beaucoup, Madame; je les trouve charmans quand vous les chantez.

Mistriss BELMOUR.

Fi! je chante à faire peur, & je suis hideuse aujourd'hui! Comment me trouvez-vous? Ne vous avisez pas d'être sincère pourtant..... Je vous devine, vous étudiez un compliment, je les hais à la mort, je vous en avertis.... Mais, à propos de quoi prenez-vous l'hymen pour le sujet de vos chansons?

M. LOVEMORE. [*à part*]

Cette question m'embarrasse.

Mistriss BELMOUR.

On vous croiroit marié depuis dix ans. Junon, la tristesse, les ennuis, les chaînes. . . . .

M. LOVEMORE. [*à part*]

Commenceroit-elle à se douter..... je le crains. (*haut*) A-t-on besoin de sa propre expérience pour traiter un sujet si connu ? Quand vous le voudrez, Madame, le bonheur conjugal sera mon partage ; alors. . . .

Mistriss BELMOUR.

Allez-vous me tourmenter par d'odieuses sollicitations de mariage ? je ne veux pas vous écouter. Si je vous épousois, que deviendroit Sir Brillant ?

M. LOVEMORE.

Sir Brillant !

Mistriss BELMOUR.

Oui, Sir Brillant Fashion ! le connoissez-vous ?

M. LOVEMORE.

Non, & n'ai pas même envie. . . . Je vous demande pardon ; il est de vos amis, peut-être ?

Mistriss BELMOUR.

Oh, comme ça!

M. LOVEMORE.

De la façon dont j'en entends parler, je ne le choisirois pas pour être le mien.

SCÈNE VII.

MIGNONETTE, *les mêmes.*

MIGNONETTE, *accourant.*

Ah Seigneur! je suis hors de moi-même, effrayée!... la pauvre Dame! de l'eau, un flacon..... eh, mon Dieu! du secours.....

M. LOVEMORE.

La Dame! quelle Dame?

MIGNONETTE.

Cela ne vous regarde pas. Elle vient de s'évanouir, Madame; eh! vîte, votre flacon.....

Mistriss BELMOUR.

Je cours auprès d'elle. Adieu, Mylord; je ne sortirai pas; on vous verra.

ce soir, n'est-ce pas? Venez, Mignonette. (*elle entre dans le cabinet.*)

SCÈNE VIII.

Monsieur LOVEMORE, *seul.*

MORBLEU, je suis un infâme! j'ai honte de ma conduite, je rougis de mes desseins! Quoi! ne respecter ni l'innocence, ni le mérite! me parer d'un titre, de cet Ordre honorable, pour arriver à la fin détestable que je me propose! c'est être un monstre. Puis-je abuser de son aimable franchise, la séduire, la tromper?... Mais je brûle d'obtenir un bien desiré..... Si je ne me hâte, le hasard peut l'instruire...: elle est femme, un instant de foiblesse comblera peut-être mes voeux.... Mais, la livrer au regret, à la douleur! c'est une exécrable lâcheté..... & puis, supplanter Sir Brillant, mon ami, dont les vues sont honnêtes... O ma réfléchissante conscience, de quoi diable vous mêlez-vous? si je vous écoute, plus d'intrigues, plus d'amusemens: tout amant

amant vous dira, ma chère, *Je ne connois de loix que celles du plaisir.* J'ai des remords pourtant; oui, ma foi! je sens là quelque chose, au fond de mon cœur.... J'étois né pour être honnête avec les femmes; c'est la mienne qui m'a forcé de fuir ma maison: ses leçons, sa gravité.... Ah! qu'entends-je?.... fortune je te maudis, par tout ce qui est odieux; mon rival, Sir Brillant! il vient.... je ne puis l'éviter.... (*il appelle*) Mignonette, ouvrez-moi, (*il frappe à la porte du cabinet*) ouvrez-moi vîte.

MIGNONETTE, *en dedans.*

Vous ne pouvez entrer ici, Mylord; Madame vous prie de vous retirer, de sortir.

M. LOVEMORE.

Je puis arracher le ruban; mais cette chienne de plaque.... comment la cacher? (*il met son chapeau dessus.*)

SCÈNE IX.

Sir BRILLANT, M. LOVEMORE.

Sir BRILLANT.

MADAME, permettez.... Quoi, c'eſt Lovemore ! Lovemore ici !

M. LOVEMORE.

Votre ſerviteur, Sir Brillant.

Sir BRILLANT.

Je ne m'attendois pas... comment, par quel hazard....

M. LOVEMORE.

Un intérêt preſſant, m'obligeoit à vous chercher ; j'ai cru vous trouver ici ; on m'a fait entrer ſans m'avertir que vous n'y étiez pas... Ma foi, j'ai bien parlé de vous, ma viſite ne vous nuira pas, je vous l'aſſure.

Sir BRILLANT.

Et cet intérêt, quel eſt-il ? Mais quelle diable de façon de tenir ſon chapeau ! (*il le lui arrache.*)

M. LOVEMORE, *pouſſant un cri.*

Ventrebleu, prenez donc garde !

ah ! pour l'amour du ciel..... (*il met son mouchoir sur la plaque.*)

Sir BRILLANT.

Prendre garde ! à quoi ? qu'avez-vous ?

M. LOVEMORE.

Saisi subitement.... une douleur.... ah, ah !.... je me meurs !

Sir BRILLANT.

Pauvre garçon ! tu me parois mal ; assis-toi.

M. LOVEMORE, *criant toujours.*

Non, laissez-moi sortir ; ah, l'horrible douleur !.....Ah, ah !... rien de plus aigu !

Sir BRILLANT.

Mais, quelle douleur !

M. LOVEMORE.

Eh, le coup que ce mal-à-droit Lord m'a donné à la paume ! ah, ah ! je crois toujours sentir cette maudite balle..... quelque chose se forme..... ah !... laissez-moi passer, je vais me mettre au lit, demander du secours.... Ne me nommez point à Mistriss Belmour, pour votre propre avantage, ne me

nommez point ; je vous expliquerai... je vous ai fervi ... ah ! ... fûrement quelque chofe fe forme... adieu.

Sir BRILLANT, *feul.*

Que fignifie tout cela ? Miftrifs Lovemore, auroit-elle raifon ? lui, ici ! Je veux tout approfondir ... Je commence à le croire... *Quelque chofe fe forme !*

SCÈNE X.

Miftrifs BELMOUR *ouvre le cabinet.*

Sir BRILLANT, *courant à elle.*

MA chère Miftrifs Belmour !

Miftrifs BELMOUR.

Ah ciel ! qui vous amène ici ?

Sir BRILLANT.

Laiffez-moi me féliciter du plaifir de vous trouver chez vous.

Miftrifs BELMOUR.

C'eft comme fi je n'y étois pas ; allez vous-en, je ne puis refter avec vous.

Sir BRILLANT.

Madame, j'ai mille choses à vous dire.....

Mistriss BELMOUR.

Eh bien! vous me les direz une autre fois.

Sir BRILLANT.

Il vous importe de les sçavoir.

Mistriss BELMOUR.

Il m'est impossible de vous entendre. Une Dame vient de se trouver mal dans mon cabinet.

Sir BRILLANT.

Bon! tout-à-l'heure un gentilhomme en a presque fait autant ici. Mais, Madame......

Mistriss BELMOUR.

Osez-vous contester, Monsieur! résister à ma volonté! Sortez, je vous l'ordonne...... (*elle ferme la porte en dedans*) A présent, personne n'entrera.

SCÈNE XI.

Mistriss LOVEMORE, *sort du cabinet, appuyée sur Mignonette.*

MIGNONETTE.

VENEZ, Madame, venez; vous aurez plus d'air ici.

Mistriss BELMOUR.

Asséyez-vous, je vous prie. Eh bien! comment vous trouvez-vous?

Mistriss LOVEMORE.

Je n'ai pu soutenir cette odieuse fausseté, cette horrible infamie!....

Mistriss BELMOUR.

Que voulez-vous dire?

Mistriss LOVEMORE.

Quelle noirceur! ah, Madame, je vous le disois bien, que vous connoissiez mon mari!

Mistriss BELMOUR, *d'un ton fier.*

Moi! je connois votre mari?...

Mistriss LOVEMORE.

Ah! ne vous offensez point. L'indi-

gne qui vous quitte à l'instant.....

Mistriss BELMOUR.

Quoi! Sir Brillant?

Mistriss LOVEMORE.

Non, c'est.....

Mistriss BELMOUR.

Mylord Etherige!

Mistriss LOVEMORE.

Il n'est point Lord; ce feint Etherige est Monsieur Lovemore.

Mistriss BELMOUR.

Ah, grand Dieu! a-t-il été assez bas pour supposer un nom, un titre! quel piége! que lui avois-je fait? pourquoi m'en imposoit-il si lâchement?

MIGNONETTE.

Mon cœur me le disoit; je l'ai toujours regardé comme un malicieux démon.

Mistriss LOVEMORE, *pleurant*.

Voir celui que j'aimois, l'objet de toutes mes affections, de toutes mes préférences, se montrer indigne d'une tendresse que je crains de ne pouvoir

éteindre ! ah ce coup eſt terrible, & déchire mon cœur !

Miſtriſs BELMOUR.

En vérité, le mien eſt ſenſiblement bleſſé. Quelle ſurpriſe! préſenté chez moi par une femme diſtinguée... ah, la malheureuſe ! je ne ſoupçonnois pas une femme de pouvoir ſe prêter aux noirs attentats que les hommes forment contre ſon ſexe. Allez, Mignonette, portez mes ordres en bas; que jamais ma porte ne ſoit ouverte à ce vil impoſteur. Madame, je vous dois de la reconnoiſſance; vous me touchez, je vous plains à préſent de tout mon cœur. Il eſt affreux d'aimer un malhonnête homme !

Miſtriſs LOVEMORE.

Duſſé-je en mourir, je veux me ſéparer de lui; jamais je ne pourrai ſupporter ſa vue.

Miſtriſs BELMOUR.

Arrêtez. Ne formez point de vains projets; le dépit conſeille mal. Au fond, Monſieur Lovemore eſt votre mari, c'eſt un traître, un perfide; mais ce traître eſt aimable. J'ai ſuivi mon

mon premier mouvement ; votre intérêt refroidit ma colère, & change mes dispositions. Avant d'abandonner ce détestable mari, essayons s'il n'est pas possible de le ramener à l'honneur, à la raison. Il a de l'esprit. Lui connoissez-vous des qualités qui puissent compenser ses vices ?

Mistriss LOVEMORE.

Il avoit de la sensibilité, des vertus ; mais, qu'espérer à présent.....

Mistriss BELMOUR.

Tout, peut-être ! Vous venez de me rendre le plus important service, je veux m'acquitter: Venez, je vous ferai part de mon projet. Allons, reprenez courage. Voyez, j'ai perdu mon amant, je n'en suis pas plus triste : vous venez d'acquérir une amie, & peut-être vous fera-t-elle retrouver un époux ; elle le tentera au moins, & si vous la secondez, elle se flate d'un heureux succès.

Fin du troisième acte.



ACTE QUATRIÉME.

La Scène continue chez Mistriss Belmour, mais dans une autre pièce.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAM, MIGNONETTE.

WILLIAM.

Mais, je vous dis, Mistriss Mignonette. . . . .

MIGNONETTE.

Mais, je vous dis, Monsieur l'impudent. . . . .

WILLIAM.

Que mon maître. . . . .

MIGNONETTE.

Que ma maîtresse. . . . .

WILLIAM.

Est ici. . . . .

MIGNONETTE.

N'est pas au logis ; que jamais elle n'y sera pour un indi. . . . . suffit. Ah ! si je pouvois parler. . . .

WILLIAM.

Mais, à qui diable en avez-vous, petite ? vous voila dans une passion.... Vous avez entendu Mylord m'ordonner de venir. . . . .

MIGNONETTE.

Mylord ! un joli Lord, en vérité....

WILLIAM.

Oui, sûrement, il est joli, Mignonette.

MIGNONETTE.

Il est parti ; Dieu merci, il ne reviendra pas ; on ne veux plus ici de lui ; ni de toi ; cela est clair. Va-t'en.

WILLIAM.

Qu'est-ce que c'est donc que ce ton là ? ta maîtresse est une ingrate, & toi, une impertinente. En use-t-on ainsi avec des personnes de notre dignité ?

MIGNONETTE. [*à part*]

O l'insolent ! faut-il que je me taise... Allons, allons, que votre dignité passe la porte.

WILLIAM.

Oui, je m'en irai ; mais vous me rappellerez envain, je vous en avertis. Vous tournez la tête, vous me cachez vos larmes : sur mon âme je vous plains ! vous allez me perdre, & votre fortune aussi.

MIGNONETTE.

Veux-tu sortir ? faut-il que j'entende toutes tes platitudes ?

WILLIAM.

Oui, ma foi, votre fortune ! nous vous aurions protégées, introduites, avancées dans le monde : toi, par exemple, je voulois te retirer du service ; je t'aurois établie dans un petit appartement ; là, paisible, honorée les soirs de mes visites....

MIGNONETTE.

Si tu veux remporter tes deux yeux, sors, hâte-toi.

WILLIAM.

Mon maître & moi, nous sommes

si bons, si obligeans ! nous vous aurions rendu les plus heureuses créatures du monde, pendant un mois, pendant deux ; peut-être. Rejetter des amans si distingués, si agréables, chéris de leur nation, estimez dans les pays étrangers.

MIGNONETTE.

Menteur abominable ! veux-tu partir ?

WILLIAM.

Vous avez des yeux, Mignonette ; considérez mon air, mes traits ; où retrouverez-vous cette figure gracieuse ?

MIGNONETTE.

A Tyburn *, je l'espère.

WILLIAM.

Allons, ne vous désolez pas ; peut-être aussi nous serions-nous dégoutés de vous. Le règne de la beauté passe si vîte !... Vous nous auriez appellés monstres des déserts, crocodiles du Nil, lions de Libye, tigres de je ne sçais où....

* Lieu où l'on exécute les criminels.

MIGNONETTE.

Et je n'enfoncerai pas mes dix ongles sur ce sale visage....

WILLIAM, *la retenant loin de lui avec ses deux mains.*

Non, parbleu! si je suis le plus fort.

MIGNONETTE.

A l'aide! au secours! Quoi! personne ne viendra? Infâme, je veux t'étrangler. J'étouffe, je me meurs!

WILLIAM, *la tenant toujours.*

Des larmes! ah, je suis content! qu'elles coulent de rage ou d'attendrissement, peu m'importe; elles honorent nos adieux. Vous ne me verrez plus, ma chère; ne brisez pas votre cœur, n'employez pas vos jarretières à un funeste usage, ne me préparez pas des remords. Adieu, ma petite, adieu. (*il la lâche & s'enfuit.*)

MIGNONETTE.

Que le Diable emporte le maître, le valet, & tous ceux qui leur ressemblent.

SCÈNE II.

Le théâtre représente une salle chez Lady Constant.

Lady CONSTANT, FURNISH.

Lady CONSTANT.

ATTEND-ON la réponse ?

FURNISH.

Oui, Madame.

Lady CONSTANT.

Je n'ai pas besoin d'écrire ; faites dire à Mistriss Lovemore, que je me rendrai à son invitation.

FURNISH.

Cela suffit, Madame.

Lady CONSTANT.

Avez-vous envoyé chez Sir Brillant ?

FURNISH.

Oui, Madame.

Lady CONSTANT.

L'écrin est-il rendu ?

FURNISH.

A l'instant, Madame.

Lady CONSTANT.

Qui aviez-vous chargé de cette commission ?

FURNISH.

Une personne très-sûre.

Lady CONSTANT.

Cela est bon. Allez. (*Furnish sort.*)

Lady CONSTANT, *seule.*

Quelle audace ! Sir Brillant m'envoyer des diamans ! Il étoit présent quand mon mari me refusa ceux que je desirois. L'insolent ! oser m'écrire ! mais, n'a-t-il pas eu l'impudence de me tenir des propos hardis, de me parler de consolations ?...... Voila comment des maris bisarres, indifférens, sans esprit, sans prudence, en laissant voir à leurs amis combien ils prisent peu leur compagne, exposent une femme honnête, aux insultes d'un fat. C'est l'amour d'un époux, ce sont ses soins, ses égards, qui rendent sa femme respectable à tous ceux dont elle est environnée. Une pareille lettre peut-elle s'adresser à moi ?

(*elle lit*)

Acceptez ce léger présent ; un homme qui vous adore, ose vous l'offrir ; il n'attend, pour vous parler de son amour, pour vous en donner d'éclatantes preuves, que l'instant où il vous croira disposée à partager sa tendresse, à la rendre heureuse. La rendre heureuse ! odieuse expression, impardonnable témérité !.... Mais, pourquoi me révolter contre Sir Brillant ? il n'est digne que d'un profond mépris. Dissipons, s'il se peut, l'humeur que m'a donné cette aventure ; n'y pensons plus. Etre invitée chez Mistriss Lovemore ! cela est inconcevable. Depuis quand s'avise-t-elle..... (*elle lit un billet*) *Prie instamment Mylady*... cela est neuf! *un grand souper*... surprenant en vérité ! *vingt tables de jeu*... Mistriss Lovemore, jouer ! *une rout* * *dans sa maison*... c'est un songe ! *Elle souhaite ardemment ce soir la présence de toutes ses amies. Une affaire importante l'oblige à les rassembler chez-elle.* Je n'y comprends rien.

* C'est-à-dire, une assemblée nombreuse ; le jour d'une rout, tout le monde est admis. Ce mot signifie, tumulte, déroute ; il exprime du bruit, de la confusion.

SCÈNE III.

Sir CONSTANT,
Lady CONSTANT.

Sir CONSTANT.

LA voila ſeule : voyons ce qu'elle penſe de mon préſent ; ſi elle eſt de bonne humeur. Bonſoir, Madame.

Lady CONSTANT.

Bonſoir, Monſieur.

Sir CONSTANT.

Vous ne me paroiſſez pas fort gaie, Madame ?

Lady CONSTANT.

Et comme vous me donnez ſujet de l'être, cela vous ſurprend, n'eſt-ce pas ?

Sir CONSTANT.

Croyez, Lady Conſtant, que ſi vous vouliez. . . .

Lady CONSTANT.

Ah ! pour l'amour du ciel, ne recommencez point à me tourmenter ;

votre violence me fatigue à l'excès ; ces fréquentes altercations me tuent : on ne peut supporter des caprices insoutenables.

Sir CONSTANT.

Vous nommez caprice . . . Madame . . . . ne pas tout accorder, selon vous, c'est un caprice. Par exemple, vous vouliez des diamans . . . c'est une dépense considérable . . . & si je ne puis . . . . N'est-il pas vrai que vous desiriez une augmentation de pierreries ? . . .

Lady CONSTANT.

N'en parlons jamais ; de ma vie je ne vous troublerai à ce sujet.

Sir CONSTANT. [*à part*]

Là ! n'est-ce pas une diabolique contradiction ! elle les a, elle n'en parlera pas ; elle ne veut pas me donner la satisfaction de s'en parer !

Lady CONSTANT.

Demain matin, votre peine & la mienne finira, Monsieur ; on vous présentera les articles de notre séparation : un trait de votre plume, assurera notre commune tranquillité.

Sir CONSTANT.

Mais, mais écoutez. Comment?... Pourquoi?...? D'où vient?...

Lady CONSTANT.

Il m'est impossible de vous entendre, je n'ai pas un instant à perdre. Je ne quitterai pas votre maison, Monsieur, sans former le souhait de vous y laisser heureux. (*elle sort.*)

Sir CONSTANT, *seul.*

Il faut me déclarer, cela presse; je veux lui ouvrir mon cœur, je ne puis vivre sans elle. Pourquoi, pourquoi me suis-je efforcé de lui paroître insupportable? Je l'aime, je l'adore; elle règne dans mon âme, elle est le principe de toutes mes pensées, de tous mes sentimens; ne lui cachons plus l'ardeur qu'elle allume en mon sein. Je veux aller la trouver, lui dire à l'instant... oui, me jetter à ses pieds... avouer ma passion..... Mais, ces maudites suivantes l'entourent; cette coquine de Furnish, curieuse, bavarde, insolente.... Sçachons si elle est seule. Jonathan! Hé, Jonathan!

SCÈNE IV.

JONATHAN, *entre.*

JONATHAN.

QUE veut Monsieur ?

Sir CONSTANT.

Voyez où elle est, si personne n'est avec elle.... Eh bien ! obéissez-vous ?

JONATHAN.

Elle, Monsieur ! qui, s'il vous plaît ?

Sir CONSTANT.

Cet animal ne comprend rien ! Allez chez votre maîtresse.

JONATHAN.

Que lui dirai-je, Monsieur ?

Sir CONSTANT.

De quoi cette brute s'embarrasse ! Je vous dis d'y aller, de voir si...... sur-tout de prendre garde.... Non, restez ; il est inutile que vous y alliez.

JONATHAN.

Comme il vous plaira, Monsieur ;

[*à part*] Que diable a-t-il en tête?
(*il sort.*)

Sir CONSTANT, *seul.*

Ses femmes.... je puis les renvoyer. Mais, s'il vient une visite,.. je peux faire fermer la porte... Oui: mais les valets.... Lovemore m'abandonne. Cette séparation..... demain!... Parlons tout-à-l'heure... allons... Mais je m'exprimerai mal; ses regards m'intimideront; je resterai confus; mes remords, l'ardeur de mes desirs..... Il me vient une idée, je m'y arrête. Jonathan!..... cela sera mieux. Eh bien! viendra-t-il? Jonathan!

JONATHAN.

Monsieur.

Sir CONSTANT.

Vous plairoit-il de venir, quand j'appelle?

JONATHAN.

Je viens, quand j'entends, Monsieur.

Sir CONSTANT.

Approchez cette table. L'étourdi! avancez donc un siège... Je serai plus

hardi dans une lettre.... Reſtez, attendez.

JONATHAN.

Auroit-il une intrigue? tant mieux! c'eſt pour un valet un peu de fatigue & beaucoup de profit: l'un compenſe l'autre.

Sir CONSTANT.

Ces expreſſions ſont vives, tendres, paſſionnées; ce que je ſens, eſt mille fois plus fort encore.

JONATHAN.

A quoi m'amuſer? j'ai des feuilles hebdomadaires; autant lire cela que rien... Ah Seigneur! je ne puis m'empêcher d'en rire. Si la pièce n'eſt pas ſifflée.....

Sir CONSTANT.

Paix donc. [*à part*] Ce coquin rit, ſeroit-ce de moi? m'auroit-il deviné, ſurpris, entendu? (*haut*) Ecoutez, maraud; ſi jamais vous aviez l'inſolence de m'épier, vos oreilles ne ſeroient pas en ſûreté, je vous en avertis.

JONATHAN.

Moi, vous épier, Monsieur! à propos de quoi?

Sir CONSTANT.

A propos,... Que vous importe? Ne m'avez-vous jamais écouté?

JONATHAN.

De ma vie, je n'y ai songé; je vous le proteste, Monsieur.

Sir CONSTANT.

Qui vous excitoit à rire?

JONATHAN.

Le titre d'une pièce nouvelle.

Sir CONSTANT.

Et c'est....

JONATHAN.

Le mari amant; ou l'époux amoureux de sa femme.

Sir CONSTANT.

Que trouvez-vous donc de risible dans ce titre?

JONATHAN.

Ma foi, j'ai servi dans bien des maisons, je n'en ai point vue où l'on ait pu prendre un pareil sujet! Cela ne vaudra pas le diable!

Sir

Sir CONSTANT.

Retirez-vous. (*Jonathan sort*) La tête me tourne, morbleu ! devenir la risée de mes propres valets ... Mais le sort en est jetté ; n'écoutons que mon cœur, passons sur tout le reste... terminons ma lettre, ... je quitterai cette maudite capitale ; j'irai dans mes terres ... là, j'aimerai ma femme tant qu'il me plaira ; j'éviterai la malice, & la satyre ... Fermons la lettre. ... Hé, Jonathan !

JONATHAN.

Monsieur.

Sir CONSTANT.

Tenez, courez, volez : que personne ne vous voie la donner.

JONATHAN.

Oh ! laissez-moi faire. (*il s'en va.*)

Sir CONSTANT.

Je sens mon cœur débarrassé d'un poids.... (*Jonathan revient*) Déja de retour ? elle est sortie, sans doute !

JONATHAN.

Monsieur, vous avez oublié de mettre l'adresse.

Sir CONSTANT.

L'adresse .... il est vrai. [*à part*] Comment faire ? ce drôle m'embarrasse. (*haut*) Ah, je vois Lovemore! quel bonheur! Laissez-moi, Jonathan, je n'ai plus besoin de vous.

JONATHAN, *en s'en allant.*

Fort bien! il va le charger de sa commission. Depuis un peu de tems, ces gens du grand monde, prennent notre esprit, & s'emparent des affaires de notre département. Je n'aime pas cela.

SCÈNE V.

Monsieur LOVEMORE, Sir CONSTANT.

M. LOVEMORE.

Vous visiter deux fois en un jour, c'est vous prouver mon amitié.

Sir CONSTANT.

Je vous rends grâce, mon ami; oui, je vous remercie de tout mon cœur.

M. LOVEMORE.

Comment êtes-vous avec Mylady ?

Sir CONSTANT.

Tout aussi mal qu'auparavant. L'argent, les diamans, rien n'a réussi; elle est toujours de mauvaise humeur.

M, LOVEMORE.

Contre vous ? Pauvre mari ! je vous plains.

Sir CONSTANT.

Elle est obstinée, elle est haute, elle est... Mais n'a-t-elle pas raison ? l'ai-je bien traitée ? Cette séparation qu'elle veut... mon ami, je n'y puis consentir. Pour prévenir ce malheur, j'ai pris la résolution d'être vrai, de lui déclarer.....

M. LOVEMORE.

Quoi ! votre passion ?

Sir CONSTANT.

Oui. De lui découvrir mon secret; elle le gardera, je puis m'en reposer sur la générosité de son cœur. Je viens de lui écrire.

M. LOVEMORE.

Qu'a-telle répondu ?

Sir CONSTANT.

Rien encore, elle n'a pas ma lettre. La voici, elle eſt ſans ſuſcription. Je ſuis embarraſſé ; je crains que mes valets, les ſiens, ne faſſent attention à cette nouveauté. Moi, lui écrire, pouvant lui parler !...

M. LOVEMORE.

Vous avez raiſon ; cela peut paroître ſuſpect.

Sir CONSTANT.

Obligez-moi, mon cher ; mettez l'adreſſe : on la lui portera de votre part.

M. LOVEMORE.

Je m'en charge. Demain, à ſon reveil, elle l'aura

Sir CONSTANT.

Demain ! il ne ſera plus tems. Je veux qu'elle la reçoive tout-à-l'heure.

M. LOVEMORE.

Vous feriez mieux de me charger du ſoin de lui parler.

Sir CONSTANT.

Elle donneroit une réponſe verbale, & je ſouhaite qu'elle m'écrive. Les

écrits restent, voyez-vous ! Une preuve par écrit, cela est fort, cela engage ! je veux envoyer ma lettre....

M. LOVEMORE.

Sans vous donner au moins le tems de la réflexion ?

Sir CONSTANT.

Non ! je brûle de la sçavoir entre ses mains. Ecrivez l'adresse, mon ami.

SCÈNE VI.

JONATHAN, *les mêmes.*

JONATHAN.

SIR Brillant est en bas, Monsieur.

M. LOVEMORE.

Malédiction sur lui ! qu'il n'entre pas ; Jonathan, courez, arrêtez-le, amusez-le, impatientez-le ; faites-vous plutôt assommer, que de le laisser entrer.

Sir CONSTANT.

Il vaut mieux que je descende ; je vais lui dire que vous l'attendez chez vous : pendant ce tems, songez, ...

M. LOVEMORE.

Eh, vous le perdez en vains discours! il va venir nous interrompre. Cet homme m'a persécuté tout le jour.

(*Sir Constant & Jonathan sortent.*)

M. LOVEMORE, *seul.*

Mais, qu'il me sert bien, à présent! il me donne du tems..... oh l'heureux évènement! Tout s'arrangeoit au mieux, ce bon mari avoit tracé ma route, applani mon chemin: mais, cette fantaisie de se déclarer!... morbleu, c'est pour tout gâter! Un destin contraire me poursuit aujourd'hui; j'ai senti son pouvoir chez la jolie veuve! Et cette lettre... Que diable a-t-il pu écrire? voyons..... Mais la confiance de cet homme, l'honneur, la délicatesse.... Eloquente conscience! vous avez mille expressions: d'un mot, la passion vous fait taire. Amitié, cachet, excusez. (*il ouvre la lettre, & la lit tout bas*) Elle n'aura pas cette impertinente lettre. Non, Lady Constant, vous ne l'aurez pas! Hâtons-nous d'en écrire une autre: personne ne vient... bon! (*il écrit, en regardant souvent derrière*

lui) *touché mon cœur*; ..... pas mal! *long-tems adoré*; bien! *tendre retour*; très-bien! *mari* ... passable! *inhumanité*; bien dit! *ardeur*; au mieux! *sincérité*; à merveille! Ma foi! voyons tout du long. (*il lit*) *Pourquoi vous tairois-je, Madame, que vos charmes ont touché mon cœur? depuis long-tems je vous aime, je vous adore. Si j'osois me flater d'un tendre retour, je me croirois le plus heureux des hommes. Votre mari vous traite inhumainement, essayez, Madame; essayez combien la vengeance est satisfaisante; elle vous offre, à la fois, le plaisir de punir un ingrat, & la douceur de faire la félicité du plus sincère de vos adorateurs.* LOVEMORE. On pourroit mieux écrire; mais, pour une lettre d'amour, tout est bon!... Ah, je veux ajouter un mot. (*il écrit*) *Daignez me dire pour toute réponse: Il suffit, j'y penserai.* Diantre, cela est de conséquence!... vîte, un pain à cacheter... j'entends Sir Constant,... & l'adresse... ah, tout est fait!

SCÈNE VII.

Sir CONSTANT,
Monsieur LOVEMORE.

Sir CONSTANT.

J'AI crû ne m'en débarrasser de ma vie! Eh bien, la lettre! . . .

M. LOVEMORE.

Je n'ai pu l'envoyer, j'ai appelé vainement, personne n'a paru.

Sir CONSTANT.

Ce malheureux Jonathan! où étoit-il? Hé, Jonathan!

JONATHAN *entre.*

Que souhaite Monsieur?

Sir CONSTANT.

Pourquoi, quand on appelle . . . ! . .

M. LOVEMORE.

Ne le grondez pas, de peur de lui donner des soupçons. . . . . C'est moi qui vous demande, Jonathan; faites-moi le plaisir de porter cette lettre à votre maîtresse.

Sir

Sir CONSTANT.

Montez vîte, allez.

JONATHAN.

Monter, Monsieur! ce n'est pas la peine; Mylady est dans la chambre prochaine.

Sir CONSTANT.

Tant mieux! allez. (*Jonathan sort*) J'espère que cette lettre l'attendrira, touchera son cœur.

M. LOVEMORE.

Je le souhaite passionnément.

Sir CONSTANT.

Passionnément! que vous êtes bon! si elle réussit au gré de nos voeux, combien ma femme vous devra de reconnoissance! combien je vous en marquerai!

M. LOVEMORE.

Oh! vous m'en devrez moins qu'elle, assurément.

Sir CONSTANT.

Elle se plaît dans ce cabinet de livres: par une petite ouverture, je me suis ménagé le plaisir de la contempler souvent, sans être aperçu. Voyons

comment elle reçoit l'aveu de ma passion. Allons doucement.... vous pouvez regarder par le trou de la serrure....bon! elle est précisément assise de façon qu'aucun de ses mouvemens ne peut nous échapper. (*tous deux regardent*) La voyez-vous?

M. LOVEMORE.

Très-bien.

Sir CONSTANT.

Silence! elle tient la lettre... ah; comme le cœur me bat!

M. LOVEMORE.

Elle l'ouvre... [*à part*] Amour, je t'implore!

Sir CONSTANT.

Elle rougit.

M. LOVEMORE.

Tant mieux; c'est un favorable augure.

Sir CONSTANT.

Elle pâlit.

M. LOVEMORE.

Effet naturel du combat de deux passions.

Sir CONSTANT.

Elle rougit encore, bon !..... Mort & fureur ! elle déchire la lettre ! je ſuis perdu ! (*il quitte la porte.*)

M. LOVEMORE.

Elle la jette avec indignation..... [*à part*] Je ſuis perdu auſſi. (*il s'avance & ceſſe d'obſerver.*)

Sir CONSTANT.

Ah, Lovemore ! vous voyez... Oh, les ſuites, les ſuites de cela ! c'eſt pour en mourir.

M. LOVEMORE.

Je ſuis confondu, déſolé, de ce que je viens de voir.

Sir CONSTANT.

Une orgueilleuſe, une ingrate !...

M. LOVEMORE.

Ah la plus ingrate des femmes ! jetter loin d'elle, mépriſer une lettre ſi tendre !...

Sir CONSTANT.

Oui, une tendre lettre....

M. LOVEMORE.

Remplie des proteſtations les plus

ſincères, les plus touchantes. . . .

Sir CONSTANT.

Les plus paſſionnées ! exprimées dans toute la vérité de mon cœur ! lui avouer mes ſentimens, m'abaiſſer, me mettre à ſes pieds, & me voir repouſſé, dédaigné, traité comme un imbécille, comme un ſot. . . . .

M. LOVEMORE.

Oui, comme un ſot ! Eſt-il rien de plus révoltant ?

Sir CONSTANT.

A-t-elle ſouri, montré la plus légère marque de ſatisfaction ?

M. LOVEMORE.

Non ! du dédain, de la hauteur, une colère inſultante. . . .

Sir CONSTANT.

Oh, j'en mourrai, je crois. Mon ami, eſt-il rien de plus mortifiant ? Mépriſé d'une femme ! d'une femme que l'on aime, qui le ſçait. . . . .

M. LOVEMORE.

En honneur, c'eſt un évènement à donner l'envie de ſe pendre. [*à part, tapant du pied*] Le bel embarras où

je me suis mis! parbleu, je mérite bien ce qui m'arrive.

Sir CONSTANT, *l'embrassant les larmes aux yeux.*

Mon bon, mon sensible ami! je suis vraiment touché de vous voir prendre cette affaire si à cœur.

M. LOVEMORE.

Elle me fâche, elle m'humilie cent fois plus que vous ne pouvez l'imaginer.

Sir CONSTANT.

Quelle âme généreuse! c'est au-moins une consolation dans mon malheur, de compter sur un ami si zélé, si...



SCÈNE VIII.

Sir BRILLANT, *les mêmes.*

Sir BRILLANT.

PARDON, Sir Constant; on m'a dit, chez Lovemore, qu'il pourroit être.... Mais, le voila. Depuis deux heures, nous jouons aux bares. J'ai

une affaire à démêler avec toi : Parbleu, Lovemore, tu ne peux me refuser une explication sur l'étrange visite. . . . .

M. LOVEMORE.

Nous en parlerons demain.

Sir CONSTANT.

A présent, quelques soins nous occupent.

Sir BRILLANT.

Sur mon âme, vous avez tous deux l'air bien malade ! Lovemore vous fait-il un emprunt ? disputez-vous ensemble sur le tems, sur les intérêts ? Je ne suis pas fort en argent comptant ; pas trop satisfait de la conduite de mon honnête ami Lovemore ; mais, s'il s'agissoit de l'obliger, cet écrin est à son service. Voyez ces pierreries ! c'est un présent qu'on vient de me faire ; il est de prix, ma foi !

Sir CONSTANT.

Des diamans ! . . . voyons, ah ! ce sont. . . . .

Sir BRILLANT.

Des diamans à l'usage d'une femme, voulez-vous dire ? C'est ce qui me

confond. Un homme les a laissé chez moi .... La pauvre créature! quelle folie ! Croire me gagner par ce don !... D'honneur, c'est une extravagance où l'on ne comprend rien.

Sir CONSTANT, *bas à Lovemore.*

Les diamans que j'ai fait porter ce matin à ma femme ! les mêmes, te dis-je; par toute la fausseté d'une femme, ce sont eux !

M. LOVEMORE.

Bon, un présent ! votre vanité vous le persuade, Sir Brillant. Quelque femme les aura reçus d'une main inconnue, vous soupçonne d'une galanterie, qu'elle trouve impertinente, méprise le donneur, & renvoie le présent. Rien ne me paroît plus simple.

Sir CONSTANT.

Hum ! cela est assez apparent.

Sir BRILLANT.

Pas le moins du monde ! Peu de femmes rejettent les soins d'un homme aimable; de ma vie, on ne m'a renvoyé les présens que j'ai faits.

M. LOVEMORE.

Vous verrez qu'il n'a jamais rien donné. [*à part*] Quel fat!

Sir BRILLANT.

A qui diable en avez-vous *donc*, vous autres? Sçavez-vous que vous devenez très-méchante compagnie. Allons, Lovemore, sois gai. Où soupes-tu?

M. LOVEMORE.

Je n'en sçais rien.

Sir BRILLANT.

Et vous, Sir Constant?

Sir CONSTANT.

Nulle part, je fais diète.

Sir BRILLANT.

Mes chers amis, vous êtes insupportables, je vous en avertis.

Sir CONSTANT.

Mais, si nous avons des affaires ensemble?

Sir BRILLANT.

Que diable ne le dites-vous donc? Bonsoir, je vais passer chez moi, parcourir mes billets d'invitation, & voir avec qui je me consolerai de la

plate mine que vous me faites. Adieu. (*il sort.*)

SCÈNE IX.

Les mêmes.

Sir CONSTANT.

MORBLEU, je suis volé, trompé, joué, raillé, deshonoré ! Lui envoyer mes diamans ! Et mon argent, l'a-t-il aussi ? Ma femme, aimer Sir Brillant !... si je pouvois en être sûr, la convaincre de son crime, avoir des preuves... je serois... oui, je serois content.

M. LOVEMORE.

Vous avez raison, cela seroit consolant.

Sir CONSTANT.

Qui vient encore ?... c'est elle : oh ! nous allons voir....

M. LOVEMORE.

Laissez-moi fuir... [*à part*] Quel orage va tomber sur ma tête ! si je ne l'évite, je suis perdu.

Sir CONSTANT, *le retenant.*

Ah, ne m'abandonnez pas, mon digne ami! vous allez être témoin de notre éternelle séparation.

M. LOVEMORE, *se débattant.*

Non, non; après ce qui s'est passé, je ne puis supporter sa présence.

Sir CONSTANT.

Restez... la voila.

SCÈNE X.

Lady CONSTANT, *les mêmes.*

Lady CONSTANT, *d'un tòn fier.*

Je suis fort surprise, Monsieur Lovemore, que vous osiez paroître dans cette maison, après....

M. LOVEMORE.

Madame, je voulois ... c'est Sir Constant..... [*à part*] Que diable dire?

Sir CONSTANT, *brusquement.*

Monsieur Lovemore est mon ami, Madame; je prétends qu'il soit chez

moi, quand il lui plaît, quand je le trouve bon.

M. LOVEMORE. [*à part*]
Tout va se découvrir.

Lady CONSTANT.
Il est votre ami, Monsieur? Est-ce vous qui l'autorisez à manquer au respect qu'il doit à votre femme? Je m'étonne, Monsieur Lovemore, que vous ayiez eu l'audace de m'envoyer une pareille lettre! osez-vous bien emprunter le voile de l'amitié, pour couvrir de vils desseins?...

Sir CONSTANT, *en colère.*
Quoi? quel voile? quels desseins? C'est moi, Madame, c'est moi qui l'ai prié d'envoyer la lettre.....

M. LOVEMORE, *grâvement.*
Vous entendez, Madame; Sir Constant m'a prié....

Sir CONSTANT.
Oui, prié, conjuré! mais, il n'y a pas un mot de vrai dans la lettre, Madame; pas un seul mot.

M. LOVEMORE, *d'un ton très-affirmatif.*
Pas un mot de vrai, Madame.

Sir CONSTANT.

C'étoit pour vous éprouver, Madame ; une ſimple expérience. Je voulois ſçavoir comment vous feriez capable de vous conduire en pareil cas.

M. LOVEMORE, *froidement.*

Une ſimple expérience, Madame.

Lady CONSTANT.

Me croyez-vous faite pour être votre jouet, Sir Conſtant ? Et vous, Monſieur Lovemore, avez-vous pu vous prêter à cette baſſe feinte, à cette inſultante épreuve ? Un homme de ſens, un homme d'honneur, vous, être ſon complice ! me tendre un piége !

Sir CONSTANT, *outré.*

Un piége, dit-elle ? un piége ! elle appelle cela un piége !

M. LOVEMORE. [*à part*]

Il m'a heureuſement juſtifié ; je m'en tirerai.

Sir CONSTANT.

Il eſt inconteſtable, à préſent, que nous ne nous convenons point, Madame ; je ſuis prêt à ſigner, ſéparons-

nous ; je le desire, je le veux. Oui, ventrebleu ! je le veux.

Lady CONSTANT.

Ne vous emportez pas, Monsieur ; voila l'unique point sur lequel nous pouvons nous accorder.

Sir CONSTANT.

Si cette lettre fût venue d'une autre main, peut-être eût-elle été mieux reçue.

Lady CONSTANT.

Je ne daigne pas répondre à ce méprisable langage ; je suis au-dessus du soupçon, Monsieur.

Sir CONSTANT, *avec beaucoup de dédain.*

Oh, ne craignez pas mes reproches ! je vous parle pour la dernière fois.

Lady CONSTANT.

Tant mieux !

Sir CONSTANT.

Oui, pour la dernière fois de ma vie. Et pour la lettre, ingrate, soyez sûre que ... soyez bien sûre, qu'il n'y a pas un mot de vrai, pas une seule

expression.... rien, que vous deviez croire. Monsieur Lovemore sçait que c'étoit une plaisanterie. Votre *beauté*, *l'ardeur qu'elle inspire*, *passion*, *tendresse*, *flâme*; folie que tout cela! N'est-ce pas Lovemore?

M. LOVEMORE. [*à part*]

Grâce à sa sottise, je puis lever les yeux, parler! (*haut*) Madame, il faut convenir de tout; oui, c'étoit une plaisanterie.

Lady CONSTANT.

Poursuivez, Messieurs; aggravez tous deux cet insolent procédé.

Sir CONSTANT.

Une attrape, positivement une attrape! Rions-en donc, Lovemore.

(*il s'efforce de rire.*)

M. LOVEMORE. [*à part*]

Le plat animal!

Lady CONSTANT.

Je ne puis supporter une créature si ridicule! Ai-je là quelqu'un? ma chaise est-elle prête? Sir Constant, vous ne me reverrez jamais dans une maison dont vous serez le maître.

(*elle sort.*)

SCÈNE XI.

Les mêmes.

Sir CONSTANT.

NOUS avons bien ménagé cela ?

M. LOVEMORE.

Miraculeusement ! Je suis pourtant fâché de n'avoir pas mieux réussi.

Sir CONSTANT.

Ah, j'en suis désolé, moi ! mais, qu'y faire ? j'ai le cœur serré, en vérité, bien serré.

M. LOVEMORE.

Je suis loin d'être content, je vous le proteste. Mais, adieu.

Sir CONSTANT.

Quoi ! m'abandonner dans cette détresse ?

M. LOVEMORE.

Si Mylady Constant eût pris les choses comme je l'espérois, je veux mourir si j'avois bougé de chez vous ! mais, dans la confusion, les querel-

les, la discorde, convient-il.... (*il regarde à sa montre*) Neuf heures ! ma femme m'attend... permettez....

Sir CONSTANT.

Gardez-vous bien de m'imiter; n'allez pas lui dire que vous l'aimez.

M. LOVEMORE.

N'ayez pas peur.

Sir CONSTANT.

Vous voyez ce qui en arrive.

M. LOVEMORE.

Ne craignez rien, vous dis-je.... bonsoir. [*à part, en s'en allant*] Fortune, j'en suis quitte : mais si je me fie encore à toi, puissé-je me voir la victime de tes caprices !

Sir CONSTANT.

Adieu donc. Ecoutez, n'avouez jamais la vérité de la lettre.

M. LOVEMORE.

Soyez sûr du secret. (*il sort*)

Sir CONSTANT.

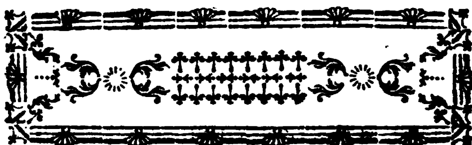
Mylady Constant, Mylady Constant !... Je veux la bannir de ma pensée.... Mais, le puis-je ? La rage, la fureur, l'amour... Non....

plus

plus d'amour ; je ſuis bien-aiſe que ma lettre.... Voyons, qu'en a-t-elle fait ? (*il va à l'ouverture*) Elle n'a pas daigné la ramaſſer : l'impertinente ! laiſſer à terre les témoignages de la plus ſincère ardeur.... Ah, morbleu ! ſi quelque valet..... courons vîte la reprendre. A l'égard de Sir Brillant, je lui parlerai : il ne fera pas le fat à mes dépens... Ce pauvre Lovemore ! je voudrois pouvoir reconnoître ſon amitié. Ah, Lady Conſtant ! qui m'eût dit... Je ſuis le plus malheureux chien.... Mais, allons chercher ma pauvre lettre.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIÉME.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de Mistriss Lovemore. Elle paroît dans la plus élégante parure. Mousseline la suit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOUSSELINE.

QUE je vous voye encore, Madame ! Mon Dieu, que vous êtes bien ! que cette coîffure vous fiéd, & que je sens de joie de voir tant de monde rassemblé chez vous !

Mistriss LOVEMORE.

Tu parlois juste ce matin ; ma conduite étoit insensée ; j'ai pris sur moi, je ne veux plus nourrir cette sombre mélançolie.

MOUSSELINE.

Je vous l'ai tant répété ! aucun homme ne mérite d'inspirer de la tristesse à une aimable femme. Monsieur veut courir ? pardi, laissez-le faire. On peut bien s'amuser sans son mari.

Mistriss LOVEMORE.

Comme vous l'avez *tant répété*, il est inutile de le dire à présent.

MOUSSELINE. [*à part*]

Hum ! encore un peu d'humeur. (*haut*) Tenez, Madame, en parlant de vous, & de Monsieur, tout le monde crioit : Le ciel la favorise, lui soit propice ! c'est une douce, une charmante dame ! maudit soit son mari ! puisse le ciel la délivrer d'une pareille brute, d'un vilain monstre !

Mistriss LOVEMORE.

Je vous défends de jamais vous exprimer ainsi.

MOUSSELINE.

Dame ! on disoit cela ; est-ce ma faute ? On sera charmé de vous voir prendre le dessus. Je ne me lasse point de vous contempler. Si belle, si parée ! Et ce bruit qu'on entend, ces

coups redoublés à notre porte, tant de carosses, ces voix confuses, toutes ces tables de jeu dans le grand sallon: ah, Madame, cela me donne une nouvelle vie!... Que cet habit est riche!... Oh! vous ne mettrez plus toutes ces laides petites robes... n'est-ce pas, Madame? elles seront pour moi.

Mistriss LOVEMORE.

On vient, voyez qui c'est.

MOUSSELINE.

Une Dame, inconnue.....

Mistriss LOVEMORE.

Descendez, & soyez attentive à remplir les ordres que je vous ai donnés. (*Mousseline sort.*)

SCÈNE II.

Mistriss BELMOUR.

Mistriss LOVEMORE, *allant à sa rencontre.*

AH! votre présence me ranime.

Mistriss BELMOUR.

Vous voila tout au mieux. Cette

étoffe est du meilleur goût, tout est parfaitement assorti; vous êtes charmante.

Mistriss LOVEMORE.

Trouvez-vous? Sous cette brillante apparence, je cache un cœur cruellement agité.

Mistriss BELMOUR.

Laissez-vous conduire, & je réponds de l'évènement. Vous me surprenez, vous n'êtes pas reconnoissable! Comment pouviez-vous négliger une figure si attrayante?

Mistriss LOVEMORE.

Vous êtes trop flateuse!

Mistriss BELMOUR.

Non, je suis vraie. Vous avez les plus beaux traits du monde, & la parure les met dans tout leur jour. Si vous les animez par un léger effort sur vous-même, si vous developez les grâces de votre esprit, l'impressionde cette aimable figure est certaine; elle charmera tous ceux qui vous verront; elle touchera les cœurs, même celui de ce mari, dont l'égarement passager..... L'avez-vous vu depuis que vous m'avez quittée?

Mistriss LOVEMORE, *soupirant.*

Mon Dieu, non !

Mistriss BELMOUR.

Ne reprenez pas ce ton. Vous espérez qu'il n'a point d'autre intrigue ? S'il rentre de bonne heure, soyez sûre du succès de mon projet. Avez-vous bien du monde ?

Mistriss LOVEMORE.

Autant qu'il m'a été possible d'en rassembler. J'ai lié les parties, & me suis échappée, pour venir vous attendre.

Mistriss BELMOUR.

Songez à ne pas vous écarter de mes avis. Que Monsieur Lovemore ne pénètre point votre feinte. Sir Brillant est-il ici ?

Mistriss LOVEMORE.

Oui, vraiment ! A propos, en rentrant, j'ai reçu un billet de lui. Rien de plus impertinent, je vous l'assure : il a l'impudence de me parler d'amour, avec autant d'ardeur que de hardiesse.... Vous allez voir.... qu'ai-je fait de sa lettre ?.... ah ! je l'aurai laissée sur ma toilette. Heu-

reusement pour l'auteur de cet odieux écrit, je me suis rappellé vos conseils: invité, comme les autres, il est accouru; l'insolent se croit sûr d'être écouté. Il vouloit m'entretenir; je l'ai engagé à jouer au whist.

Mistriss BELMOUR.

Assurément, deux amis de l'espèce de Monsieur Lovemore & de Sir Brillant, n'existèrent jamais! Quoi! s'aimer, & se tromper! se trahir mutuellement!

Mistriss LOVEMORE.

Je tremble que cet audacieux Sir Brillant, ne finisse sa partie, & ne vienne me chercher. Je ne dois pas éclater à présent. Ah! j'oubliois.... Lady Constant est ici; elle a fait une jolie découverte: Monsieur Lovemore est amoureux d'elle aussi.

Mistriss BELMOUR.

Est-il possible?

Mistriss LOVEMORE.

Vous en verrez la preuve.... On frappe... c'est mon mari! Je reconnois.... ah! comme le cœur me bat!

Mistriss BELMOUR.

Allons, du courage, de la fermeté.... Mais, par où m'échapper ?

Mistriss LOVEMORE.

Par ce petit passage .... eh, vîte ! il monte, j'entends sa voix.

Mistriss BELMOUR.

Je fuis ; je vous souhaite un heureux succès.

Mistriss LOVEMORE, *seule.*

Je suis dans une agitation, dans un effroi ... je tremble, en songeant aux suites que peut avoir ... Il n'est plus tems de délibérer.

SCÈNE III.

Monsieur LOVEMORE, Mistriss LOVEMORE,

Mistriss LOVEMORE.

MONSIEUR Lovemore, soyez le bien venu !

M. LOVEMORE, *sans la regarder.*

Madame, je vous souhaite le bon soir.

Mistriss

Mistriss LOVEMORE.

Déja rentré ! quelle nouveauté ?

M. LOVEMORE, *avec humeur.*

Je vous avois promis de venir, me voila ; est-il étonnant que je tienne ma parole ? [*à part*] Mistriss Belmour, me donner rendez-vous, & me fermer la porte ? cela est inconcevable ! Rompre si brusquement !

Mistriss LOVEMORE. [*à part*]

Ne pas tourner les yeux sur moi ! à quoi rêve-t-il en ce moment ?

M. LOVEMORE, *rêvant toujours.* [*à part*]

Ie ne sçais qu'y faire ? auroit-elle l'impudence de se moquer de moi ? Mistriss Belmour, vous pourrez me le payer. (*haut*) Ah ! (*il bâille, & se jette dans un fauteuil*) je suis horriblement fatigué.

Mistriss LOVEMORE.

Etes-vous indisposé ? J'espère que non, mon cher !

M. LOVEMORE, *toujours sans la regarder.*

Non, ma chère ! je vous rends grâce. Je suis très-bien ; fatigué seu-

lement ! on est si cahoté sur le pavé de cette maudite cité ! J'ai été toute l'après-dîner chez mon banquier ; le vieux fou m'a ennuyé à périr. . . . . . Où est William ? (*il bâille.*)

Mistriss LOVEMORE.

Avez-vous besoin de lui ? je vais sonner.

M. LOVEMORE.

Oui, je veux mon bonnet de nuit, ma robe. . . . (*il bâille de toute sa force*) Ah ! excédé, abattu. . . . .

Mistriss LOVEMORE, *affectant de rire.*

C'est l'air du logis ; je commence à croire qu'il vous est contraire, Monsieur Lovemore.

M. LOVEMORE.

Bon Dieu ! que dites-vous ? en aucun endroit je ne suis aussi gai ; je me plais fort ici ; oh, je suis très-heureux chez moi : (*il bâille*) on ne peut pas plus heureux. Que je meure, si je ne me crois le plus heureux mortel...

Mistriss LOVEMORE.

Quel conte ! Je sçais que vous inspirez la joie & le plaisir, par-tout où

vous vous présentez. Léger, vif, amusant, Monsieur Lovemore est l'âme de ses sociétés. Les femmes l'adorent, il sçait si bien leur plaire ! un souris à l'une, un compliment à l'autre, de petits soins pour celle-ci, des attentions pour celle-là : allons, convenez de vos talens ?

M. LOVEMORE, *éclatant de rire.*

Qui diable vous a dit cela ? Moi, léger, amusant !... Vous me raillez, Madame ; je suis flegmatique, en vérité ; je pense trop, cela m'appesantit. *L'âme des sociétés !* allons, allons, vous vous égayez à mes dépens. *Aimé des femmes !* ah, mon Dieu ! point du tout.

Mistriss LOVEMORE, *se promenant sur la scène.*

Comme vous voudrez, Monsieur. [*à part*] Quelle indifférence ! ne pas me regarder !

M. LOVEMORE *se lève, & se promène, ils se croisent.* [*à part*]

Je ne puis ôter cette Mistriss Belmour de ma tête.

Mistriss LOVEMORE. [*à part*]

Que de froideur ! quel mépris ! l'insolent ! semble-t-il que je sois près de lui ?

M. LOVEMORE. [*à part*]

Je n'aurai point de repos, que je ne sçache.... Après tout je voudrois avoir fini avec elle. (*tous deux se promènent en silence, & s'arrêtent sans se rien dire.*)

Mistriss LOVEMORE.

Je veux lui dire que j'ai compagnie. J'espère, Monsieur, que ma conduite ne vous offensera pas ; j'ai jugé convenable....

M. LOVEMORE.

Conduite, offense..... Toucherez-vous toujours cette ingrate corde, dont le son est si déplaisant ? Jamais vous ne m'offensâtes ; je vous aime au-dessus de toutes choses ; vous êtes une femme admirable, prudente, économe. (*il bâille*) Vous vous négligez trop, vous êtes trop attentive pour moi ; vous fuyez les plaisirs, vous êtes grâve, retirée ; vous avez les yeux sur votre maison, vous ai-

mez votre mari, vous êtes une bonne femme, (*il bâille*) une excellente femme ! De quoi m'offenserois-je ? Sonnez William, je veux me coucher.

Mistriss LOVEMORE.

A l'heure qu'il est ! vous feriez mieux de joindre la compagnie.

M. LOVEMORE.

Je ne veux pas sortir.

Mistriss LOVEMORE.

Vous n'avez pas besoin de sortir pour vous amuser ; le sallon est plein de monde.

M. LOVEMORE, *la fixant.*

Quel sallon ?

Mistriss LOVEMORE.

Le mien, apparemment ! j'ai ce soir une rout.

M. LOVEMORE.

Une rout ! vous, ici, dans la maison ?... Mais, quelle parure ! que signifie... Je m'y perds.

Mistriss LOVEMORE.

Vous opposeriez-vous à mes amusemens ?

M. LOVEMORE.

Non ! J'aime le monde, vous le ſçavez... je vais... Qui eſt là dedans ?

Miſtriſs LOVEMORE.

Vos amis ont été les premiers invités. Sir Brillant, d'abord.

M. LOVEMORE.

Vous me jettez dans une ſurpriſe !... Comment cette idée vous eſt-elle venue ?

Miſtriſs LOVEMORE.

J'ai formé le deſſein de vivre comme les autres ; d'ouvrir ma maiſon.

M. LOVEMORE.

En vérité ! continuerez-vous ?

Miſtriſs LOVEMORE.

Tous les jours, Monſieur.

M. LOVEMORE.

Décidément ?

Miſtriſs LOVEMORE.

Sans doute ! Vous aurez vos plaiſirs, moi les miens. J'ai ſenti le ridicule de m'ennuyer à mon âge, quand tout m'invite à goûter les douceurs de la vie.

M. LOVEMORE.

Goutez-les, Madame ! goutez-les ! ce changement de conduite me ſera très-agréable.

Miſtriſs LOVEMORE.

Comme vous le diſiez à l'inſtant, je me ſuis *trop négligée*. J'oublie les autres, & ne veux plus m'occuper que de moi-même.

M. LOVEMORE.

Vous ferez très-bien.

Miſtriſs LOVEMORE.

Oh, c'eſt un parti pris ! (*elle chante*) *Je n'éprouve plus les peines de l'amour ; des ſoins fâcheux ne troublent plus mon repos.* Je bannis de mon ſein la tendreſſe, & conſacre mes jours à l'aimable gaieté.

M. LOVEMORE, *très-ſurpris.*

Je ſuis confondu. Que veut-elle dire ? que ſignifie tout cela ?

Miſtriſs LOVEMORE.

Cela veut dire, Monſieur... cela veut dire..... Un homme d'eſprit peut-il faire une pareille queſtion ? Ai-je le tems de répondre à de froides, à d'inutiles queſtions, quand je

ſuis préparée à m'amuſer ? En vérité, je me ſens d'une gaieté, d'une folie... Oh, que je vais bien me dédommager des triſtes jours que j'ai paſſés !

M. LOVEMORE.

Oh, bon Dieu ! elle extravague.

Miſtriſs LOVEMORE.

Vous vous trompez, Monſieur ; je ſuis de bonne humeur, voila tout. Mais, comme vous êtes *flegmatique*, que vous *penſez trop* ; l'allégreſſe vous eſt étrangère ; vous la qualifiez de folie ; cela eſt-il juſte ? Il ne faut pas nous gêner pourtant : cela ſeroit *gothique*. Réfléchiſſez, penſez, mon cher ! je vais chercher des gens moins grâves.

M. LOVEMORE, *affectant de rire*.

C'eſt à merveille, ma foi ! j'en ris de tout mon cœur.

Miſtriſs LOVEMORE.

Appellez-vous cela rire, Monſieur ? Oh, ce n'eſt pas ainſi que je veux rire, moi !

M. LOVEMORE, *très-ſérieux*.

Voila bien la plus étonnante, la

plus singulière démence ! Madame, je voudrois sçavoir. . . .

Mistriss LOVEMORE, *d'un ton badin.*

Oh fi ! quel air important ! quel ton magistral ! songez donc que vous venez d'approuver. . . . Eh bien ! vous voudriez sçavoir. . . .

M. LOVEMORE, *élevant la voix.*

Vous-même, Madame, quel ton prenez-vous, s'il vous plaît ? pensez-vous me traiter. . . .

Mistriss LOVEMORE.

Bon Dieu, avec quelle promptitude ceux qui sont insensibles au bonheur des autres, s'allarment à la moindre crainte de voir troubler le leur !.... Mais cette réflexion est grâve, & je n'en veux faire que de riantes.

M. LOVEMORE.

Elle a perdu l'esprit, elle est possédée ! En si peu de momens ! cela me confond. Mistriss Lovemore, permettez-moi de vous le dire ; votre santé me paroît très-dérangée ; voila des symptômes effrayans. D'honneur, vous m'allarmez, ma chère ! ce changement indique une terrible indisposi-

tion. Comment vous sentez-vous? la tête embarrassée, n'est-ce pas?

Mistriss LOVEMORE, *éclatant de rire.*

Pas le moins du monde: une innocente joie est permise, je crois? que rien ne vous inquiette. Vous avez eu de bien mauvais procédés; vous m'avez traitée indignement; vous ne pouvez vous le dissimuler: est-ce la cause de vos allarmes? cessez de craindre. Je connois la loi du talion, je la trouve juste; si je voulois à mon tour vous blesser dans la partie la plus sensible de vous-même, elle seroit mon excuse. Mais....

M. LOVEMORE.

Ventrebleu, Madame!...

Mistriss LOVEMORE.

Rassurez-vous, Monsieur; mon honneur est votre sauve-garde. Voulez-vous venir dans le sallon? je ne puis me dispenser d'y retourner. Vous êtes assoupi, vous ne viendrez pas même souper avec nous..... Bon Dieu! je ne veux pas vous contraindre. Adieu, mon cher; à demain.

Dormez bien. Je vous souhaite une bonne nuit. (*elle s'en va en chantant.*)

M. LOVEMORE, *seul, la contrefaisant.*

Bon Dieu! je ne veux pas vous contraindre... la loi du talion... blessé dans la partie de vous-même la plus sensible... je veux rire, m'amuser... vous êtes endormi... bon soir, une bonne nuit. Folle! folle à lier, ou je me donne au diable! Qui a donc dérangé sa tête? Comment, changée en un jour, en un instant!... Ma foi, l'impertinente m'a parue très-jolie! Oh, oh, Madame! vous parlez de la loi du talion; je vous veillerai de près, sur ma parole. Ceci n'est point naturel... Je veux aller voir à qui elle parle, ce quelle fait; si elle a quelque préférence.....

SCÈNE IV.

MOUSSELINE, *criant dès la porte.*

MADAME! Madame! voila la lettre, j'ai eu peine à la trouver.... (*voyant M. Lovemore*) Ha!

M. LOVEMORE.

Est-elle folle aussi ? pourquoi ce cri ?

MOUSSELINE.

Je n'en sçais rien, Monsieur ; je croyois Madame ici.

M. LOVEMORE.

Quel papier tenez-vous là ?

MOUSSELINE.

Ce n'est pas... du papier, Monsieur ; c'est....

M. LOVEMORE.

Eh bien !

MOUSSELINE.

Une lettre de ma sœur. Oui, de ma sœur ; elle me donne des commissions.

M. LOVEMORE.

Pourquoi l'apportiez-vous à ma femme, avec tant d'empressement ?

MOUSSELINE.

Comme je dis à monsieur, elle est en province, ma sœur ; elle me prie de lui envoyer une société de la lotterie, & je venois... le dire à Madame.

M. LOVEMORE.

La nouvelle est intéressante, donnez-moi ce papier.

MOUSSELINE.

Je ne sçaurois, Monsieur....

M. LOVEMORE *l'arrache, & regarde la signature.*

Brillant Fashion. Une lettre de votre sœur? insolente!

MOUSSELINE.

Je me suis trompée. Si vous voulez me la rendre, Monsieur, je vous donnerai celle de ma sœur: vrai.

M. LOVEMORE.

Où avez-vous pris celle-ci?

MOUSSELINE.

Monsieur.....

M. LOVEMORE.

Où l'avez-vous prise?... répondez.

MOUSSELINE.

Vous m'effrayez! Seigneur, je ne puis parler!

M. LOVEMORE.

Oh! je sçaurai....

MOUSSELINE.

Je l'ai ramaſſée dans la ſalle, en bas, Monſieur.

M. LOVEMORE.

Retirez-vous.

MOUSSELINE, *en s'en allant.*

Maudite ſoit la lettre; pour la première fois de ma vie, je n'ai ſçu que dire.

M. LOVEMORE, *ſeul.*

Une jolie lettre, ma foi! & c'eſt à ma femme qu'elle s'adreſſe. (*il lit*) *Permettez-moi de vous conjurer à genoux*... elle ne le permettra pas, Monſieur. *Je vous écris dans cette humble poſture*... fort bien! le diable s'humilie quelquefois. *Aurez-vous la cruauté*... oui, parbleu! elle l'aura. *Souffrez que je vous parle encore, je vous donnerai des raiſons ſi fortes*... oui-da! avez-vous des raiſons tranſcendantes?... *Celui qui fait vœu d'une éternelle conſtance*.... votre très-obligé ſerviteur, Sir Brillant! Voila donc votre amitié pour moi? cela eſt tendre, en vérité! je vous remercie des faveurs que vous me deſtiniez.

Je ne m'étonne plus de la vivacité de Mistriss Lovemore ; elle veut rire, dit-elle. Oh je lui rendrai son sérieux. Je l'apperçois dans la gallerie, elle vient. Ah, morbleu, Sir Brillant la suit ! si je puis convaincre Madame de la moindre intelligence.... Cachons-nous, observons-les ; si le diable les tente, tous deux subiront le juste châtiment... Mais, attendons, voyons.... Grande politesse dans un mari, se retirer.... Allons, Madame, allons ; vous avez le champ libre. (*il s'écarte.*)



SCÈNE V.

Mistriss LOVEMORE, Sir BRILLANT.

Mistriss LOVEMORE.

Je vous le répète, Sir Brillant, vos soins sont importuns, vos complimens fades, & vos sollicitations impertinentes. Si vous persistez, je cesserai de me modérer, & pourrai vous tenir un langage plus dur.

(*en parlant, il veut l'embrasser ; elle le repousse. Lovemore entre.*)

M. LOVEMORE.

Téméraire ! c'en est trop.

Sir BRILLANT.

Le grand diable l'amène ! Que dire ? (*il se baisse*) Cette maudite boucle.... excusez, elle me cause une douleur.... Bonsoir, Lovemore ; je suis charmé de te voir !

M. LOVEMORE.

Avez-vous la hardiesse de soutenir mes regards ?

Sir BRILLANT, *riant.*

Je contois à madame la plus folle histoire.....

M. LOVEMORE.

N'ajoutez ni la fausseté, ni l'impudence, à ce noir attentat. Vouloir ravir à votre ami son repos, son bonheur ! Après une si longue intimité, je croyois vous connoître ! oui, je vous croyois assez de sentiment, de délicatesse, d'honneur, pour ne pas tenter de me faire une si cruelle injure.

Sir BRILLANT. [*à part*]

Il me force à rougir..... tout est découvert. Je suis sans excuse. (*haut*) J'ai tort, Lovemore; j'implore ton pardon. Je me soumettrai à toutes les réparations que tu exigeras.....

M. LOVEMORE, *fièrement.*

Une seule peut me satisfaire. Si la présence de Madame, & ma propre maison ne vous protégeoient point dans cet instant.....

Sir BRILLANT.

Mais, Monsieur Lovemore....

M. LOVEMORE.

Mais, Sir Brillant....

Sir BRILLANT.

Je vous prie seulement de.....

M. LOVEMORE.

Je ne prie pas, j'insiste.

Sir BRILLANT.

Ecoutez.....

M. LOVEMORE.

Pas un mot.

Sir BRILLANT.

Je déclare, sur mon honneur....

M. LOVEMORE.

Votre honneur! vous devriez rougir de l'expression.

Sir BRILLANT.

En demandant pardon à cette Dame...

M. LOVEMORE.

A cette Dame! Morbleu, Monsieur, je vous défends de parler à cette Dame; de votre vie, je ne veux que vous lui parliez.

Sir BRILLANT.

Mais, enfin, tu ne veux pas entendre.

M. LOVEMORE.

Au diable! je n'ai que trop entendu. (*il se promène à grands pas.*)



SCÈNE VI.

Sir CONSTANT, *les mêmes.*

Sir CONSTANT.

On parle bien haut! Qu'avez-vous donc, vous autres? on croiroit que vous vous querellez.

M. LOVEMORE, *lui donnant la lettre.*

Tenez, Sir Conſtant; liſez, & jugez ſi j'ai raiſon d'être en colère. (*Sir Conſtant lit tout bas.*)

Sir BRILLANT.

Je l'avoue; mais ſi vous vouliez m'écouter.....

M. LOVEMORE.

Non, jamais, Monſieur! nous parlerons quand il en ſera tems. (*à ſa femme*) A votre égard, Madame, vous ne doutez pas que je ne ſois ſatisfait de vos ſentimens. Vous m'avez allarmé, je l'avoue; mais témoin de votre conduite, je la loue, & ſuis fort éloigné de me livrer à d'injuſtes ſoupçons.

Sir CONSTANT, *très-gravement.*

Ma foi, Monſieur Lovemore, j'approuve votre reſſentiment; ceci n'eſt pas pardonnable.

M. LOVEMORE.

C'eſt l'action la plus baſſe, la plus infâme, la plus indigne d'un gentilhomme.....

Sir CONSTANT.

Je le pense comme vous. Sir Brillant, un mot s'il vous plaît. (*bas à Sir Brillant*) Tenez, prenez cette autre lettre; lisez-la tout haut. Elle est de Lovemore à ma femme.

Sir BRILLANT.

Donnez vîte.

Sir CONSTANT, *à Sir Brillant.*

Allez près de lui, allez. (*à M. Lovemore*) Assurément, c'est *l'action la plus basse, la plus indigne d'un gentilhomme.* Je suis de votre avis.

M. LOVEMORE.

C'est rompre tous les liens de la société: trahir un ami! cela est affreux! cela est sans exemple, je crois!

Sir BRILLANT.

J'en doute, & sans aller plus loin en chercher.... (*il lit*) « *A Mylady » Constant.* (*à Mistriss Lovemore*) Madame, soyez attentive, s'il vous plaît. (*il lit*) » *Pourquoi vous cacherois-je, » ma chère Mylady, que vos charmes ont » touché mon cœur....*

M. LOVEMORE. [*à part*]

Confusion, mort, enfer! ma lettre!

Sir BRILLANT, *lisant toujours.*

» Depuis long-tems, je vous aime, » je vous adore ; si j'osois me flater.... (*M. Lovemore court comme un fou par la chambre. Sir Brillant le suit.*)

Sir CONSTANT.

L'action n'est pas d'un gentilhomme ! Qu'en dites-vous, Lovemore ?

Sir BRILLANT, *continuant de lire.*

» Si j'osois me flater de la plus légère » espérance....

M. LOVEMORE, [*à part*]

O rage ! ô fureur ! (*haut*) Mensonges, impostures, que tout cela. (*il arrache la lettre.*)

Sir CONSTANT.

C'est rompre tous les liens de la société. N'est-ce pas Lovemore ?

M. LOVEMORE.

Lettre forgée ! écriture contrefaite ! diabolique fausseté !

Sir CONSTANT.

J'affirme le contraire ; c'est la même que ma femme jeta loin d'elle, avec indignation. Chère Lady Constant ! quel tort je lui faisois. Oh, oh,

Monsieur Lovemore! je ne m'étonne plus de vous avoir vu prendre l'affaire avec tant de chaleur.

M. LOVEMORE.

C'est un complot, formé pour pallier le crime de Sir Brillant.

Sir BRILLANT.

Je suppose, Monsieur Lovemore, que vous m'avez rendu un service de cette espèce chez Mistriss Belmour?

M. LOVEMORE.

Mistriss Belmour! Mistriss Belmour! ... je ne l'ai vue qu'une seule fois en ma vie; & c'étoit pour vous obliger. Voila tout.

Sir BRILLANT.

Je n'en crois rien.

M. LOVEMORE, *outré.*

Peu m'importe! je ne veux plus voir aucun de vous; le diable puisse vous emporter tous! Je ne connois point Mistriss Belmour; je n'ai que faire à Mistriss Belmour.

(Les deux battans de la principale porte du sallon s'ouvrent; Mistriss Belmour paroît.)

M.

M. LOVEMORE.

Que vois-je ? où ſuis-je ? Les furies ſont-elles à ma pourſuite ? fuyons. (*il veut ſortir par une porte de côté.*)

Miſtriſs LOVEMORE, *lui fermant le paſſage.*

Mon cher, je garde cette porte ; vous ne pouvez ſortir.

M. LOVEMORE, *très en colère.*

Otez-vous, Madame ; ôtez-vous ! je paſſerai, je le veux.

Miſtriſs LOVEMORE.

Non, vous reſterez ! Je veux vous préſenter une perſonne de ma connoiſſance.

SCÈNE VII.

Miſtriſs BELMOUR, *les mêmes.*

Miſtriſs BELMOUR, *ſe ſaiſiſſant de lui.*

EH ! c'eſt Mylord Etherige ! en vérité, Mylord, je ſuis charmée de vous voir.

Mistriss LOVEMORE, *le tenant de l'autre côté.*

Vous voulez bien, mon cher, que je vous présente cette Dame.

M. LOVEMORE. [*à part*]

Le diable m'a fait de belles affaires aujourd'hui !

Mistriss BELMOUR.

Mylord ! cette rencontre est la plus heureuse.....

M. LOVEMORE. [*à part*]

Ah, que n'ai-je des aîles !

Mistriss LOVEMORE.

Mistriss Belmour, permettez-moi de vous présenter Monsieur Lovemore.

Mistriss BELMOUR.

Vous n'y songez pas, Madame ; c'est moi qui prends la liberté de vous présenter Mylord Ethefige... Allons, Mylord, saluez Madame.

Sir BRILLANT.

Que comprendre à tout cela ?

Sir CONSTANT.

Sur mon honneur ! une autre intrigue découverte : écoutons.

Mistriss LOVEMORE.

Assurément, Mistriss Belmour, vous plaisantez ! Monsieur est mon mari.

Mistriss BELMOUR.

Votre méprise est étrange ; c'est Mylord Etherige.

Mistriss LOVEMORE.

Parlez donc, mon cher ; pouvez-vous être si impoli dans votre propre maison ? faites-en du moins les honneurs à Madame. Ma chère Mistriss Belmour, tout le monde vous le dira ; voila Monsieur Lovemore, voila mon mari.

M. LOVEMORE.

Allons, Mesdames, ne vous gênez pas ! Il ne manque qu'une couverture, & vos gens, pour remplir vos intentions.

Mistriss BELMOUR.

Fi ! quelle humeur, Mylord ? Mistriss Lovemore, vous badinez trop long tems. Quand je vous présente un Pair du royaume, mon amant, celui qui m'a fait les plus ardentes propositions de mariage....

M. LOVEMORE, *faisant un effort pour se dégager.*

Quoi! je me laisserai tourmenter, piquer à mort, par ces deux vipères?

Mistriss BELMOUR.

Mais, quel simple vêtement! point de ruban, point de plaque! Je commence à croire... Bon Dieu! l'aimable, le brillant Lord Etherige! seroit-il transformé en Monsieur Lovemore, un homme marié!

M. LOVEMORE.

Maudits soient mes artifices!

Sir BRILLANT, *riant.*

Point de plaque? ah! c'étoit donc là cette douleur.....

Mistriss BELMOUR, *à Mistriss Lovemore.*

Combien je vous dois, Madame! quelle heureuse inspiration vous conduisit chez moi? vous m'avez préservée d'un piége abominable. Vous êtes ma libératrice, & je vous aimerai toute ma vie.

M. LOVEMORE.

Ah! ma femme étoit la Dame du

cabinet, la Dame évanouie : c'est à sa jalousie que je dois cette humiliante scène !

Sir BRILLANT.

Comment va ce coup de balle, ta douleur, Lovemore ? il ne se forme plus rien, j'espère ?

M. LOVEMORE.

Va à tous les diables.

Sir CONSTANT.

Il ne me paroît pas en bon état, ce pauvre Lovemore, je lui crois le sang un peu agité.

M. LOVEMORE, *courant vers une porte.*

Oh, je fuirai cet essaim de guèpes enragées ! laissez-moi ... laissez-moi sortir.

SCÈNE VIII.

Mylady CONSTANT, *les mêmes.*

Mylady CONSTANT, *entrant par la porte où Lovemore se présente.*

EST-CE moi que vous fuyez, Monsieur Lovemore ? Quoi ! déja inconstant ? vous en aller quand j'arrive ! cela est-il tendre ?

M. LOVEMORE. [*à part*]

Autre furie ! allons, le nombre est complet. (*haut*) Tout est dit, je crois, Madame ; vous arrivez trop tard pour donner votre voix. Interrogé, jugé, condamné, me voila prêt * ; les officiers du Sheriff peuvent entrer.

Lady CONSTANT.

J'ai perdu considérablement, il ne me reste pas dequoi m'acquitter ; Monsieur Lovemore, prêtez-moi cent guinées, je vous prie.

---

* C'est-à-dire qu'on peut le conduire au lieu de l'exécution.

M. LOVEMORE. [*à part*]

J'en donnerois mille pour que vous fussiez au fond de la Nouvelle-Ecosse.

Lady CONSTANT.

Vous ne voulez pas, je crois ? Tenez, reprenez donc les trois cent que vous m'avez donné ce matin ; je ne veux pas vous avoir la moindre obligation.

Sir CONSTANT.

Doucement, doucement ! cet argent est à... [*à part*] Malepeste, j'allois me découvrir.

Lady CONSTANT.

Je méprise beaucoup vos intentions, Monsieur Lovemore ; reprenez vos billets.

M. LOVEMORE. [*à part*]

Je puis au moins tourmenter un de mes persécuteurs. Parbleu ! Sir Constant, vous serez ma victime !

Lady CONSTANT.

Mistriss Lovemore, vous avez un monstre pour mari ; je vous plains de tout mon cœur.

Mistriss LOVEMORE, *à Mistriss Belmour.*

Je commence à me repentir de l'a-

voir exposé à cette confusion : on l'humilie trop, son chagrin me touche, & je le partage. Voyez,. il se taît, il soupire!...

Mistriss BELMOUR.

Laissez aller la sonde jusques au fond de son cœur.

Sir CONSTANT.

Le voila diablement fâché, diablement confus!....

M. LOVEMORE.

Pas tant que je ne puisse tourner les rieurs contre vous, Sir Constant. (*il tire une lettre de sa poche*) Je ne vois pas pourquoi je ne lirois rien, moi! cette lettre....

Sir CONSTANT.

Ecoutons. Sir Brillant, céla vous regarde encore, je gage.

M. LOVEMORE.

Ecoutez tous. (*il lit*) *Je ne puis, ma très-chère vie, supporter plus long-tems les chagrins où me livre un mal-entendu, dont je suis moi-même la cause.*

Sir CONSTANT. [*à part*]

Ouf, je suis mort, ma lettre! c'est ma lettre à ma femme!

M. LOVEMORE.

Ecoutez bien. (*il lit*) *Après de longs combats, je me détermine enfin à vous avouer avec franchise une passion....*

Lady CONSTANT.

Que signifie cette lettre?

Sir CONSTANT. [*à part*]

Que je suis un sot, un imbécille! que jamais je n'oserai me montrer!

M. LOVEMORE, *continuant de lire.*

Que la crainte du ridicule m'a fait renfermer soigneusement dans mon sein...

Sir CONSTANT, *voulant prendre la lettre.*

Je n'en entendrai pas d'avantage; morbleu! rendez-moi....

M. LOVEMORE.

Non, Monsieur; la lettre ira à sa destination, Mylady Constant, recevez ce gage de l'amour d'un époux qui vous adore; & gardez ces billets de banque: lui-même me les a remis pour vous les donner.

Lady CONSTANT.

Je ne comprends pas ce mystère!

c'eſt la main de Sir Conſtant, ſa ſignature....

M. LOVEMORE.

Et ſes ſentimens auſſi, Madame; il me les a confiés, & je vous proteſte qu'ils ſont très-tendres, très-paſſionnés.

Lady CONSTANT *pourſuit la lettre.*

Souhaitez, ma chère amie, & tous vos vœux ſeront remplis. Argent, bijoux, pierreries, raretés, équipages ſomptueux, tout vous ſera prodigué par l'époux qui vous adore; mais, il exige un peu de complaiſance. Cachez ſon amour, réſervez pour vous ſeule la connoiſſance d'un feu dont l'ardeur ſera éternelle. Je ſuis, avec une tendre, une vive paſſion, votre fidèle amant, votre heureux époux. CONSTANT.

(*tous éclatent de rire*)

Sir BRILLANT.

Comment! il nous trompoit? il aimoit ſa femme!... Sir Conſtant, voulez-vous que nous allions voir Sir Henry? Je vous conſeille d'acheter une terre dans ſon voiſinage: la retraite vous convient. Pour Lovemore

& moi, nous allons nous couper la gorge ; cela vous ſauve quelques épigrammes.

M. LOVEMORE.

Non, Sir Brillant. Pour l'amour de la vérité, il faut le dire ; vous & moi, nous ſommes deux ſcélérats.

Sir BRILLANT.

Scélérat ! l'épithète.....

M. LOVEMORE.

Oh, je vous conſeille de vous en formaliſer ! nous ſommes de fort honnêtes gens, n'eſt-ce pas ?

Miſtriſs BELMOUR.

J'aime à vous voir reconnoître vos erreurs.

M. LOVEMORE.

Je les reconnois, Madame ; & je m'en repens. Vous m'entendrez les avouer avec franchiſe. J'ai conſervé aſſez de raiſon, pour mépriſer ma conduite, & pour rentrer dans le ſentier de l'honneur. Pénétré de honte & de remords, je vous demande, Madame, un généreux pardon ; j'implore la même grâce de Mylady Conſ-

tant. Son époux fut la cause d'une faute que je me reproche amèrement. Quand un mari rougit de montrer à sa femme les sentimens qu'il doit à son mérite, il ne peut s'étonner, si en la voyant négligée, on espère de la toucher, en lui rendant l'hommage qu'il lui refuse injustement.

Sir BRILLANT.

Ma foi, l'excuse me paroît bonne. Elle peut servir pour nous deux, Lovemore.

Sir CONSTANT, *consterné.*

Malheureux Sir Constant ! à quelle vipère je me suis confié ! ce traître se tirera de tout ; moi, me voila dans la nasse.

Mistriss BELMOUR.

A certaines conditions, je crois, Monsieur, trouver assez d'indulgence dans mon cœur pour vous pardonner. Voulez-vous expier tous vos crimes ? rendez votre aimable compagne aussi heureuse qu'elle mérite de l'être.

M. LOVEMORE.

Je m'imposerois moi-même cette condition, Madame ; cependant, ma

compagne n'a pas autant de raiſon de ſe plaindre, que vous pouvez l'imaginer.

Miſtriſs LOVEMORE.

Prouverez-vous cela, Monſieur Lovemore ?

M. LOVEMORE.

Votre conduite eſt la cauſe de mon imprudence.

Miſtriſs LOVEMORE.

Ma conduite, Monſieur !

M. LOVEMORE.

Oui, Madame ; perſonne en Angleterre ne fut jamais plus porté que moi, à chercher ſon bonheur dans le ſein de ſa famille, à goûter les charmes d'une douce union. M'avez-vous rendu ma maiſon agréable ? allons, ſoyez vraie !

Miſtriſs LOVEMORE.

Cette queſtion m'embarraſſe ; je crains d'avoir quelques reproches à me faire.

M. LOVEMORE.

Avant notre mariage, vive, gaie, ſenſible, animée, attentive à rele-

ver vos charmes par mille parures variées, vous m'offriez, tous les ſoirs, l'image des plaiſirs que l'hymen alloit me donner. Depuis, vous avez négligé votre perſonne, vos talens, votre eſprit même ; toujours ſérieuſe, toujours penſive, ſouvent triſte ; voulant être aimée, ſans vous occuper du ſoin de plaire, vous abandonnates votre toilette, vos amies, vos plaiſirs, les miens ! Un languiſſant tête-à-tête rendit nos entretiens inſipides : je ne vis plus que vos vertus, elles ſont reſpectables, j'en fais cas ; mais, vous en conviendrez, Madame ; la vertu n'amuſe pas.

Sir BRILLANT.

Ce qu'il dit là, eſt, ma foi, très-ſenſé, très-vrai !

Miſtriſs LOVEMORE.

Eh bien, Monſieur, je conviens de la juſtice de vos plaintes ! Miſtriſs Belmour a bien voulu m'éclairer ſur mes erreurs. Je réparerai....

M. LOVEMORE.

Réparer, ma chère ! ah, n'en dites pas davantage ! allons, je vous pardonne.

Mistriss LOVEMORE.

Vous me pardonnez ! mes fautes sont légères ; mais les vôtres....

Mistriss BELMOUR.

Fi, fi ! ne disputez plus ! Vous avez de légers défauts, Madame, & de grandes qualités. Corrigez les uns, & jouissez des autres. Embrassez-vous tous deux. Allons, ma chère, recevez un époux un peu libertin, un peu malicieux ; mais trop éclairé pour ne pas vous rendre son cœur.

M. LOVEMORE, *serrant sa femme dans ses bras.*

Oui, je vous le rends, mon aimable, ma sage compagne ; vous pouvez me fixer à jamais.

Mistriss LOVEMORE.

Je jure de mettre tous mes soins à vous plaire.

M. LOVEMORE.

Et moi, je fais serment de mettre tous les miens à vous rendre heureuse. Je rougirai long-tems de mes extravagances ; jamais, jamais, d'avouer aux yeux de tous, que je vous aime sincèrement.

ſuis sûr qu'elle oubliera vos fautes & les miennes. Nous avons été deux chiens, deux diables; nous nous ſommes joué des tours abominables; à l'avenir, traitons-nous aſſez bien pour effacer le ſouvenir du paſſé. Qui de nous, je vous prie, peut dire ici qu'il n'a pas tort ?

Miſtriſs BELMOUR.

Eh mais, c'eſt moi, Monſieur!

M. LOVEMORE.

Eh mon Dieu, vous n'êtes pas exempte de tout reproche. Apprenez, femme aimable, vous qui méritez de l'amour & du reſpect, apprenez à ne pas écouter plus d'un amant; à ne pas admettre chez vous un homme, dont le caractère vous eſt inconnu, que vous avez à peine entrevu; qu'un titre vous en impoſe moins; prêtez moins l'oreille à la flaterie; ne croyez pas un Lord honnête, ſur le bien qu'il dit de lui-même; jugez les hommes ſur leurs actions, jamais ſur leurs diſcours; & dédaignez toujours l'hommage de tout amant myſtérieux. Croyez-le, celui qui cache ſes deſſeins, ou vous offenſe, ou vous trompe.

Mistriss BELMOUR.

La leçon n'est pas mauvaise ; j'en profiterai.

M. LOVEMORE, *au public.*

Puisse notre exemple enseigner à un sexe, formé pour plaire, que les grâces sont son apanage. C'est par elles, Mesdames, que vous règnez & faites des heureux. Puissent les hommes, guidés par la raison, par l'honneur, se rendre maître de leurs passions, & ne jamais se préparer le reproche àmer d'avoir blessé le cœur d'un ami, pour jouir d'une légère satisfaction !

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Manuscrit intitulé ; *Nouveau Théâtre Anglois* ; & je n'ai trouvé dans les Comédies qui composent ce Volume, rien qui pût en empêcher l'impression. A Paris, ce 22 Août 1768.

CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé DENIS HUMBLOT, Libraire, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public : *Le Nouveau Théâtre Anglois* ; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six anneés* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeur, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; con-

me aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France le sieur de MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Pa-

ris, le quatorzième jour du mois de Septembre, l'an de Grâce mille sept cent soixante-huit, & de notre Regne le cinquante-quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Je déclare que je ne me servirai pas du présent Privilège pour imprimer des pièces qui ont déja été publiées. A Paris, ce 20 Septembre 1768.

HUMBLOT.

Registré le présent Privilège, ensemble la présente Déclaration, sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de No. 258. fol. 520. conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 20 Septembre 1768.

BRIASSON, *Syndic.*

De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre. 1769.

CATALOGUE de Théâtres & Livres d'amusement, qui se trouvent chez HUMBLOT, *Libraire, rue S. Jacques, près S. Ives.*

	l.	f.
THÉATRE de P. Corneille. 7. vol. *in*-12. gr. pap.	17	10
— P. & T. Corneille. 19 vol. *in*-12. pet. pap.	38	
— de Crébillon. 2. v. 4°. fig.	25	
— de Dancourt. 12 v. pet. p.	24	
— des Grecs de Brumoy. 6. v. *in*-12.	12	
— de la Grange Chancel. 5 vol. *in*-12.	10	
— de Molière. 6 vol. 4°. fig.	100	
— le même. 8 vol. *in*-12. pet. pap. fig.	16	
— de Racine. 3 vol. 4°. fig.	60	
— le même. 3 vol. *in*-12. fig.	9	
— le même. 3 vol. *in*-12. p. p.	6	
— de M. de Sainte-Foix. 4 v. *in*-12.	9	
— de Metastasio, *en fr.* 12 v. *in*-12. pet. pap.	24	
Argenis, Roman héroïque. 2 vol.	5	
Bibliothèque de Campagne. 24 vol. *in*-12.	60	

La Comédienne, fille & femme de qualité. 7 part. br.	7	
Conte des Fées, de Madame d'Aulnoy. 4 vol. *in*-12.	10	
La Famille vertueuse. 4 v. br.	6	
Don Quichotte. 6 vol. *in*-12.	15	
Mille & une nuit. 6 vol. *in*-12.	13	4
— & un jour. 5 vol. *in*-12.	11	
— & une soirée. 3 vol. *in*-12.	7	
La Princesse de Clèves. 2 vol. *in*-12. pet. pap.	4	
Lettres de Buttler, *par Mad. Riccoboni.* 1 vol. br.	1	16
Hist. du Marq. de Cressy, *par la même.* 1 vol. br.	1	10
Lettres de Catesby, *id.* 1 v. br.	1	10
Amélie, *id.* 3 vol. *in*-12. br.	5	8
Hist. de Miss Jenny, *id.* 4 v. br.	7	4
Erneſtine, *par la même.* 1 vol. br.	1	16
Lettres de Sancerre, *id.* 2 v. br.	3	
Zayde, Hist. Espag. 2 v. *in*-12.	4	
Le pied de Fanchette, ou l'Orfeline Françoise. 3 vol. *in*-12. br.	3	12
Lucile, ou les progrès de la Vertu. 1 vol. br.	1	10
Lettres de lord Austin de Norfolk, à lord Humfrey de Dorset, ou la Confidence nécessaire. 2 vol.	3	

1087

Bt from French Fr[illegible]
Feb 1939
from Dawson (Ho[illegible]